

**Identités et loyautés des auteurs et peintres russes de l'Estonie
post-soviétique**

**Rémy Rouillard
Département d'Anthropologie
Université McGill, Montréal**

**Mémoire de maîtrise soumis à l'Université McGill en vue de
l'obtention du grade de M.A. en Anthropologie**

**Le 21 décembre 2004
©Rémy Rouillard 2004**

Résumé/Abstract

Lorsqu'elle mit fin à cinq décennies d'occupation soviétique, l'Estonie comprenait une importante minorité russe. Dans le but de se distancier de la Russie et de « corriger » les torts causés aux Estoniens par le régime soviétique, l'État estonien mit en place des politiques nationalistes qui affectèrent ces Russes ainsi que les autres non-Estoniens. Les membres de la minorité russe durent donc redéfinir leur position en Estonie alors que leur présence et leurs liens à la Russie étaient perçus comme problématiques par le peuple estonien et par l'État. Depuis que l'Estonie est devenue candidate à l'accession à l'Union européenne, on fit pression auprès de l'État estonien afin qu'il améliore ses relations avec ses minorités nationales, ce qui mena à l'adoption d'une vaste politique d'intégration des non-Estoniens. Menée suite à la mise en application de cette politique, cette recherche examine diverses facettes de l'identité ethnique de peintres et d'auteurs russes qui vivent en Estonie. Dans ce mémoire, nous verrons que ceux-ci ont de forts liens d'appartenance à l'Estonie, tout en étant profondément attachés à la langue et à la culture russes, en plus d'entretenir certains liens avec l'Europe. Ceci remet en question certaines politiques de l'État estonien, en particulier celles qui concernent les conditions de citoyenneté.

After five decades of Soviet occupation, Estonia's population included a large Russian minority. In order to distance itself from Russia, and to "correct" the harm done to the Estonian people by the Soviet regime, the Estonian state implemented nationalistic policies that affected Russians and other non-Estonians. Thus, the members of the Russian minority needed to redefine their position within Estonia at a time when their presence and their links to Russia were perceived to be problematic by both the Estonian people and the state. When Estonia became a candidate to enter the European Union, the Estonian state was pressured to improve its relations with its national minorities, which led to the adoption of the Integration of non-Estonians policy. Conducted after implementation of the policy, this research examines the multifaceted aspect of the ethnic identity of Russian painters and authors living in Estonia. This thesis shows that they demonstrate a strong sense of belonging to Estonia, yet they manifest a deep attachment to the Russian language and culture, while also feeling related to Europe. This calls into question certain policies of the Estonian state, in particular those concerning the conditions of citizenship.

Remerciements

En Estonie Je tiens tout d'abord à exprimer ma plus grande gratitude envers les vingt-six auteurs et artistes qui ont bien voulu participer à ce projet de recherche, le plus souvent en manifestant un grand enthousiasme. Je dois aussi remercier les employés du Centre culturel russe de Tallinn pour m'avoir aidé à entrer en contact avec plusieurs de ces peintres et auteurs. Merci à Pol pour son amitié qui a rendu ce séjour à Tallinn des plus agréables.

Cette recherche fut grandement facilitée par des Professeurs et employés de l'Université pédagogique de Tallinn. Je tiens à remercier particulièrement la Professeure Irina Belobrovtssevo ainsi que Dimitri Mironov du Département d'Études russes pour m'avoir invité en Estonie. Il me faut aussi remercier le Professeur Jüri Kruusvall, Directeur du Département de sociologie, pour m'avoir fourni un lieu de travail durant la recherche de terrain en Estonie.

En Russie Je dois exprimer ma reconnaissance envers les Professeurs Alexandre Sadetsky et Tatiana Mogilevskaya pour m'avoir permis d'entrer en contact avec le monde russe, grâce au Centre Moscou-Québec qu'ils ont fondé à l'Université d'État des sciences humaines de la Russie (RGGU), à Moscou. Un grand merci au personnel du bureau international et aux professeurs de RGGU pour d'excellents cours de russe à l'été 2002. Ensuite, merci à Natalia Shlygena et Mara Ustinova de l'Institut d'ethnologie et d'anthropologie de l'Académie des sciences de Russie, pour s'être intéressées à ce projet et pour m'avoir donné d'importants conseils. Enfin, un grand merci à mes amis de Moscou, plus particulièrement à Masha Ludkovskaya, pour avoir fait de cette ville mon deuxième « chez moi ».

Au Québec Il me faut d'abord exprimer ma reconnaissance envers ma directrice de thèse, Professeure Carmen Lambert, pour tous les efforts qu'elle a mis dans la réalisation de ce projet et pour son souci de la rigueur. Je dois aussi d'importants remerciements aux autres membres de mon comité de recherche : Professeur John Galaty pour ses commentaires très constructifs sur ce mémoire; Professeur Jérôme Rousseau pour ses conseils précédant la recherche de terrain; puis Professeur Paul Austin du Département d'Études russes et slaves pour m'avoir permis d'établir les bases de ce projet lors d'une lecture dirigée. À ce même département, merci à la Professeure Laura Beraha pour ses excellents cours de syntaxe de la langue russe. Il ne faut pas oublier Rose-Marie Stano, Cynthia Romanyk et Diane Mann du Département d'anthropologie pour la constance de leur soutien et leurs sourires.

Ce projet n'aurait pu être mené sans l'aide financière offerte par le Fonds québécois d'aide à la recherche FCAR et par l'Université McGill. Il me faut particulièrement remercier le Centre for Society, Technology and Development (STANDD), non seulement pour l'aide financière indispensable à un tel projet, mais pour m'avoir permis de rencontrer des étudiants qui sont rapidement devenus d'importants amis. En souhaitant que cette famille survivra à tous nos déplacements d'anthropologues. Love and Respect to you all!

Merci aux exilés de Québec, qu'ils se trouvent à Rimouski ou à Montréal, pour leur amitié et leur encouragement. Merci à mon « éditeur », Erik Bordeleau, pour un peu plus d'élégance dans les lignes qui suivent. Plus que des remerciements à Jacqueline Hoang Nguyen pour tout son appui alors qu'elle est entrée malgré elle dans ce projet.

Enfin, j'aimerais exprimer ma plus grande gratitude envers ma mère, Lise Racine, non seulement pour son dévouement sans borne, mais pour m'avoir appris la curiosité.

Table des matières

Résumé/Abstract	2
Remerciements	3
Table des matières	4
Introduction	7
Méthodologie.....	12
Organisation du mémoire.....	14
Chapitre 1- Historique d'un voisinage tendu : relations entre Estoniens et Russes	16
1- De l'Estlande à l'Estonie	16
2- Vers une Estonie indépendante	20
3- Le nationalisme estonien en tant que nationalisme post-soviétique.....	21
4- Être non-Estonien au sein de l'Estonie post-soviétique	22
5- Les effets de ces politiques sur la situation des Russes d'Estonie.....	26
6- L'émigration.....	33
7- Les acteurs de la production culturelle russe d'Estonie	34
Conclusion	37
Chapitre 2- Estonie, nationalisme, culture et identité	38
1- Nationalisme, culture et langue	41
2- L'identité des Russes en périphérie de la Russie	42
3- Imagination, espace et enracinement : les approches transnationales	45
4- Les frontières	46
5- Multiculturalisme et identité	47
Chapitre 3- Être membre de l'intelligentsia créatrice russe en Estonie post-soviétique	49
1- Devenir immigrants sans migrer : les Russes d'Estonie et les politiques de l'État estonien.....	49
A- La politique sur la citoyenneté	51
B- La politique sur la langue officielle.....	55
2- Des auteurs et artistes russes aux mœurs estoniennes	58
3- Le monde culturel du « petit peuple » estonien et les porteurs de la « grande culture russe »	61
4- Les regroupements artistiques et littéraires.....	64
5- « Notre maison l'Estonie » et l'espace autour	69
6- L'Estonie dans les œuvres artistiques et littéraires des Russes d'Estonie	76
7- L'émigration : quand il semble plus facile de se retrouver immigrant ailleurs que chez soi.....	78
Conclusion	80
Chapitre 4- La Russie : une « patrie nationale externe » qui est surtout « patrie culturelle et linguistique »	82
1- La Russie et le proche étranger	82
2- La Russie : une patrie aux mœurs étrangères	86
3- La « grande culture russe » et la langue de Pouchkine vues de l'Estonie.....	89
A- La sphère culturelle russe selon les Russes d'Estonie.....	89
B- La foi orthodoxe en périphérie de la Troisième Rome	93
C- La langue de Pouchkine expatriée	96
4- Qui sont les Russes d'Estonie?.....	98
A- Les Russes d'Estonie et les Russes de Russie.....	98
B- Les catégories identitaires	102
Conclusion	107
Chapitre 5- Des producteurs de culture russe en Europe	109

1- L'Estonie, l'Union européenne et l'intégration	109
2- L'intégration vue par les acteurs de la création culturelle russe en Estonie	115
3- Des Russes européens	119
4- L'Union européenne, l'Estonie et ses minorités nationales	121
A- Multiculturalisme et relations entre groupes nationaux	121
B- L'Union européenne et la culture estonienne	123
C- La langue et la culture des Russes de l'Estonie européenne	124
Conclusion	126
Conclusion du mémoire.....	127
Références.....	131
Annexes	141

Chaque être humain a besoin d'avoir de multiples racines. Il a besoin de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle, par l'intermédiaire des milieux dont il fait naturellement partie.

Les échanges d'influences entre milieux très différents ne sont pas moins indispensables que l'enracinement dans l'entourage naturel.

Simone Weil, *L'enracinement*

J'ai constamment insisté jusqu'ici sur le fait que l'identité est faite de multiples appartenances; mais il est indispensable d'insister tout autant sur le fait qu'elle est une, et que nous la vivons comme un tout. L'identité d'une personne n'est pas une juxtaposition d'appartenances autonomes, ce n'est pas un « patch-work », c'est un dessin sur une peau tendue; qu'une seule appartenance soit touchée, et c'est toute la personne qui vibre.

Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières*

Introduction

Avoir l'impression d'être étranger en des lieux familiers. Se sentir superflu alors qu'on se trouve parmi des gens avec lesquels on a tant partagé et depuis si longtemps. Voir des visages changer, des dos se tourner, des portes se refermer au moment où on fait entendre sa langue, son accent, ou dès qu'on présente des documents qui révèlent en nous des traits indésirables, voire dérangeants. On est devenu un étranger. Ne reste alors qu'à quitter cet endroit d'où on a tant de souvenirs ou y devenir le membre d'une minorité à l'avenir incertain. Voilà le dilemme qui s'est posé et qui se pose toujours pour plusieurs des vingt-cinq millions de Russes du proche étranger¹ qui, il y a un peu plus de dix ans, se sentaient pourtant chez eux dans le plus grand pays du monde, celui de la nation « internationale » soviétique.

L'effondrement de l'URSS, en 1991, allait permettre aux voix nationales, étouffées des décennies durant, de se faire entendre au sein d'un ordre mondial profondément transformé. À l'État soviétique fortement centralisé à Moscou allaient se substituer quinze républiques indépendantes. La plupart d'entre elles allaient devoir prendre position par rapport à l'héritière principale de l'empire soviétique, la Fédération de Russie, qui tentait de rétablir sa zone d'influence internationale au cours de cette période de réajustements.

Après avoir subi la traumatisante expérience soviétique, plusieurs des anciennes républiques de l'URSS aspirent à (re)devenir des États-nations. C'est que certains de ces États ont vu leur territoire reconfiguré au cours de la période soviétique, tandis que d'autres, comme la République d'Estonie, ont dû reprendre contact avec eux-mêmes après avoir subi l'arrivée massive d'immigrants provenant des diverses régions de l'URSS,² mais surtout de la RSFSR.³ Dans ce contexte où sont présentes des communautés aux différentes origines au sein d'États qui font la promotion des intérêts de leur nation, la question de l'identité ethnique s'avère à la fois très actuelle et très complexe. Ceci est d'autant plus vrai en ce qui concerne les Russes du proche étranger qui se sont

¹ Le *proche étranger* (« ближние зарубежье ») comprend les anciennes républiques de l'URSS autres que la Russie. Ce terme est toujours utilisé en lien avec la Russie. Il s'agit du proche étranger de la Russie, cette zone où elle exerce une influence de diverses manières. On traduit en anglais par « near abroad ».

² Le vaste territoire couvert jusqu'à récemment par l'Union soviétique porte toujours la marque des déplacements de populations d'une ampleur difficile à imaginer. Tandis que certains groupes nationaux (Tchétchènes, Tatars de Crimée, etc.) ont été presque entièrement déplacés de leur lieu d'origine dans la foulée de la Seconde Guerre mondiale, d'importants mouvements migratoires ont eu lieu par la suite notamment pour satisfaire des besoins économiques, ce qui se faisait souvent de façon anarchique et spontanée (Carrère d'Encausse 1990 : 131).

³ République socialiste fédérative soviétique de Russie.

retrouvés, comme le décrit Rogers Brubaker (1996 : 55), « *abruptly transformed from state-bearing nationality in a vast and powerful state into vulnerably situated minorities of uncertain identity and loyalty in weak and struggling successor states* ».

C'est en 1940 que l'Estonie fut envahie par l'URSS, en vertu d'un accord secret signé par celle-ci avec l'Allemagne nazie, le Pacte Molotov-Ribbentrop. Au cours de son occupation, la République socialiste soviétique d'Estonie (ESSR)⁴ vécut une violente collectivisation des terres ainsi qu'un processus d'industrialisation auquel était liée l'arrivée massive de travailleurs provenant pour la plupart de la RSFSR. Tandis qu'en 1934, les Estoniens formaient 88.2% des résidents de l'Estonie, ils en vinrent à ne représenter que 61.5% d'une population d'un million et demi d'habitants en 1989, alors que la vague migratoire vers cette république avait pratiquement cessé depuis déjà plus d'une décennie (Lieven 1993 : 434).

Dès qu'elles mirent fin à l'occupation soviétique, le 20 août 1991, les autorités estoniennes tentèrent de se dissocier de la Russie, notamment en se rapprochant de l'Europe et de l'Union européenne, de laquelle l'Estonie fait partie depuis le 1^{er} mai 2004. L'État estonien mit aussi en place des politiques nationalistes qui allaient limiter le rôle des membres de son importante communauté russe. Parmi ces politiques, il y a d'abord la loi qui fit de l'estonien la seule langue officielle de l'Estonie, donnant au russe un statut équivalent à celui d'une langue étrangère. Une politique de citoyenneté fut aussi adoptée, en vertu de laquelle seuls ceux qui étaient citoyens de la république estonienne avant l'occupation soviétique et leurs descendants peuvent devenir citoyens estoniens. La très grande majorité des non-Estoniens,⁵ venus au cours de la période d'existence de l'ESSR, furent ainsi exclus du droit de citoyenneté. Et s'ils souhaitaient devenir citoyens estoniens, il leur faudrait dorénavant satisfaire de nouvelles exigences linguistiques. On peut en fait toujours constater que certaines politiques de l'État estonien établissent une certaine association entre la loyauté des non-Estoniens envers l'Estonie et leur maîtrise de la langue estonienne, qui est le critère principal leur permettant de devenir citoyens estoniens. Mais de remplir les exigences linguistiques s'avérerait impossible pour de nombreux Russes qui, jusqu'au retour à l'indépendance

⁴ *Estonskaya sovetskaya sotsialisticheskaya respublika (ESSR)*. Dans ce mémoire, nous recourons à l'acronyme russe pour désigner l'entité territoriale et politique de l'Estonie à l'époque soviétique.

⁵ Au chapitre 2, nous aborderons les catégories qui sont utilisées par différents acteurs pour décrire les minorités non-estoniennes. Il suffit ici de mentionner que plus de 80% des non-Estoniens sont Russes (Pavelson et Luuk 2002 : 91). Comme les autres non-Estoniens ont généralement comme langue d'utilisation principale le russe, plusieurs incluent ces non-Estoniens et les autres Russes dans la catégorie de « Russophones ».

de l'Estonie, avaient vécu dans une république bilingue, où ils n'avaient pas à être aussi bilingues que les Estoniens.

La question de l'identité ethnique de ces Russes qui vivent en Estonie est très délicate. Tandis que ceux-ci étaient encore récemment le groupe national dominant d'un immense empire, celui de l'URSS, ils se retrouvent dorénavant en situation minoritaire au sein d'un petit État du nord de l'Europe. Dans ce contexte, les membres de cette minorité doivent redéfinir leur position en Estonie alors que leur présence et leurs liens à la Russie sont perçus comme étant problématiques aux yeux du peuple estonien et de son État. Dans ce mémoire, nous verrons donc comment s'expriment divers types d'appartenances — tant à l'Estonie, qu'à la Russie ou à l'Europe — qui reflètent des facettes indissociables de l'identité ethnique des Russes d'Estonie.

Déjà au milieu des années 1990, Neil Melvin (1995 : 27) avait noté la présence de diverses identités ethniques et nationales parmi les membres des minorités russophones des Pays baltes. En effet, les États baltes ainsi que la Russie avaient et ont toujours un rôle important à jouer dans le choix de ces identités :

Challenged by both the Baltic and Russian authorities to define their national identity, the Russian-speaking settlers are seeking to determine what role ethnicity (Russian, Ukrainian, Jewish etc.) will play in it and whether it will be linked primarily to a Baltic or Russian (Rossiskii) identity (Melvin 1995 : 27).

Contrairement à Melvin, nous avons remarqué que l'identité ethnique des vingt-six Russes que nous avons interviewés n'est pas simplement liée à une identité balte — dans notre cas estonienne — ou russe, mais qu'elle présente une plus grande complexité qui correspond bien à l'aspect particulier de leur situation.

Notre projet de recherche se déroula à un moment où il devenait presque certain que l'Estonie allait adhérer à l'Union européenne (UE) et ce, moins de deux ans plus tard. Ainsi, s'il est essentiel que nous nous intéressions au rôle des acteurs que sont l'État estonien et la Russie afin de mieux comprendre différents aspects de l'identité ethnique des Russes d'Estonie, il nous faut également tenir compte du rôle grandissant de l'Union européenne. Depuis 1995, année au cours de laquelle l'Estonie a entamé les négociations concernant son adhésion à l'UE, l'État estonien est surveillé de très près par plusieurs institutions et pays européens. C'est que certaines de ses politiques semblent défavorables aux membres de l'importante proportion de sa population qui est liée au géant russe, avec lequel l'Europe a tout intérêt à conserver les meilleures relations. Divers acteurs européens et internationaux firent ainsi pression auprès de l'État estonien afin qu'il élabore

une vaste politique d'intégration des non-Estoniens au sein de la société estonienne, qu'il mit en place en 2000. L'adhésion de l'Estonie à l'UE rend aussi d'autant plus pertinente une recherche avec les membres de la communauté russe que ceux-ci se retrouvent dorénavant au sein d'un Occident avec lequel la Russie a longtemps eu une relation antagoniste, relation qui peut exercer une certaine influence sur leur façon de se percevoir et sur leurs liens d'appartenance à ces régions.

La séparation d'avec l'URSS — par conséquent d'avec la Russie — et l'incorporation à l'Europe sont des événements récents qui font de l'Estonie un lieu où il est très pertinent de procéder à une analyse des frontières en lien avec la formation d'identité ethnique. L'établissement d'une frontière entre l'Estonie et la Russie sépare désormais les Russes d'Estonie de leur « patrie » d'origine, du moins partiellement. Pourtant, seulement quatre heures de voiture séparent Tallinn, capitale estonienne où fut réalisée notre recherche, de Saint-Pétersbourg, capitale culturelle de la Russie. Nous tenterons donc de comprendre, dans ce mémoire, de quelles manières l'établissement de la frontière (« borders ») entre la Russie et l'Estonie a pu influencer sur les appartenances des Russes d'Estonie aux États tout comme aux peuples russes et estoniens, auxquels ils sont liés de diverses façons. La société estonienne est aussi marquée par une frontière (au sens qu'en donne Barth, « boundary ») entre Estoniens et non-Estoniens qui trouve ses origines dans la structure économique soviétique, structure qui a permis à tant de citoyens de diverses régions de l'URSS de venir s'établir en ESSR. Cette frontière ethnique peut aussi générer des identités ethniques complexes aux multiples facettes puisqu'elle peut être perçue comme étant plus ou moins poreuse en fonction de différents contextes et selon les objectifs et besoins des individus.

Si notre recherche porte sur les diverses appartenances de Russes vivant en Estonie, sur différents aspects caractérisant leur identité ethnique, c'est vers une catégorie d'individus précise que nous nous sommes tourné, soit les producteurs d'art et de littérature. L'intérêt de rencontrer ces membres de l'intelligentsia créatrice⁶ tient, d'une part, au fait que l'art et la littérature constituent le propre d'une communauté culturelle en termes de traditions, d'approches auxquelles artistes et auteurs peuvent s'identifier. D'autre part, l'art et la littérature ont un caractère universel. Ainsi, des artistes/auteurs n'appartenant pas à la communauté culturelle d'où provient une œuvre, peuvent avoir l'impression de partager avec son créateur une même conception de ce qu'est l'art, la littérature et, peut-être une manière semblable d'appréhender le monde. Dans le cas qui nous

⁶ En russe, on peut parler d'intelligentsia créatrice (« творческая интеллигенция ») pour désigner les artistes, auteurs, l'élite culturelle.

intéresse, cette universalité de l'art ou de la littérature pourrait rendre accessibles à des écrivains et peintres russes les œuvres de leurs collègues estoniens, et peut-être engendrer des appartenances à des traditions littéraires ou artistiques particulières. Or, comme nos vingt-six informateurs connaissent assez peu l'estonien, on pourrait croire qu'il est plus difficile pour les auteurs d'appréhender les œuvres littéraires estoniennes si elle ne sont pas traduites en russe, que pour les peintres qui, eux, n'ont pas à recourir à la langue — russe ou estonienne — pour aborder des œuvres d'art. Ce différent rapport à la langue rend d'autant plus pertinente une recherche impliquant à la fois des peintres et des auteurs, puisque les discours nationalistes et les penseurs du nationalisme accordent une grande importance ou remettent en question le rôle de la langue dans les mouvements nationalistes.

Dans ce mémoire, nous verrons donc comment les peintres et écrivains russes que nous avons rencontrés en Estonie font voir différentes facettes de leur identité ethnique à travers leurs multiples appartenances tant à l'Estonie, à la Russie, à la minorité russe d'Estonie qu'à l'Europe. Cela peut être remarqué lorsqu'on porte attention à leurs liens à ces États, aux langues parlées par les Estoniens et les Russes — tant de Russie que d'Estonie —, aux mœurs et aux traditions artistiques et littéraires de ces peuples. L'aspect pluriel de ces sentiments d'appartenance permet aussi de comprendre pourquoi nos informateurs utilisent des catégories identitaires qui les relient à ces régions, populations et cultures.⁷ En fait, ceux-ci ne s'identifient pas comme étant simplement Russes ou Estoniens, mais font voir des positions identitaires qui témoignent d'appartenances à l'Estonie et à la Russie.

Nous avons aussi tenté de comprendre comment nos informateurs se sentent appartenir au monde européen, duquel ils font dorénavant partie. Ceci nous a permis de découvrir les visions qu'ils ont de l'avenir de l'Estonie et des Russes vivant dans une Estonie membre de l'UE. L'intégration de l'Estonie à l'Union européenne est aussi étroitement liée au processus d'intégration des non-Estoniens, deux processus qui risquent d'avoir des conséquences sur les appartenances, et donc, sur l'identité ethnique des Russes d'Estonie. Or, la définition que donne l'État de l'intégration semble toujours associer la loyauté envers l'État estonien à la connaissance de la langue estonienne, ce qui sera remis en question dans ce mémoire.

⁷ Dans ce mémoire, nous employons le terme « culture » dans son sens proche de la définition suivante du *Petit Robert*: « Ensemble des aspects intellectuels propres à une civilisation, une nation ». Par contre, lorsque nous ferons référence à des conceptions anthropologiques de la culture, nous accorderons à ce terme la même signification qu'en donnent leurs auteurs.

Méthodologie

Notre recherche de terrain eut lieu à Tallinn, la capitale et plus grande ville de l'Estonie, entre les mois d'août et de décembre de l'année 2002. La population tallinnoise comprend un peu moins de 400 000 habitants, dont environ la moitié est estonienne, l'autre non-estonienne (Ville de Tallinn 2004). Les différents quartiers de Tallinn ne sont pas nécessairement divisés selon les groupes ethniques. Il est en fait fréquent que Russes et Estoniens cohabitent dans les mêmes rues, dans les mêmes maisons à appartements, quoiqu'on trouve aussi à Tallinn des quartiers où habitent surtout des non-Estoniens, et d'autres où se retrouvent en majorité des Estoniens. Le fait que les membres des deux groupes ethniques soient présents dans des proportions semblables rend cette ville d'autant plus intéressante pour procéder à une recherche sur l'identité ethnique.

Dès notre arrivée à Tallinn, nous avons visité diverses galeries d'art ainsi que plusieurs librairies où se vendent surtout des livres russes — on en compte environ une demi-douzaine dans le centre de Tallinn — à la recherche de publications d'auteurs locaux. C'est dans l'une d'entre elles que nous avons fait la rencontre de Sergueï,⁸ jeune poète et libraire qui connaît très bien la scène culturelle russe d'Estonie. Son lieu de travail est en quelque sorte un centre culturel russe pour la culture « underground » russe de Tallinn. S'y réunissent artistes, poètes, écrivains et acteurs afin de discuter, de chanter, réciter des poèmes autour d'une bouteille de whisky. Peu après le début de notre recherche de terrain, l'information concernant notre projet de recherche s'est rapidement répandue, notamment grâce à Sergueï, ce qui nous valut d'être invité à des soirées de poésie dans des appartements privés, à des vernissages peu annoncés, à des fêtes improvisées. Nous sommes entré en contact avec les membres de trois organisations littéraires et artistiques officielles qui ont un caractère russe — l'Association des peintres russes d'Estonie, l'Association des littérateurs russes d'Estonie et la Section estonienne de l'Union des écrivains de Russie — grâce aux employés de l'Union des sociétés éducatives et de bienfaisance slaves d'Estonie. Cette dernière organisation est basée à l'intérieur du Centre culturel russe, une importante institution à laquelle sont plus ou moins liés les regroupements artistiques et littéraires précédents. Plusieurs de nos informateurs font aussi partie d'organisations rassemblant les auteurs ou artistes de toute l'Estonie — l'Association des peintres d'Estonie et l'Union des écrivains d'Estonie — peu importe qu'ils parlent estonien ou non, qu'ils soient citoyens estoniens ou non.

⁸ Les prénoms des informateurs qui sont utilisés dans ce mémoire sont des pseudonymes. Nous avons mené cette recherche en assurant à nos informateurs que leur identité ne serait jamais révélée et que les informations transmises au cours de nos entretiens allaient demeurer confidentielles.

Après deux mois à Tallinn, au cours desquels nous avons rencontré des artistes, des auteurs, des responsables d'organisations russes à caractère culturel ainsi que quelques chroniqueurs culturels de journaux russes locaux, nous en sommes venu à n'entendre parler que des mêmes individus ou organisations. À partir de ce moment, nous avons sélectionné les auteurs et artistes que nous souhaitions rencontrer pour des entrevues formelles et semi-structurées, ce qui se fit d'abord sur la base de leur lien à un ou plusieurs regroupements. Comme il y avait cinq organisations officielles, en plus de cercles informels, nous avons cru bon de rencontrer environ trois membres de chacun de ces regroupements. Ceci nous a permis de rencontrer des gens qui habitent en Estonie pour diverses raisons et qui occupent des positions différentes à l'intérieur de la société estonienne et de la communauté russe d'Estonie.

Comme il existe en Estonie plus de 140 groupes ethniques (Ministère des affaires étrangères de l'Estonie 2004), dont les membres ont souvent le russe comme langue d'utilisation principale dans la vie publique, nous avons tenté dans la mesure du possible de ne rencontrer que des gens ayant des origines russes. Il est vrai, certes, qu'avec les mélanges ethniques réalisés à l'époque soviétique, il est souvent difficile de distinguer les gens selon leur appartenance nationale/ethnique. On peut mentionner, par exemple, que trois de nos informateurs ont affirmé avoir des racines juives, bien qu'ils semblent s'identifier davantage comme Russes plutôt que comme Juifs.⁹

Les entretiens, qui se déroulaient toujours en russe, avaient lieu soit dans des cafés, soit aux résidences ou ateliers des informateurs. Leur durée variait entre une et trois heures et, à l'exception d'une entrevue, elles étaient enregistrées sur dictaphone. Généralement, les entrevues commençaient avec quelques questions portant sur les débuts de nos informateurs dans le monde de l'art ou de la littérature, et sur leurs œuvres. Pour cette raison, il fallait, avant chaque entretien avec un auteur, voir de quelles manières ses œuvres pouvaient représenter ou non la situation actuelle de l'Estonie, de la région post-soviétique, et comment elles étaient liées à d'autres thèmes de notre recherche. Nous avons généralement rencontré les peintres avant de procéder aux

⁹ Comme nous le verrons au chapitre 2, l'Union soviétique avait mis en place un système de passeports internes afin de mieux pouvoir identifier ses habitants et avoir un meilleur contrôle sur leurs déplacements. La nationalité était un des éléments figurant sur ce passeport. Dans le cas des Juifs, ce système fit de l'identité juive une identité plus nationale que religieuse. Comme les Juifs de l'URSS avaient un taux élevé de mariage interethnique, le système des passeports internes « *induced most children of mixed marriages involving Jews and non-Jews to choose the non-Jewish nationality for their passports, and probably to identify subjectively with the non-Jewish nationality as well* » Brubakler (1996 : 31). Nous aborderons au chapitre 2 les nuances qui distinguent « groupe national » et « groupe ethnique ». Il suffit ici de mentionner qu'en URSS et en Russie post-soviétique, on recourt au terme de « nationalité » pour décrire ces communautés qu'on qualifierait souvent de groupes « ethniques » en Occident.

entrevues, lors de vernissages ou autres événements culturels où nous avons également pu voir certaines de leurs oeuvres. Pour des raisons que nous verrons plus loin, nous n'avons pu examiner les toiles ou les écrits de nos informateurs dans le cadre de ce mémoire, bien que nous fassions quelques références aux œuvres de certains artistes et auteurs russes d'Estonie à titre indicatif.

Nous avons rencontré treize personnes que nous qualifierons de « peintres » tout au long de ce mémoire. Parmi ceux-ci, on trouve des peintres au sens traditionnel, des illustrateurs ou graphistes professionnels, des designers ayant reçu une formation artistique et quelques étudiants en arts visuels. Parmi les treize autres participants que nous nommerons « auteurs », on trouve des poètes, des romanciers et nouvellistes, de même que quelques essayistes. Six de nos informateurs sont de sexe féminin, et vingt sont de sexe masculin. L'âge des participants varie entre vingt et soixante-quinze ans. Quatorze d'entre eux affirment ne pas connaître la langue estonienne ou très peu, onze informateurs considèrent avoir un niveau suffisant d'estonien pour converser avec les Estoniens dans leur langue, puis une personne dit la maîtriser.

Organisation du mémoire

Dans le premier chapitre, nous retracerons brièvement l'histoire des relations entre les Russes et les Estoniens. Ensuite, nous aborderons les politiques de l'État estonien à l'égard des Russes et des autres non-Estoniens, ainsi que leurs effets sur ces communautés. Afin d'analyser les interactions entre l'Estonie, la Russie et la minorité russe, nous présenterons le cadre théorique de Rogers Brubaker dans ce chapitre. Les autres approches qui constitueront le cadre d'analyse de ce mémoire seront abordées au chapitre 2.

Le chapitre 3 porte sur les perceptions qu'ont nos informateurs de l'Estonie, sur leurs liens à son peuple, à sa culture et à son territoire. Nous verrons comment le sentiment d'appartenance à certains aspects de la vie en Estonie ne peut être séparé de ce qui les lie à la Russie et à l'Europe. Les liens des peintres et auteurs à la Russie, à son peuple et à sa culture seront abordés au chapitre 4. À la fin de ce chapitre, nous présenterons les catégories identitaires auxquelles recourent nos informateurs pour s'identifier.

Le chapitre 5 porte sur la perception qu'ont les membres de l'intelligentsia créatrice russe de l'Europe et de l'avenir de l'Estonie au sein de l'Union européenne. Comme l'adhésion de l'Estonie à l'UE est étroitement liée au processus d'intégration des non-Estoniens, nous verrons d'abord quel rôle l'Union européenne a joué en Estonie au cours de la dernière décennie pour veiller à ce que l'État estonien améliore ses relations avec son importante minorité russe. Nous présenterons par la

suite les perceptions qu'ont nos informateurs des impacts du processus d'intégration sur les cultures et langues des Russes et des Estoniens, ainsi que de l'accession de l'Estonie à l'UE, avant de conclure ce mémoire.

Chapitre 1- Historique d'un voisinage tendu : relations entre Estoniens et Russes

Dans le présent chapitre, nous tenterons de comprendre comment les Russes qui habitent aujourd'hui en Estonie sont liés à cette république et à son peuple alors qu'ils sont maintenant un groupe minoritaire. Pour ce faire, nous retracerons brièvement l'histoire des relations entre la Russie et l'Estonie jusqu'au moment où celle-ci a recouvré son indépendance. Nous présenterons ensuite le cadre d'analyse de Rogers Brubaker, qui nous permettra de situer le nationalisme de l'État estonien par rapport aux nationalismes de la Russie et de la minorité russe d'Estonie. Nous pourrons ensuite mieux comprendre la logique sous-jacente à la mise en place de différentes politiques à caractère nationaliste par l'État estonien post-soviétique, dont nous examinerons les effets sur les non-Estoniens. Nous terminerons ce chapitre en situant brièvement les artistes et auteurs russes au sein de la scène culturelle d'Estonie, à partir de l'époque soviétique.

1- De l'Estlande à l'Estonie

La ville de Tallinn (alors Reval) fut fondée par les Danois en 1219, puis vendue aux chevaliers teutoniques en 1346 (Lieven 1993 : 422). Au cours des siècles qui suivront, le territoire aujourd'hui occupé par l'Estonie sera le champ de bataille des Suédois, des Russes et des Allemands. Ces derniers s'établirent dans l'ensemble de la région qu'occupent les Pays baltes de nos jours, y formant une noblesse qui régna pendant des siècles sur les Baltes. Selon Michel Bouchard (2003 : 77), les Allemands baltes¹⁰ n'ont jamais tenté d'assimiler les peuples baltes, bien qu'ils aient exercé leur prédominance jusqu'au XIX^{ème} siècle au sein de l'administration, de la justice et de l'éducation.

En 1721, le Traité de Nystad mit fin à de longues années belliqueuses entre la Suède et la Russie. C'est alors que Pierre le Grand parvint à établir son contrôle sur une zone importante de la Baltique, comprenant le territoire de l'Estonie. Jusque dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, les autorités russes ne tentèrent d'imposer leur langue ou leurs institutions ni aux Estoniens ni à la noblesse allemande, avec laquelle les dirigeants russes choisirent plutôt de s'allier. Entre 1860 et 1880, on assista à un « éveil national » des Estoniens, qui allait surtout remettre en question

¹⁰ Au fil des siècles, les Allemands exercent une grande influence sur les cultures des peuples baltes. Même au début du règne russe, à partir du XVII^{ème} siècle, les Allemands de la Baltique conservent un rôle politique et économique important dans la région. On les qualifie « d'Allemands baltes » (ou « d'Allemands de la Baltique ») puisque ceux-ci auraient développé une culture allemande particulière, influencée par les cultures baltes. En 1939 et 1940, suite à la signature du Pacte Molotov-Ribbentrop en vertu duquel l'URSS s'assura le contrôle des Pays baltes, Hitler donna l'ordre d'évacuer les Allemands de la Baltique (Lieven 1993 : 424).

l'hégémonie des Allemands (Bouchard 2003 : 72). Sous les règnes d'Alexandre III, puis de Nicolas II, certains changements politiques¹¹ poussèrent toutefois les autorités russes à tenter de mieux intégrer leurs possessions occidentales à l'Empire russe. On entreprit alors de russifier les provinces baltes, notamment en contrôlant des institutions jusque là demeurées autonomes, comme le système d'éducation. Ceci engendra évidemment une vague de contestation au sein de l'intelligentsia nationaliste balte et chez la noblesse allemande (Lieven 1993 : 51).

C'est dans la confusion qui régnait suite aux Révolutions russes que l'Estonie déclara son indépendance le 24 février 1918. Suite à cela, l'Estonie et les autres Pays baltes furent affectés par la Guerre civile qui ébranlait la Russie, bien que les Estoniens parvinrent à repousser les forces de l'Armée rouge. En 1920, l'Estonie signa un traité de paix avec la Russie soviétique, le Traité de Tartu, par lequel Moscou reconnaissait l'indépendance de la République d'Estonie.

Le 23 août 1939, l'Allemagne et l'URSS signèrent un accord secret — le Pacte Molotov-Ribbentrop — en vertu duquel Hitler et Staline allaient se partager la Pologne et les Pays baltes. Le 23 septembre suivant, le gouvernement soviétique imposa à l'Estonie un « traité d'assistance mutuelle », qui impliquait l'établissement de bases militaires soviétiques en sol estonien. Accusée d'avoir violé ce traité, l'Estonie fut ensuite forcée d'accepter la création d'un gouvernement populaire. Des élections furent organisées sur le principe de candidature unique. Une fois élus, les nouveaux dirigeants, commandés par Moscou, demandèrent l'incorporation de leur pays à l'Union soviétique. On put alors lire dans la *Pravda*: « *Le soleil de la constitution stalinienne répand maintenant ses rayons bienfaisants sur de nouveaux territoires et de nouveaux peuples* » (extrait de la *Pravda* cité par Werth 2001 : 325).

Bien que le Parti Communiste d'Estonie des premières années de l'ESSR fut composé en majorité de Russes, un nombre important d'Estoniens de Russie¹² en furent aussi membres. Rapidement, les autorités soviétiques firent subir à l'Estonie les mêmes processus qu'avaient dû vivre les autres régions de l'URSS : nationalisation des industries et des banques, collectivisation des terres, etc. (Lieven 1993 : 84). Les 13 et 14 juin 1940 furent marqués dans l'ensemble des Pays

¹¹ Bouchard (2003 : 77) fait référence à la première rébellion polonaise contre l'empire russe, survenue en 1863. Un autre événement qui engendra une insécurité pour le Tsar est l'unification de l'Allemagne, réalisée en 1871 à l'initiative de la Prusse, qui aurait pu avoir des visées sur les Pays baltes.

¹² Les Estoniens de Russie sont soit nés en Russie ou y ont grandi. Comme plusieurs d'entre eux étaient les enfants d'Estoniens communistes exilés en Russie après 1920 ou bien de gens ayant émigré en Russie au temps du Tsar, ils étaient jugés plus loyaux que les Estoniens (d'Estonie) par les autorités soviétiques. Les Estoniens de Russie occuperont des postes clés jusque sous Brejnev (Lieven 1993 : 85 et Bouchard 2003 : 95).

baïtes par la déportation de dizaines de milliers de personnes, parmi lesquelles se trouvaient les leaders politiques et militaires, dans des wagons à bestiaux. (Lieven 1993 : 86). Le processus de « soviétisation » de l'Estonie fut néanmoins ralenti par trois années d'occupation allemande, qui débuta en 1941 et se termina par la reconquête des territoires perdus par les troupes soviétiques.

Suite au retour à l'occupation par l'URSS, les autorités soviétiques se donnèrent comme objectif d'anéantir l'opposition estonienne et de compléter la collectivisation des terres. En mars 1949, au moins 20 000 personnes, en majorité des agriculteurs, furent déportés en Russie et au Kazakhstan. Après la mort de Staline, nombreux purent rentrer en Estonie. Toutefois, plusieurs avaient déjà trouvé la mort au moment de leur déportation ou dans les camps. Cette répression violente permit de faire passer le taux de collectivisation des terres de l'ESSR de 8% en 1947 à près de 92% en 1950 (Bouchard 2003 : 94). Entre 1950 et 1951, tous les membres du Parti nés en Estonie furent aussi remplacés par des Russes ou par des Estoniens de Russie (Lieven 1993 : 96). De plus, on parvint à mettre fin à une guerre de guérilla menée par les « Frères de la forêt » pendant près d'une décennie suite au retour de l'occupation soviétique (Bouchard 2003 : 94 et Lieven 1993 : 89).

Si la société estonienne perdit entre 1939 et 1945 près du quart de sa population, elle fut par la suite confrontée à l'arrivée massive d'immigrants parlant une autre langue, ayant une autre culture. Cette immigration fut étroitement liée au développement industriel qui toucha principalement Tallinn et la région du nord-est de l'Estonie, où se trouve la ville de Narva. Pour les autorités soviétiques, la création de nouvelles industries allait en fait permettre une meilleure intégration de l'ESSR au sein de l'Union soviétique, non seulement parce qu'on y produirait des biens qui seraient ensuite envoyés aux quatre coins de l'URSS, mais aussi en raison des transformations démographiques qu'occasionnerait l'industrialisation.

Plutôt que de compter uniquement sur les ressources humaines présentes en Estonie, on fit venir des travailleurs d'autres républiques soviétiques, principalement de la RSFSR. L'industrialisation allait ainsi constituer une forme de russification (Bouchard 2003 : 95). Si les Russes représentaient 30.3% des habitants de l'ESSR en 1989¹³, les Estoniens ne formaient plus

¹³ Il convient de signaler que dès la fin du XVII^{ème} et au début du XVIII^{ème} siècles, des « vieux croyants » viennent de Russie s'établir sur les berges du lac Peïpous, au nord-est de l'Estonie, après être entrés en conflit avec l'Église de Moscou (Boykov & Bassel 2000 : 9). On appelle « vieux croyants » (« Старообрядцы ») ceux qui n'ont pas reconnu les réformes que souhaitait réaliser le Patriarche Nikone au cours de la deuxième moitié du XVII^{ème} siècle (Heller 1997 : 343).

que 61.5% des résidants de leur république (Lieven 1993 : 434). De nombreux membres d'autres groupes slaves, comme les Ukrainiens et les Biélorusses, vinrent aussi s'établir en Estonie.¹⁴ Comme dans plusieurs autres républiques de l'URSS, les Russes et autres Slaves s'établirent principalement dans les villes. En fait, 80% des non-Estoniens s'établirent à Tallinn, à Paldiski et dans les villes du nord-est de l'Estonie. À Tallinn, cette immigration massive fit en sorte que les Estoniens ne représentaient plus que 47.4% des habitants de la capitale en 1989 (Melvin 1995 : 31 et Bouchard 2003 : 96).

Marje Pavelson et Mai Luuk (2002 : 92) avancent que la politique du travail soviétique constitue le facteur principal ayant mené à une division ethnique ségrégationniste du travail, qui est à la base du clivage qui caractérise le marché de l'emploi en Estonie aujourd'hui. On peut résumer ainsi les positions occupées en ESSR selon la nationalité: les membres de l'intelligentsia, les cols blancs, l'administration publique, les travailleurs agricoles et du secteur des services étaient majoritairement des Estoniens; les travailleurs industriels et de construction étaient surtout des non-Estoniens. Cette division ethnique du travail faisait aussi en sorte qu'il était rarement nécessaire pour les non-Estoniens d'apprendre la langue estonienne afin d'accéder à des emplois (Pavelson et Luuk 2002 : 92).

Si l'Estonie était menacée de russification par l'immigration massive de Russes, le système d'éducation contribua également à accroître la place du russe au détriment de l'estonien. À l'époque soviétique, on mit en place deux systèmes scolaires parallèles, un pour les Estoniens, l'autre pour les Russes (et Russophones). Si les écoles estoniennes devaient offrir 41 heures d'enseignement en russe, les écoles russes ne donnaient que 16 heures de cours en estonien. Au début des années 1980, les autorités soviétiques décidèrent même d'imposer l'enseignement du russe dès le niveau pré-scolaire. (Bouchard 2003 : 99-100). Le statut officiel de la langue estonienne et son rôle au sein de différentes institutions de la république lui offrirent néanmoins une meilleure possibilité de survivance que d'autres langues de l'URSS. De plus, plusieurs Estoniens occupaient des postes importants et ceux qui avaient volontairement adhéré au Parti suite à l'époque stalinienne étaient très attachés à leur langue et culture nationales. Taagepera et Misiunas croient en fait que grâce à l'intervention de l'élite politique et intellectuelle des Pays baltes,

¹⁴ Les groupes nationaux les plus engagés dans la migration à travers tout l'empire soviétique étaient les peuples slaves (Russes, Ukrainiens, Biélorusses) qui s'établissaient principalement dans les grandes villes des différentes républiques d'URSS (Carrère d'Encausse 1990 : 120).

[...] *in the eighty year perspective, the overall picture was still one of a massive shift from Russian to the national languages" and that even compared to 1940, there had been "an increase in socio-cultural depth"* (cités par Lieven 1993: 93).

2- Vers une Estonie indépendante

C'est à partir de 1986 que commence à se faire ressentir le vent réformiste de la perestroïka, mise de l'avant par le nouveau Secrétaire général du PCUS¹⁵, Mikhaïl Gorbatchev. Ayant comme projet de donner au socialisme soviétique un visage plus humain, Gorbatchev tenta d'imposer à toute l'URSS le principe de la glasnost (« transparence »), en vertu duquel les citoyens soviétiques allaient non seulement avoir accès à une information moins contrôlée par l'État, mais pourraient s'exprimer ouvertement sur leur situation. Mais comme le constate Lieven (1993 : 222),

Glasnost was inevitably going to bring a new honesty about the past; but since the entire Communist claim to legitimacy and to positive achievements was based on lies, this honesty would sooner or later bring down the whole system.

Ceci concerne évidemment le Pacte Molotov-Ribbentrop, qui constituait le fondement de l'occupation illégale des Pays baltes par l'URSS. Le 23 août 1987, jour anniversaire du Pacte, eut lieu à Tallinn une première manifestation contre l'occupation soviétique. En avril 1988, fut créé le Front populaire d'Estonie, organisation ayant pour but de redonner à l'Estonie son indépendance. Un comité de citoyens fut mis sur pied afin d'inscrire tous les citoyens de la République d'Estonie d'avant la Seconde Guerre mondiale. Ceci allait permettre aux citoyens de la première période d'indépendance et à leurs descendants de reprendre graduellement le contrôle politique de leur république par le biais du Congrès d'Estonie, organe représentatif informel des citoyens d'Estonie, qui allait être remplacé, une fois l'indépendance recouvrée, par le parlement estonien, le Riigikogu.

En novembre 1988, l'Estonie fut la première république soviétique à se proclamer souveraine, mais pas encore indépendante. Conséquemment, les lois votées par le Conseil Suprême de l'ESSR en vinrent à prévaloir sur les lois de l'Union, ce qui fut considéré anticonstitutionnel par Moscou (Lieven 1993: 228). En janvier de l'année suivante, le Conseil suprême adopta une loi proclamant l'estonien langue officielle de la république. Après avoir connu pendant des décennies le bilinguisme officiel, période au cours de laquelle les Russes avaient moins besoin d'être bilingues que les autres, le russe en vint à être « *treated only as "proceeding from the needs of all-Union communication" and "the language that, after Estonian, is used most often as a native language" »* (extrait du Préambule de la loi linguistique de 1989 cité par Laitin 1998 : 89). Cela eut évidemment d'importantes conséquences sur cette grande partie de la population qui ne maîtrisait pas la langue

¹⁵ Parti communiste de l'Union soviétique.

estonienne. En vertu de cette loi, ceux qui occupaient des postes officiels au gouvernement et au sein d'entreprises d'État, les journalistes, médecins et marchands qui ne pouvaient faire preuve d'une bonne connaissance de l'estonien avaient quatre ans pour l'apprendre (Laitin 1998 : 89). Une clause de résidence fut aussi mise en place, selon laquelle, il fallait avoir résidé en ESSR pendant au moins deux années pour être en mesure d'accéder à certains postes (Lieven 1993 : 192).

Plusieurs Russes en vinrent à s'opposer à cette vague nationaliste. En mars 1989, ceux qui souhaitaient que l'Estonie demeure au sein de l'URSS formèrent le « mouvement loyaliste international » (Интердвижение). Cependant, lors d'un référendum sur l'indépendance tenu le 3 mars 1991, une grande majorité des habitants de l'Estonie, incluant plus de 40% de non-Estoniens, s'exprimèrent en faveur de l'indépendance de la république. En fait, les Russophones de Lettonie et d'Estonie étaient, à ce moment là, les moins « pro-soviétiques » des migrants de l'URSS. D'ailleurs, seulement 59% d'entre eux se considéraient alors comme citoyens soviétiques (Melvin 1995 : 36). C'est la confusion résultant du coup d'État survenu à Moscou au mois d'août 1991, qui offrit l'opportunité à l'Estonie et aux autres Pays baltes de regagner leur indépendance.

3- Le nationalisme estonien en tant que nationalisme post-soviétique

Les différents gouvernements successifs de l'Estonie post-soviétique ont mis en place des politiques à caractère nationaliste qui affectent les Russes et autres non-Estoniens. Avant d'aborder directement ces politiques, nous allons exposer brièvement le cadre d'analyse qui nous permettra de mieux comprendre, non seulement la logique des actions de l'État estonien, mais aussi celle de ses interactions avec la Fédération de Russie ainsi qu'avec la minorité russe d'Estonie.

Rogers Brubaker s'intéresse aux nationalismes qui ont émergé suite au démantèlement du Bloc de l'est. Selon Brubaker (1996 : 4), on peut noter, dans cette région, la mise en œuvre de trois types de nationalisme distincts et antagonistes, constituant une « liaison triadique » (« *triadic nexus* »). Le premier type est celui des « nationalismes nationalisants » (« *nationalizing nationalisms* ») qui sont ceux des nouveaux États indépendants ou d'États récemment reconfigurés. Ces nationalismes font valoir leurs revendications au nom d'une nation « souche » (« *core nation* ») qui serait la détentrice légitime de l'État. Puisque cette nation est perçue comme ayant subi des torts importants avant son indépendance, l'État nationalisant (« *nationalizing state* ») fait la promotion des intérêts nationaux, qu'ils concernent la protection de la langue et de la culture ou le poids politique de la nation souche. C'est à ce type de nationalisme que nous nous intéresserons dans ce chapitre, en présentant les politiques de l'État estonien post-soviétique qui affectent les non-Estoniens.

Le deuxième type de nationalisme est celui des « patries nationales externes » (« *external national homelands* ») qui, dans notre recherche, correspond au nationalisme de la Fédération de Russie. Selon Brubaker (1996 : 58), un État devient une patrie externe lorsque les élites politiques et culturelles en viennent à considérer comme « appartenant » au même État qu'elles d'autres groupes qui leurs sont liés par des liens « ethnonationaux » (« *ethnonational kin* ») en dépit du fait que ceux-ci se trouvent au sein d'autres États. Ainsi,

The homeland, claiming the right to monitor and protect the interests of its ethnic co-nationals abroad, might provide material or moral support for these initiatives and might lodge protests with the nationalizing state or with international organizations against the perceived projects of nationalisation (1996 : 58).

On peut voir ce type de nationalisme à l'œuvre lorsque la Russie intervient sur la scène diplomatique internationale pour défendre les droits des Russes qui habitent en Estonie. Le dernier type de nationalisme dont fait mention Brubaker est celui des « minorités nationales ». Bien qu'elles se trouvent coincées entre les deux nationalismes précédents, les minorités nationales ont aussi leurs propres revendications, qui se font généralement en lien avec leur nationalité. Ce sont en fait ces revendications qui font d'elles des minorités nationales (Brubaker 1996 : 5).

Le cadre d'analyse de Brubaker nous sera très utile pour comprendre comment l'Estonie, la Russie et la minorité russe — les acteurs de la liaison triadique — font chacune valoir leur nationalisme, qui a des influences non seulement sur la situation dans laquelle se retrouvent les Russes d'Estonie, mais sur leur perception d'eux-mêmes en Estonie, ainsi que sur leurs diverses appartenances. Dans la prochaine section, nous verrons comment différentes actions et politiques de l'État estonien, affectant surtout les non-Estoniens, font qu'il peut être décrit comme étant un État nationalisant.

4- Être non-Estonien au sein de l'Estonie post-soviétique

Au cours de la dernière année d'existence de l'Union soviétique, le Président de la RSFSR, Boris Eltsine, visita les Pays baltes afin de leur offrir son appui dans leur lutte pour l'indépendance. Le 12 janvier 1991, l'Estonie et la Russie signèrent un traité qui reconnaît la souveraineté des deux États et garantit à leurs résidents le libre choix de citoyenneté. Six mois après la déclaration d'indépendance de l'Estonie, survenue le 20 août 1991, le Conseil suprême de l'Estonie renouvela la loi sur la citoyenneté de 1938 dans sa version du 16 juin 1940. Les caractéristiques principales en sont le principe *jus sanguinis* et la citoyenneté unique (Thiele 1999 : 14). De fait, seuls ceux qui se trouvaient en Estonie avant 1940 et leurs descendants peuvent devenir automatiquement citoyens

de la république redevenue indépendante. La très grande majorité des non-Estoniens, arrivés en sol estonien au cours de l'occupation soviétique furent, par conséquent, privés de la citoyenneté de la république où ils résidaient. De son côté, la Russie offrit la citoyenneté russe à ceux qui sont nés sur le territoire de la RSFSR ou dont un parent en était résident permanent (Gelazis 2003 : 56).

En vertu d'une nouvelle loi de 1992, tout individu ayant résidé en Estonie pendant plus de deux ans pouvait, après avoir réussi un examen sur la connaissance de la langue estonienne et après avoir fait un serment d'allégeance à l'Estonie, être naturalisé citoyen estonien. Il fallait cependant attendre un an avant de recevoir la citoyenneté. En 1993, le parlement estonien apporta plusieurs modifications à cette loi, d'abord en rendant possible la transmission de la citoyenneté, non plus uniquement sur le mode patrilinéaire, mais aussi à partir de la ligne maternelle. Ensuite, le gouvernement décida d'offrir la citoyenneté estonienne à tous ceux qui avaient appuyé le Congrès d'Estonie et, ce, sans avoir à remplir les exigences linguistiques ou de résidence (Everly 1997 : 110).

Toujours en 1993, l'État estonien mit en place la « loi sur les étrangers » (« *Law on Aliens* »), une politique qui lui valut de nombreuses critiques, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de son territoire, en raison de son aspect discriminatoire à l'égard des non-Estoniens. En vertu de cette loi, tous ceux qui n'étaient pas citoyens d'Estonie devaient s'inscrire aux registres de l'État ou risquer la déportation. En outre, une fois inscrits, ceux qui n'étaient pas citoyens ne devenaient éligibles qu'à des permis de résidence. À cette époque, plusieurs non-Estoniens croyaient qu'ils pourraient être déportés, peu importe qu'ils obéissent ou non à la loi. De nombreux non-Estoniens, de même que diverses organisations internationales furent outrés par la loi sur les étrangers puisqu'elle colla à une grande proportion de la population une nouvelle étiquette, celle « d'étrangers ». Le choc fut d'autant plus grand que plusieurs de ces nouveaux « étrangers » étaient nés en Estonie. En 1994, le gouvernement estonien créa un document qui allait servir tant à l'intérieur de l'Estonie qu'à l'extérieur pour ces résidents de l'Estonie qui n'avaient pas opté pour la citoyenneté russe ou qui n'avaient pu satisfaire les exigences linguistiques menant à l'obtention du passeport estonien. Il s'agit du « Alien's passport », que l'on appelle souvent passeport gris¹⁶ (Semjonov 2000: 18).

¹⁶ En Estonie, on distingue souvent la citoyenneté d'un individu selon la couleur du passeport qu'il possède. Les citoyens de la République d'Estonie ont un passeport dont la couverture est bleue, tandis que le passeport de la Fédération de Russie a une page couverture rouge. Ceux qui ne sont citoyens d'aucun État ont un passeport à la couverture grise. Dans ce mémoire, nous appellerons « étrangers » les détenteurs du passeport gris, le « Alien's

En 1995, une nouvelle loi linguistique est mise en application. Celle-ci avait pour fin « *to reflect the new linguistic balance of power, as well as restitutional state development and an exclusionary minority policy* » (Hallik 2002 : 72). Les langues parlées par les minorités ethniques d'Estonie acquièrent ainsi le statut de langues étrangères et aucune minorité linguistique ne fut reconnue dans la sphère publique. Cependant, la constitution estonienne autorisa, lorsque la permission en était accordée par le gouvernement, l'utilisation de la langue d'une minorité en plus de la langue officielle dans les procédures bureaucratiques locales, là où les membres d'une minorité nationale constituent plus de la moitié de la population (Hallik 2002 : 72). Selon Hallik (2002 : 71), deux visées de la politique linguistique de l'État estonien se démarquent :

— *Firstly, protection of the Estonian language, which was supposed to be guaranteed by restoration, and promotion of the universality of public functions of the language which meant that in no essential sphere of social relations should Estonian be used as a translated language;*

— *Secondly, Estonian had to become a common language for the whole of society, the lingua franca had to change from Russian to Estonian. This involved an effort to change the whole existing language environment, which would affect everybody in society, but especially those with no local language command.*

Toujours en 1995, on apporta aussi des modifications à la loi sur la citoyenneté, faisant passer la période de résidence nécessaire à la naturalisation de deux à cinq ans. Ensuite, on ajouta aux exigences linguistiques un examen mesurant la connaissance de la constitution estonienne et de la loi sur la citoyenneté (Everly 1997 : 110). Le 12 juillet 1999, un amendement à la loi sur la citoyenneté fut voté afin que tout enfant né après le 26 février 1992 et âgé de moins de 15 ans, puisse devenir citoyen estonien si ses parents sont sans citoyenneté mais résident en Estonie depuis au moins cinq années (Thiele 1999 : 18). En 1999, des exigences concernant la connaissance de la langue estonienne furent aussi mises en place pour les employés de l'État et des municipalités, pour les médecins, pharmaciens et psychologues travaillant tant dans le secteur privé que public. À partir de 2000, un amendement à la loi sur la langue exigea même des employés du secteur privé travaillant avec le public qu'ils satisfassent à certaines normes linguistiques (ECRI 2002 : 9). Une des conséquences de la mise en place de toutes ces politiques à caractère nationaliste, auxquelles on apporta sans cesse des modifications, fut d'instaurer un climat d'instabilité affectant surtout les non-Estoniens.

passport ». Il faut mentionner que le terme « Alien » en anglais comporte une connotation négative plus forte que celle du terme français « étranger ».

Un problème important auquel doivent faire face de nombreux non-Estoniens qui sont citoyens d'autres États que l'Estonie ou qui ne sont citoyens d'aucun État concerne les permis de résidence, temporaire ou permanente. Le statut de résident temporaire n'offre pas toutes les garanties sociales auxquelles donne droit le permis de résidence permanente (Open Society 2001 : 39). Ce dernier permis comporte d'importants avantages, puisqu'il permet notamment à son détenteur de solliciter un prêt à long terme auprès d'une institution bancaire et de voter aux institutions politiques locales (Pettai, I. 2000 : 77). La loi estonienne prévoyait remplacer la plupart des permis temporaires par des permis de résidence permanente vers l'an 2000. Or, on a pu constater pour les premiers six mois de l'année 2000 que 30% des solliciteurs d'aide sociale étaient détenteurs de permis de résidence temporaire, ce qui nous mène à croire que d'importants efforts restent à faire afin que le nombre de personnes détenant des permis de résidence temporaire soit véritablement réduit (Open Society 2001 : 39).

Deux dernières mesures méritent d'être mentionnées ici. La première fut adoptée en 1993 et est basée sur la loi sur « l'autonomie culturelle des minorités nationales » de 1925. Cette loi renouvelée stipule le droit des

individuals belonging to a national minority to establish cultural autonomy in order to achieve the cultural rights given to them by the Constitution" and grants this right to four named minority groups : German, Russian, Swedish and Jewish, and to any other group of over 3000 individuals forming a national minority (ECRI 2002 :10).

La loi sur l'autonomie culturelle donne à une minorité nationale la possibilité de publier et d'offrir une éducation dans sa langue, en plus de pouvoir élire un conseil reconnu par l'État qui, pour cette raison, est en mesure de recevoir du financement public (Laitin 1998 : 357). Jusqu'à présent, cette loi n'a eu que peu d'impact, ce qui donne à penser qu'elle ne convient pas à la situation des minorités nationales d'Estonie d'aujourd'hui. Une des raisons expliquant cela est que le processus de prise de décision des « autonomies culturelles » est réservé aux citoyens de la République d'Estonie, excluant la majorité de non-Estoniens qui ne sont pas citoyens d'Estonie. Aussi, la protection offerte aux minorités en vertu de cette loi ajoute peu aux droits qu'ont déjà les individus en Estonie (Advisory Committee on the Framework Convention for the Protection of National minorities 2001 : 6). Selon David Laitin (1998 : 357), le fait que l'autonomie culturelle s'adresse surtout aux citoyens estoniens a pour but de diviser politiquement les minorités russophones et ainsi de réduire le poids de leur opposition aux politiques de l'État estonien.

Enfin, en 2001, le Ministère de la Justice estonien a entrepris la rédaction d'une première version d'un « Acte sur l'égalité et le traitement équitable » (« *Equality and Equal Treatment Act* ») qui s'étendrait à l'ensemble de la société estonienne et porterait à la fois sur les formes directes et indirectes de discrimination. L'acte toucherait l'emploi, l'éducation, les conditions de travail, l'adhésion à des organisations professionnelles, la sécurité sociale, les soins de santé, de même que l'accès aux services publics (Open Society Institute 2002 : 211).

Dans la prochaine section, nous verrons dans quelle situation les Russes et non-Estoniens se sont retrouvés suite au retour à l'indépendance de l'Estonie, en raison notamment de ces politiques estoniennes que nous venons de décrire. Ceci aidera à comprendre dans le chapitre 3 pourquoi les peintres et auteurs que nous avons rencontrés à Tallinn font voir des appartenances particulières à l'Estonie.

5- Les effets de ces politiques sur la situation des Russes d'Estonie

Les politiques de l'État estonien vis-à-vis de ses minorités nationales sont étroitement liées à leur connaissance de la langue estonienne, ce qui n'est évidemment pas un phénomène propre à l'Estonie. Pour Hobsbawm (1990 : 110), l'identification d'une nation à sa langue, le nationalisme linguistique, a des conséquences sur divers aspects de la société : « *At all events problems of power, status, politics and ideology and not of communication or even culture, lie at the heart of the nationalism of language* ».

Les lois linguistiques affectent grandement le système d'éducation. Des écoles primaires et lycées (gymnasium) continuent à offrir une éducation en russe, mais pour obtenir un diplôme, les écoliers doivent réussir des examens dans la langue de l'État. Une loi de 1993 prévoyait une transition complète des écoles secondaires vers le programme d'éducation estonien pour 2000. Les critiques provenant de groupes russes et non-estoniens, de même que d'organisations internationales, ont poussé le gouvernement estonien à remettre cette transition à l'année 2007. Enfin, en mars 2002, le parlement apporta un amendement à la loi afin qu'une éducation à temps plein en langue russe puisse être offerte même après 2007 dans les lycées municipaux où ceci est souhaité par la majorité de la population locale (Smith 2003 : 28).

Après plus de dix ans au sein de l'Estonie post-soviétique, on pourrait s'attendre à ce que les Russes et autres non-Estoniens aient amélioré leur connaissance de l'estonien. Bien que certains progrès aient été constatés, ceux-ci demeurent discutables. Entre 1993 et 1999, la proportion de non-Estoniens parlant couramment l'estonien est passée de 13 à 29%. Parmi les non-Estoniens nés

en Estonie, ils étaient 39% à parler couramment l'estonien en 1999, tandis que 23% ne le parlaient toujours pas (Proos 2000 : 108-110). Malgré ces progrès, seulement 4% des jeunes non-Estoniens jugeaient leur maîtrise de l'estonien suffisamment élevée pour poursuivre leur éducation à l'université ou recevoir un bon emploi après la réception de leur diplôme (Proos 2000 : 126).

Une recherche menée par Ivi Proos (2000 : 112) a montré que « *work-related communication in Estonian is the strongest promoter of language learning* ». Si nous avons vu plus tôt que la structure de l'emploi soviétique permettait aux travailleurs non-estoniens de ne pas apprendre la langue des Estoniens, on pouvait toujours constater, en 1994, que 69% des non-Estoniens arrivés en Estonie entre 1981-1990 ne communiquaient qu'en russe sur leur lieu de travail. Ceux-ci sont alors limités dans leur recherche d'emploi puisque le fait de maîtriser la langue estonienne, mais aussi d'être citoyen estonien donne accès à un plus grand éventail d'emplois. En fait, au cours des années 1998-2000, le taux de chômage des non-Estoniens était généralement presque le double de celui des Estoniens (Pavelson et Luuk 2002 : 102).¹⁷ De nos jours, les non-Estoniens qui résident dans la capitale doivent utiliser l'estonien davantage que dans les autres villes : 12% des non-Estoniens qui y travaillent communiquent seulement ou surtout en estonien, tandis que 24% d'entre eux ne recourent qu'au russe (Proos 2000 : 123). Ivi Proos a remarqué que le nombre d'années passées en Estonie influence la communication en estonien au travail :

The less non-Estonians have lived in Estonia, the more they tend to use only Russian in their work life. Thus, the less they have lived in Estonia, the less job options they have, if the job requires skills of Estonian language (2000 : 124).

Triin Vihalemm est d'avis qu'on ne peut s'attendre à ce que l'utilisation de l'estonien augmente chez les Russophones dans un avenir rapproché

because the younger generation, i.e., the 15-to-40-year-olds, does not reveal greater communicative experience- and more than half do not use Estonian at all when communicating with Estonians or use it very rarely (2002b : 204).

En dépit de la lenteur des progrès d'apprentissage de la langue estonienne par les non-Estoniens, il reste qu'en 1995, 80% des Russophones jugeaient nécessaire de l'apprendre (Vihalemm 1999b : 12). Triin Vihalemm (2002b : 206) croit qu'au cours des années de réformes, entre 1990 et 2000, la langue estonienne se serait vue reconnaître une valeur instrumentale notamment parce qu'elle permet d'obtenir de meilleurs emplois ou encore la citoyenneté estonienne. Kirch *et al.* (1997 : 32) ont, pour leur part, remarqué quelques années auparavant que le motif

¹⁷ En 1998, 7.4% des Estoniens étaient sans emploi, comparativement à 13.8% des non-Estoniens. En 2000, les taux de chômage pour chacun des deux groupes était, respectivement, de 12% et 20% (Pavelson et Luuk 2002 : 102).

principal menant les jeunes Russes (âgés de 18 à 24 ans) à apprendre la langue estonienne était qu'elle est la langue officielle du pays dans lequel ils vivent. En fait, seulement 6% de ces répondants considéraient que la raison la plus importante d'apprendre la langue estonienne était l'obtention de la citoyenneté estonienne.

Un des aspects les plus critiqués de l'État estonien par les minorités nationales et diverses organisations internationales est sa politique sur la citoyenneté. Après avoir déclaré l'indépendance, les dirigeants de l'Estonie se sont assurés que le contrôle de l'État demeure entre les mains du peuple estonien, qui en est le seul détenteur légitime. L'Estonie constitue ainsi un bon exemple de ce que Brubaker (1996) nomme un « État nationalisant ». Or, après avoir subi la traumatisante expérience soviétique, l'Estonie n'est plus la même, plus aussi « intacte » qu'elle l'a été au moment de la naissance de l'État estonien, suite à la Révolution bolchevique. La mise en application de la loi sur la citoyenneté de 1938 montre bien comment la première période d'indépendance constitue pour l'État estonien le moment de référence.¹⁸ Selon Lieven (1993 : 83), le désir des Pays baltes de restaurer les lois et règles d'avant 1940 serait lié à une conscience des dommages causés par le régime soviétique aux cultures baltes. Ainsi, dans le but de « corriger » les torts subis, les « élites nationalisantes » (« *nationalizing elites* ») plaident auprès de leur population en faveur d'actions promouvant « *the language, culture, demographic preponderance, economic flourishing, or political hegemony of the core ethnocultural nation* » (Brubaker 1996 : 9).

Une question, très étroitement liée à la politique de citoyenneté et à celle sur la langue officielle, est celle de la loyauté des non-Estoniens envers l'Estonie. Marika et Aksel Kirch (1997 : 142) prennent en considération deux indicateurs de la loyauté envers l'Estonie, soit la « loyauté citoyenne » (« *citizen loyalty* »), c'est-à-dire la reconnaissance de l'État estonien, et la reconnaissance de l'intégrité territoriale et de l'autonomie de l'Estonie. Lorsqu'on s'intéresse à la loyauté des non-Estoniens, c'est aussi la question de leur identité et de leur appartenance à l'Estonie que l'on pose. Selon les Kirch (1997 : 157), c'est en fait la possibilité que les Russes d'Estonie puissent s'identifier fortement ou non à l'Estonie — ils distinguent ceux qui sont « *Estonia-centred* » de ceux qui sont « *non-Estonia-centred* » — qui fait que l'on doute de leur loyauté envers l'Estonie :

¹⁸ La fête nationale de l'Estonie est le 24 février, jour de la déclaration de la première indépendance, en 1918. Le 20 août, date où les Estoniens ont recouvré leur indépendance en 1991, est aussi célébré, quoique dans une moindre mesure.

For Estonians, although Russians may identify themselves with Estonia and may even prefer the Estonian and European cultural context to the Russian one, their perceived inability or unwillingness to contrast themselves sufficiently with Russia or the Russian state raises concerns among Estonians. To the extent that Estonians do feel this threat, it creates doubts among the Estonians as to the Russian's loyalty.

Selon les données de Kruusvall (2002 : 132), même en 2000, seulement 37% des Estoniens croyaient en la loyauté des non-Estoniens envers l'État estonien, tandis que 78% des non-Estoniens étaient d'avis que les membres des minorités nationales étaient loyaux envers le peuple et l'État estoniens. Ces doutes présents chez les Estoniens quant à la loyauté des non-Estoniens peuvent expliquer pourquoi les autorités estoniennes décidèrent de limiter le pouvoir des non-Estoniens. Or, comme le droit de participer à la société estonienne, la citoyenneté, dépend de la connaissance de la langue officielle, on peut voir que la loyauté est associée à la langue en Estonie.

Le moyen trouvé pour s'assurer l'hégémonie politique a consisté, dès 1992, à mettre en place un loi sur la citoyenneté qui allait faire perdre la voix politique à quelques 500 000 des 600 000 non-Estoniens. Ainsi, la nouvelle constitution fut approuvée, en cette même année, par 92% des « citoyens historiques » recensés par le Congrès d'Estonie.¹⁹ Les 101 membres nouvellement élus au Riigikogu étaient alors tous des Estoniens, tandis qu'on comptait auparavant 20% de Russophones parmi les membres du Conseil suprême (Chinn et Kaiser 1996 : 100). On peut alors se demander si, tel que l'affirme Michael Walzer, « [t]he denial of membership is always the first of a long train of abuses » (cité par Kaplan 1993 : 258). On notera toutefois que ce n'est pas tant la dimension politique (le droit de vote aux élections nationales, la possibilité d'adhérer à un parti politique, etc.) que la portée sociale (avantages sociaux, possibilités d'emplois) de la citoyenneté estonienne qui importe le plus aux Russes vivant en Estonie (Kirch *et al.* 1997 : 58).

En 1999, 71% des non-Estoniens souhaitaient être citoyens de la République d'Estonie (Pettai, I. 2000 : 83). Le recensement de 2000 révèle pourtant que seulement 40.4% des Russes

¹⁹ Il convient de mentionner que, d'après la constitution estonienne, seuls les citoyens de la République d'Estonie peuvent adhérer à des partis politiques, excluant ainsi une majorité de non-Estoniens. La population russe et russophone d'Estonie jouit d'une certaine représentation politique au parlement et dans les municipalités de l'Estonie. V. Pettai et R. Toomla (2002 : 4) mentionnent trois partis politiques défendant les intérêts des Russes : le Parti du peuple uni de l'Estonie, le Parti russe d'Estonie et le Parti de l'unité russe. Avant les élections de 1995, les partis formèrent une coalition « Notre maison l'Estonie! » afin de recueillir plus de votes que les 5% du seuil d'admission au Riigikogu. En 1996, cette coalition fut démantelée en raison des tensions entre les partis qui la formaient, tensions qui peuvent être expliquées par les différentes visions de chacun des partis. Si le Parti du peuple uni insiste sur les valeurs de la société civile et sur l'égalité de tous les groupes devant la loi, le Parti Russe d'Estonie, à tendance plus nationaliste, a pour but de défendre les intérêts des Russes (plutôt que des Russophones) et favorise un rapprochement avec la Russie. Pour comprendre davantage la représentation politique des Russes et Russophones, voir A. Semjonov (2000 : 43-44) et V. Pettai et R. Toomla (2002 : 4-5).

d'Estonie seraient citoyens estoniens, formant 12.9% des citoyens de la république (Hallik 2002 : 73).²⁰ Kirch *et al.* estiment qu'en 1992, au moins 75 000 Russes auraient reçu automatiquement la citoyenneté estonienne parce qu'eux-mêmes, leurs parents ou leurs grands-parents étaient des citoyens estoniens en juin 1940 (1997 : 53). Entre 1992 et 2001, plus de 45 000 personnes auraient aussi été naturalisées après avoir réussi l'examen de langue estonienne, tandis que 24 000 autres l'auraient été pour avoir voté en faveur de l'indépendance et appuyé le Congrès d'Estonie (Hallik 2002 : 76). Selon les données d'Iris Pettai (2000 : 76-77), les Russes qui sont aujourd'hui citoyens estoniens sont ceux qui sont les mieux intégrés à la société estonienne. En comparaison avec les Russes qui sont étrangers ou qui sont citoyens de Russie, ils parlent mieux l'estonien et ont davantage de connaissances ou d'amis parmi les Estoniens, desquels ils se sentent semblables. Le taux de chômage parmi les non-Estoniens de citoyenneté estonienne est aussi de loin inférieur à celui des non-citoyens et leur salaire est généralement plus élevé. Enfin, 71% d'entre eux considèrent l'Estonie comme étant leur patrie (« *homeland* »).²¹

En 2000, 38.4% des Russes vivant en Estonie étaient toujours sans citoyenneté, ce qui les plaçait dans la catégorie « étrangers » (« Aliens » en anglais) (Hallik 2002 : 73). Ceux-ci sont en moyenne plus jeunes que les Russes de citoyenneté estonienne. Selon Iris Pettai (2000 : 77), ce qui aurait mené les étrangers à ne pas choisir la citoyenneté russe, optant plutôt pour le statut d'étranger, est que la moitié d'entre eux sont nés en Estonie. Klara Hallik (2002 : 80) a, quant à elle, remarqué que c'est le « *manque de solidarité avec la Russie* » qui aurait fait en sorte qu'ils n'optent pas pour le passeport de Russie. D'autre part, de 50 à 70% des adultes sans citoyenneté sont d'avis qu'ils ne peuvent remplir les exigences linguistiques leur permettant d'obtenir la citoyenneté estonienne (Hallik 2002 : 77). On remarque en effet que seulement 13% d'entre eux parlent couramment l'estonien, comparativement à 54% de ceux qui sont citoyens estoniens. Peu d'entre eux ont une éducation universitaire. Une proportion beaucoup plus grande d'étrangers sont « ouvriers », et leur taux de chômage est de 9%, tandis qu'il est de 2% chez les non-Estoniens de citoyenneté estonienne. Enfin, 42% des « étrangers » considèrent l'Estonie comme étant leur patrie, bien que 48% d'entre eux y sont nés (Pettai, l. 2000 : 76-8).

²⁰ Contrairement à l'Union soviétique et à la Russie, la République d'Estonie ne recense pas sa population selon son appartenance nationale. Les données concernant la citoyenneté des membres des minorités nationales sont donc basées sur des estimations.

²¹ Nous avons placé en annexe 1 un tableau où se trouvent différentes caractéristiques des non-Estoniens selon qu'ils sont citoyens estoniens, de la Fédération de Russie, ou qu'ils n'ont aucune citoyenneté.

Le recensement de 2000 laisse croire que 20.4% des Russes habitant en Estonie sont citoyens de la Fédération de Russie (Hallik 2002 : 73).²² Une étude sociologique réalisée en 1996 révéla que deux citoyens de Russie sur trois auraient choisi la citoyenneté russe parce que celle-ci leur permet de visiter sans visa leur famille ou leurs amis se trouvant en Russie. Il faut aussi rappeler qu'entre 1993 et 1995, le gouvernement estonien semblait hostile à l'égard des non-Estoniens, tandis que la Russie, de son côté, manifestait un désir de protéger les intérêts de tous les Russes du proche étranger. Ainsi, la moitié des citoyens de la Russie résidant en Estonie auraient choisi le passeport rouge parce que celui-ci semblait leur offrir davantage de sécurité et de stabilité (Pettai, I. 2000 : 78). Hallik (2002 : 81-2) croit aussi que le choix de la citoyenneté russe constitua, pour certains, un moyen de protestation contre les politiques mises en place par l'État estonien au cours des premières années suivant le retour à l'indépendance.

Les citoyens de Russie sont en moyenne plus âgés que les non-Estoniens d'autres citoyennetés. Trente-deux pourcent d'entre eux sont en fait soit à la retraite, soit « à la maison », ce qui représente plus du double des citoyens d'Estonie et des étrangers qui se retrouvent dans ces catégories (Pettai, I. 2000 : 79). Les citoyens russes sont aussi ceux qui ont la plus faible connaissance de l'estonien — seulement 6% le parlent couramment et 56% ne le parlent pas. Probablement lié à cette faible connaissance de la langue officielle est leur taux de chômage, qui est le plus élevé — 10% en 1999 — parmi les différentes catégories de citoyenneté des non-Estoniens. Comme 75% d'entre eux sont nés hors de l'Estonie, on ne peut se surprendre que seulement le tiers d'entre eux se croient semblables aux Estoniens ou que le quart d'entre eux considère l'Estonie comme étant leur patrie (Pettai, I. 2000 : 77-79).

Les Russes de citoyenneté estonienne sont donc généralement mieux intégrés à la société estonienne que ceux qui n'ont aucune citoyenneté ou qui ont la citoyenneté russe. Non seulement le fait qu'ils soient citoyens de cette République, mais aussi leur meilleure connaissance de l'estonien, ainsi que la perception qu'ils ont d'eux-mêmes comme étant semblables aux Estoniens, laissent voir une plus forte identification à l'Estonie. Kruusvall (2002 : 145) a remarqué que les non-Estoniens de citoyenneté estonienne perçoivent moins de discrimination que les étrangers ou que les citoyens de Russie, ce qui le mène à conclure que la citoyenneté pourrait être vue comme « *une forme de capital social institutionnalisé* ». Pourtant, les non-Estoniens de citoyenneté estonienne voient dans

²² Selon Marika Kirch et al. (1997 : 54) les autorités russes refusent toujours de donner au gouvernement estonien une liste des citoyens de Russie en Estonie afin de les protéger contre une éventuelle persécution de la part de l'État estonien.

des proportions similaires aux autres non-Estoniens la société estonienne comme étant caractérisée par des inégalités entre Estoniens et non-Estoniens. Selon Kruusvall (2002 : 139), cela révèle en premier lieu l'existence d'inégalités entre Estoniens et non-Estoniens, indépendamment de la citoyenneté. On pourrait y voir, ensuite, l'expression d'une solidarité avec les non-Estoniens qui n'ont pas reçu la citoyenneté estonienne. Dans ce sens, près de 80% des non-Estoniens, sans distinction de citoyenneté, de niveau d'éducation ou de catégorie d'âge, jugent la politique estonienne de citoyenneté trop sévère. Seulement 6% des Estoniens partagent cette opinion (Hallik 2002 : 77). En fait, Estoniens et non-Estoniens s'expliquent différemment la situation actuelle. Pour les premiers, l'état des relations interethniques en Estonie est le résultat de la politique de colonisation soviétique. Les autres croient plutôt que les tensions entre Estoniens et non-Estoniens ont pour origine les politiques de l'État-nation estonien (Kruusvall 2002 : 136). À partir de là, on peut aisément imaginer le décalage qui existe entre les interprétations des événements de la vie politique d'Estonie par différents groupes nationaux.

L'autre aspect que Marika et Aksel Kirch (1997 : 143) considèrent comme étant un indicateur de la loyauté des non-Estoniens envers l'Estonie est leur reconnaissance de l'intégrité territoriale de l'Estonie et leur sentiment par rapport à l'autonomie de l'Estonie. Il convient ici de mentionner qu'au moment où était mise en application la loi sur les étrangers en 1993, les villes de Narva et Sillamäe, qui se trouvent dans une région limitrophe à la Russie et où habitent en majorité des Russes, organisèrent un référendum sur leur autonomie territoriale. Ceci fit craindre aux autorités estoniennes la séparation de ces régions qui pourraient se faire annexer par la Russie. Bien que la majorité des participants aient voté en faveur de l'autonomie territoriale, le référendum fut considéré anticonstitutionnel (Hallik 2002 : 82). Quoi qu'il en soit, ceci nous permet de comprendre comment l'attachement à l'intégrité territoriale de l'Estonie constitue selon les Kirch une preuve de loyauté. Or, vers la fin de l'an 1994, ceux-ci avaient noté que 60% des Russes interrogés reconnaissaient l'intégrité du territoire de l'Estonie (Kirch et Kirch 1997 : 146). S'appuyant sur différentes sources ²³, Triin Vihalemm (1999a : 18) avance que plutôt que d'avoir une forte loyauté politique envers l'État, les Russophones d'Estonie s'identifient très fortement au territoire estonien. On peut donc imaginer

²³ N. Melvin, R. Rose et W. Maley, ainsi que J. Linz et A. Stepan croient que l'appartenance territoriale joue un très grand rôle dans la formation d'identité parmi les Russes d'Estonie. Vihalemm (1999a : 18) cite Linz et Stepan qui ont écrit à propos des Russes d'Estonie que « *their identification with the home-republic has been stronger than their identification with the USSR, even when the latter existed* ».

que cette appartenance au territoire de l'ESSR ait rendu difficile à ces non-Estoniens de quitter leur république, une fois qu'elle est redevenue indépendante.

6- L'émigration

Comme certaines politiques de l'État estonien semblent placer les non-Estoniens dans une position désavantageuse par rapport aux Estoniens, on pouvait s'attendre à ce que de nombreux Russes et autres non-Estoniens émigrent, notamment en Russie. Selon Klara Hallik (2002 : 69), environ 110 000 non-Estoniens — 18% des non-Estoniens qui habitaient en Estonie en 1989 — auraient émigré depuis le début de 1990. Conséquemment, la proportion d'Estoniens au sein de la population de la république est passée de 61.5 à 67.9% en 2000. La recherche de David Laitin (1998 : 258), effectuée au sein de quatre républiques post-soviétiques, révèle que l'Estonie aurait eu, proportionnellement à sa population, le plus haut taux d'émigration de sa population russophone, en plus d'occuper la deuxième position en ce qui concerne la proportion de Russes voulant émigrer. Une recherche dirigée par Valery Tishkov (1996 : 120) révèle aussi que, bien que la région se trouve dans une situation économique plus enviable que celle des républiques d'Asie centrale et du Caucase, les Russes des Pays baltes attribuent deux fois plus souvent que ceux qui quittent les deux régions précédentes leur départ à une détérioration de leur situation économique.

En 1992, un accord fut signé par la Russie et l'Estonie sur « l'aide aux migrants de Russie vers l'Estonie et de l'Estonie vers la Russie ». En cette même année, on mit en place la Fondation de migration, organisation qui avait pour but de faciliter le processus de migration entre les deux pays. Un migrant sur quatre aurait reçu l'aide de cette fondation (Laitin 1998 : 258 et Hallik 2002 : 69). Selon Neil Melvin (1995 : 45), cette organisation, qui voulait faciliter le rapatriement des Russes — surtout des anciens membres du KGB et des officiers de l'Armée rouge — cherchait aussi à faire passer la proportion d'Estoniens à 80% de la population totale de la république. D'après Laitin (1998 : 166), c'est le manque de ressources financières qui aurait empêché cette organisation de venir véritablement en aide aux familles russes qui souhaitaient rentrer en Russie. Ainsi, le principal effet de cette fondation aura plutôt été de donner l'impression aux Russes qu'ils ne sont pas désirés en Estonie.

Divers motifs ont mené les Russes et autres non-Estoniens à quitter l'Estonie. Il faut d'abord mentionner que plus de 60% des non-Estoniens sont nés en Russie ou au sein d'anciennes républiques de l'URSS autres que l'Estonie. La crainte de perdre contact avec leur famille fut probablement une raison déterminante qui mena plusieurs d'entre eux à quitter l'Estonie (Hallik

2002 : 70). Des motifs idéologiques et politiques, tels que la non-acceptation de l'indépendance de l'Estonie, peuvent aussi expliquer le départ d'un certain nombre de non-Estoniens. Hallik mentionne d'autres stimuli indirects qui ont pu pousser certains à quitter l'Estonie :

Not getting a permanent residence permit for the family members of former officers, uncertainty about the future, unawareness of children's educational possibilities in Russian, fear of possible ethnic discrimination and also clearly expressed expectation of the authorities that as many aliens as possible should leave.

Selon David Laitin (1998 : 168-170), un autre discours, parallèle à celui de l'élite politique estonienne qui promeut le départ des non-Estoniens, laisse entendre l'impraticabilité de l'émigration en Russie pour plusieurs raisons. Deux d'entre elles sont les difficultés du marché de l'habitation en Estonie et en Russie, ainsi que le manque de ressources financières. En outre, plusieurs n'ont aucune patrie où retourner ou ont de moins en moins de liens avec la Russie. Enfin, le marché de l'emploi russe n'est pas très stable. On pourrait croire que ceux qui sont les plus enclins à vouloir quitter l'Estonie seraient les « étrangers » et les citoyens russes qui peuvent se trouver dans une position désavantageuse dans cette république. Pourtant, plus de 90% des détenteurs du passeport gris ne veulent pas aller en Russie, et plus de 60% d'entre eux préféreraient demeurer en Estonie, république qu'ils considèrent être leur patrie (Hallik 2002 : 80).

Nous venons de présenter les politiques qui affectent les non-Estoniens en général, les plaçant dans différentes positions au sein de la société estonienne et devant des dilemmes particuliers. Comme nous avons effectué une recherche auprès d'auteurs et de peintres russes, il convient de les situer brièvement au sein de la sphère culturelle de l'Estonie. Nous verrons donc dans quel contexte ceux-ci se sont retrouvés en Estonie, alors que la plupart des Russes migraient vers l'ESSR pour travailler dans les secteurs industriels, avant d'aborder brièvement ce qui est dit sur eux à l'époque post-soviétique.

7- Les acteurs de la production culturelle russe d'Estonie

Tandis qu'à Moscou et à Leningrad, la production culturelle était étroitement surveillée par les représentants de l'État, les Pays baltes étaient considérés, à l'époque soviétique, comme des lieux où l'on pouvait créer plus librement et entrer en contact avec les tendances artistiques occidentales.²⁴ À partir des années soixante est apparu en URSS un mouvement d'artistes non-

²⁴ Tallinn se trouve à 80 km de Helsinki, capitale de la Finlande située de l'autre côté du Golfe de Finlande. À l'époque soviétique, il était commun d'avoir chez soi une antenne de fabrication artisanale afin d'avoir accès à la télévision et à la radio finlandaises. De cette façon, les habitants d'Estonie pouvaient recevoir des informations de l'Occident. Il faut ajouter que le finnois est une langue relativement proche de l'estonien, qui est comprise par de nombreux Estoniens et personnes maîtrisant l'estonien.

conformistes. Ceux-ci préféraient souvent créer dans un milieu plus restreint, plus risqué, mais plus libre plutôt que de se joindre aux Unions des écrivains ou d'artistes. Dans les Pays baltes, on pourrait plutôt affirmer que bon nombre d'artistes étaient « semi-non-conformistes ». Ceci s'explique par le fait qu'ils bénéficiaient d'une plus grande tolérance de la part des autorités locales et, ce, même si leurs œuvres s'opposaient dans une certaine mesure à l'esthétique réaliste socialiste. La possibilité d'exposer leurs œuvres en public leur évita donc d'avoir à se retrancher dans le monde de l'underground (Feinstein 1977 : 31 et Andriuškevičius 1995 : 221).

C'est cette situation qui incita plusieurs étudiants d'art de différentes régions de l'URSS à venir à l'Institut des arts d'Estonie (aujourd'hui l'Académie des arts d'Estonie) et souvent à s'établir en Estonie par la suite. Quelques écrivains russes aujourd'hui bien connus sont aussi venus en Estonie en raison de ce climat de liberté, et dans certains cas, se sont fait connaître à partir de l'Estonie. Le plus célèbre parmi ceux-ci est Sergueï Dovlatov (1941-1991), qui habitait Tallinn dans les années soixante-dix avant d'émigrer vers les États-Unis, où il vécut jusqu'à sa mort. Vers la fin des années soixante-dix, le romancier Mikhaïl Veller (né en 1948) vint aussi s'y établir pour les mêmes raisons. Bien qu'il jouisse d'une grande popularité en Russie et qu'il soit traduit dans plusieurs langues, il habite toujours Tallinn.

Naftoli Bassel (2000b), spécialiste de la littérature estonienne et de la littérature russe provenant d'Estonie, divise en cinq groupes les auteurs appartenant à la section russe de l'Union des écrivains de l'ESSR jusqu'à la fin des années quatre-vingt. La plupart des auteurs qui ont participé à notre recherche peuvent être inclus dans l'un ou l'autre de ces groupes. D'abord, il y a ceux qui ont servi dans les forces de la marine soviétique et dans l'industrie maritime. La situation géographique de l'Estonie par rapport à la mer Baltique fait que, tant à l'époque soviétique que maintenant, son industrie maritime est un atout important. Ensuite, Bassel (2000b : 54) mentionne trois groupes qui nous semblent étroitement liés entre eux. Il s'agit des essayistes, des « littéraires académiques » enseignant dans les universités, puis des poètes et romanciers ayant reçu une éducation philologique ou littéraire. Comme l'Estonie post-soviétique est caractérisée par un marché de l'emploi plutôt restreint, ceux qui oeuvrent dans le monde de la littérature doivent combiner plusieurs sources de revenu, puisque le métier d'écrivain en Estonie rapporte généralement peu sur le plan monétaire. Ainsi, plusieurs des auteurs que nous avons rencontrés, qui ont une éducation philologique ou littéraire, travaillent aussi comme journalistes, enseignants ou comme traducteurs, s'ils maîtrisent d'autres langues.

L'opinion qui semble prévaloir chez les Estoniens de Tallinn au sujet des auteurs et artistes russes vivant en Estonie, est que, comme la majorité des Russes venus en Estonie étaient des ouvriers, il ne peut y avoir d'artistes ou d'écrivains russes sérieux et professionnels. Cette opinion est aussi présente chez certains Russes, souvent écrivains eux-mêmes ou journalistes liés à la culture. Dans les deux catalogues d'*Artists of Estonia* (Saar 1998 et 2000) publiés par le Centre d'Art Contemporain d'Estonie (anciennement Soros Center for Contemporary Art SCCA), on ne trouve sur les cinquante artistes qu'un seul artiste russe. Il s'agit de Valeri Vinogradov (né en 1952). Celui-ci est probablement le peintre russe d'Estonie qui est le mieux intégré au milieu de l'art visuel estonien, lui qui s'inscrit dans des tendances plus proches de l'art contemporain d'Estonie. Un autre peintre russe qui jouit d'une certaine reconnaissance en Estonie est Nikolaï Kormašov (né en 1929). Celui-ci était déjà actif sur la scène artistique de l'Estonie des années soixante. De nos jours, il se consacre à la préservation de la culture russe en Estonie. Il est impliqué de façon active dans l'Association des peintres russes d'Estonie, il s'adonne également à la rénovation d'icônes orthodoxes, en plus de travailler à la fondation d'un musée russe à Tallinn. Enfin, Il fut désigné pour siéger à la Table-ronde du Président.²⁵

Dans *Nosy Nineties : Problems, Themes and Meanings in Estonian Art on 1990s* (Helme et Saar 2001), recueil d'articles faisant un retour en arrière sur l'art et la scène artistique de l'Estonie des années 1990, on ne fait aucune mention des artistes russes d'Estonie. Heie Treier (2001 : 216), rapporte qu'il y a eu en Estonie de nombreuses discussions sur le multiculturalisme et la relation à l'autre, mais

in the Estonian context this does not relate to communities of other races, but to coping with ourselves as a small nation, in whose collective psyche there is an ingrained fear of being assimilated, of losing our identity.

Cet extrait souligne la préoccupation des Estoniens concernant leur survie en tant que peuple, suite à l'expérience soviétique et à l'aube de l'adhésion à l'Union européenne. Mais encore là, pas un mot sur les Russes ou autres non-Estoniens et ce, même lorsqu'on parle de multiculturalisme.

²⁵ En 1993, alors que la loi sur les étrangers était mise en application, causant beaucoup de contestation parmi les non-Estoniens, le Président Lennart Meri invita les associations de non-citoyens, les diverses factions du parlement ainsi que le gouvernement à discuter autour d'une table-ronde, qui fait toujours partie du paysage politique estonien (Hallik 2002 : 83). Le rôle de la Table-ronde est d'être « *a standing conference whose function is to discuss matters of political and public life, including societal, ethnic, economic and social-political issues with representatives of minority groups and stateless persons* » (Open Society Institute 2002 : 199).

Conclusion

Après avoir subi la traumatisante expérience soviétique, au cours de laquelle sont venus de nombreux travailleurs provenant surtout de la RSFSR, « l'État nationalisant » estonien a mis en place des politiques qui visaient à corriger les torts causés à son peuple pendant cinq décennies. Ces mesures — la loi sur la langue officielle, la loi sur la citoyenneté, la loi sur les étrangers — ont placé une partie importante de la société estonienne, les Russes et autres non-Estoniens, dans une position difficile. Ceci peut être perçu dans le fait que les non-Estoniens, peu importe leur citoyenneté, jugent généralement trop sévère la politique de citoyenneté, ou encore dans le taux de chômage des non-Estoniens par rapport à celui des Estoniens. Quoi qu'il en soit, la très grande majorité de Russes et autres non-Estoniens n'ont pas quitté l'Estonie lorsque celle-ci a recouvré son indépendance. En fait, il semble que déjà à cette époque, les Russes d'Estonie s'identifiaient fortement au territoire estonien, bien que la majorité d'entre eux ne parlaient pas la langue estonienne. Or, l'État estonien post-soviétique semble associer la loyauté des non-Estoniens à leur connaissance de l'estonien, ce qui vaut à un grand nombre d'entre eux d'être exclus du droit de citoyenneté estonienne.

À l'époque soviétique, la structure économique de l'Estonie était marquée par une frontière entre Estoniens et Russes, qui limitait dans une certaine mesure l'accès à des emplois en fonction de l'appartenance à un groupe « ethnolinguistique ». À l'époque post-soviétique, il semble qu'une telle frontière existe toujours, bien qu'elle soit probablement liée davantage aux politiques sur la langue et sur la citoyenneté. Dans la sphère culturelle, on pourrait noter l'existence d'une frontière entre auteurs/artistes Estoniens et Russes puisque ces derniers semblent très peu connus des Estoniens.

Plus tôt dans ce chapitre, nous avons porté notre attention au modèle d'analyse de Rogers Brubaker. Ce modèle nous permettra de mieux comprendre les interactions entre les nationalismes des trois acteurs de la « liaison triadique » qui est présente en plusieurs régions de l'ancien Bloc socialiste. Dans le chapitre suivant, nous aborderons les autres approches théoriques qui constitueront notre cadre d'analyse tout au long de ce mémoire.

Chapitre 2- Estonie, nationalisme, culture et identité

L'effondrement de l'Union soviétique a laissé 17% de tous les Russes de l'empire — soit environ 25 millions de personnes — hors de leur république nationale (Brubaker 1996 : 36). Pour la Russie, il devenait impératif de comprendre la situation dans laquelle pouvaient se retrouver ses compatriotes vivant au sein de républiques nouvellement indépendantes. Cela est d'abord important puisqu'une aggravation de la situation des Russes au sein d'une république du proche étranger peut mener à une immigration massive vers une Russie qui est elle-même aux prises avec une situation économique difficile. Mais si Moscou a intérêt à garder l'œil sur la situation dans laquelle se sont retrouvés ces Russes, c'est aussi parce qu'ils risquent d'être l'objet de discrimination de la part d'autorités nationalistes post-soviétiques, offrant en même temps un prétexte à la Russie pour s'immiscer dans les affaires internes d'États souverains.

L'Institut d'ethnologie et d'anthropologie de l'Académie des sciences de Russie continue de mener des recherches au sein de diverses communautés russes/russophones des anciennes républiques de l'URSS. Souvent, ces recherches ont pour but de comprendre la situation dans laquelle se trouvent les Russes, l'état des relations interethniques, les risques qu'elles mènent à des conflits. Par exemple, un « Réseau de monitoring ethnologique et de prédiction des conflits »,²⁶ lié à cet institut, suit l'évolution de la situation des diverses républiques du proche étranger, qui est relatée dans ses publications mensuelles. Les recherches effectuées par l'institut d'ethnologie et d'anthropologie s'inscrivent souvent dans une approche sociologique, recourant à des méthodes quantitatives (Arutyunyan 1999, Kosmarskaya 1999, Tishkov 1993 et 1996, Vitkovskaya 1998).

Il est intéressant de noter que les chercheurs de cet institut utilisent le terme « diaspora » pour parler des Russes qui vivent au sein du proche étranger. Dans ce projet de recherche, nous aurions pu recourir au terme de diaspora pour décrire la minorité russe d'Estonie, notamment selon la définition qu'en donne James Clifford, qui s'inscrit plutôt dans une approche transnationale. À l'encontre de William Safran, qui croit que la conscience de diaspora doit s'articuler d'abord en lien avec une patrie (« *homeland* »), Clifford (Ibid. : 306) croit que

Decentered, lateral connections may be as important as those formed around a teleology of origin/return. And a shared, ongoing history of displacement, suffering, adaptation, or resistance may be as important as the projection of a specific origin.

²⁶ Сеть этнологического мониторинга и раннего предупреждения конфликтов.

Sa définition de la diaspora pourrait dans une certaine mesure être appliquée aux Russes qui se trouvent en Estonie, notamment en ce qu'elle ne met pas l'accent sur le désir d'un éventuel retour vers la patrie d'origine, mais insiste plutôt sur les expériences qui peuvent être communes entre ces différentes communautés dispersées. Cependant, le cadre d'analyse de Rogers Brubaker que nous avons présenté plus tôt nous semble plus utile puisque rares sont nos informateurs qui s'identifient aux Russes du proche étranger et la très grande majorité des participants à notre recherche croient que les Russes d'Estonie se distinguent des Russes de Russie. En analysant les « nationalismes » de l'État nationalisant, de la patrie externe de même que celui de la minorité nationale, nous serons plus à même de comprendre comment nos informateurs expriment des appartenances multiples, à l'État estonien, à la Russie et même à la minorité russe d'Estonie. On pourrait aussi ajouter à cela l'Europe et l'Union européenne qui, nous le verrons au dernier chapitre, peuvent être vues comme constituant une autre patrie externe.

Une autre caractéristique des recherches effectuées en Russie est l'utilisation d'une terminologie qui trouve ses origines à l'époque de Staline. C'est en 1932 que la « nationalité » (« *национальность* ») fut introduite dans les documents officiels comme élément d'identification personnelle des citoyens soviétiques. La notion de nationalité fut créée au moment où on procédait à la collectivisation des terres et où de plus en plus de citoyens soviétiques s'établissaient dans les centres urbains (Brubaker 1996 : 32). Il devenait important pour l'État soviétique de mettre en place un système efficace pour contrôler les mouvements de population, ce qui fut facilité par la création de passeports internes, sur lesquels figurait la nationalité du détenteur. Celle-ci était transmise par voie de descendance. Rogers Brubaker (1996 : 31) écrit que

Ethnic nationality (natsional'nost') was not only a statistical category, a fundamental unit of social accounting, employed in censuses and other social surveys. It was, more distinctively, an obligatory and mainly ascriptive legal category, a key element of an individual's legal status.

Parallèlement au système de passeports internes fut établi un système de fédéralisme « ethnoterritorial ». ²⁷ Cinquante-trois territoires dits « nationaux » furent nommés en fonction d'un

²⁷ Staline formulait ainsi sa vision des nationalités : les « cultures sont nationales dans leur forme, principalement la langue. Mais elles sont en même temps socialistes par leur contenu » (cité par Carrère d'Encausse 1990 : 28). Cette conception permit à la fois de satisfaire les sentiments nationaux et d'engendrer une appartenance à une culture commune. Rogers Brubaker (1996 : 37) rapporte que le système « ethnoterritorial » et les politiques soviétiques en matière de nationalités laissaient voir une importante contradiction. Tandis qu'elles étaient souvent associées à une répression du nationalisme, elles instituaient en même temps la nationalité ainsi que le sentiment national de manière durable. Au moment du démantèlement de l'URSS, cette consolidation de la nationalité allait faciliter la tâche des

groupe national qui le peuplait, un « peuple titulaire ». Le terme « titulaire » a ici un sens relativement proche de celui que nous donnons au terme d'« autochtone » (Brubaker 1996 : 33). Si les citoyens de la Fédération de Russie sont toujours identifiés par leur nationalité dans leur passeport, l'Estonie ne recourt plus à un tel système, à moins qu'on établisse un parallèle avec la situation des différents passeports. Quoi qu'il en soit, les peintres et auteurs que nous avons rencontrés, tout comme les chercheurs russes de Russie ou d'Estonie, recourent toujours au terme de « nationalité ». Ainsi, dans notre recherche, plusieurs ont affirmé être « de nationalité russe », mais d'Estonie. En Estonie, on tend plutôt à utiliser le terme « d'ethnie », généralement employé dans les pays occidentaux afin de décrire les groupes récemment immigrés. Les chercheurs et institutions estoniens recourent donc à cette même terminologie. Comme nous avons fait cette recherche avec des membres de la minorité russe, on trouvera souvent le terme « nationalité » dans ce mémoire, notamment lorsque nous citerons des extraits d'entrevues avec nos informateurs. Cependant, lorsque nous ferons référence à des sources estoniennes ou occidentales qui recourent au terme « d'ethnie », nous utiliserons ce dernier terme.

Depuis le retour à l'indépendance de l'Estonie, de nombreuses recherches portant sur la situation des Russes et non-Estoniens ont été produites par des chercheurs et centres de recherches estoniens. Celles-ci avaient pour but de comprendre l'état des relations entre l'État estonien et son peuple, et les non-Estoniens afin de trouver des moyens pour les rendre plus harmonieuses. C'est dans ce contexte que le terme d'intégration commença à se faire entendre, comme le laisse voir le titre de l'ouvrage édité par Aksel Kirch.²⁸ Cette monographie présente en fait les résultats d'un projet de recherche international dont le but est d'avancer vers « *an ethnically integrated and unified society [which] is a precondition for success in the democratization process and for maintaining a high speed of reform* » (Kirch 1997 : préface). Les conclusions des chercheurs se basent, comme pour la majorité des recherches en sciences sociales en Estonie, sur des données quantitatives. En 2000, suite à une conférence internationale, une série d'articles de chercheurs et penseurs furent publiés dans un ouvrage édité par Agu Laius, Directeur du Centre Jaan Tõnissoni.²⁹ Un dernier ouvrage auquel nous souhaitons faire référence est celui édité par

mouvements nationalistes, puisque des territoires avaient déjà été délimités, auxquels étaient liés des sentiments nationaux.

²⁸ *The Integration of non-Estonians into Estonian Society : History, Problems and Trends*, Tallinn: Estonian Academy Publishers, 1997.

²⁹ *Estonia's Integration Landscape : from Apathy to Harmony*, Tallinn : Centre Jaan Tõnissoni, 2000.

Marju Lauristin et Mati Heidmets (2002).³⁰ Plusieurs organisations européennes de protection des droits des minorités — comme la Commission européenne contre le racisme et l'intolérance (ECRI), le European Centre for Minority Issues (ECMI) ou l'Open Society Institute — et souvent liées au Centre d'information légale sur les droits de l'homme de l'Estonie analysent la situation politique, sociale et économique des non-Estoniens afin de veiller à la protection de leurs droits. Leurs publications font état des résultats de leurs recherches, en plus présenter leurs recommandations afin d'améliorer les relations entre l'État estonien et les minorités non-estoniennes. Toutes ces publications auxquelles nous venons de faire référence nous aideront dans notre analyse à situer les membres de l'intelligentsia créatrice russe au sein des minorités non-estoniennes en général.

1- Nationalisme, culture et langue

Ernest Gellner (1983 : 1) avance que le nationalisme est « *a political principle which holds that the political and the national unit should be congruent* ». Il existerait plusieurs façons de porter violence au principe nationaliste, mais Gellner croit que le sentiment nationaliste est particulièrement sensible à une forme de violation : lorsque ceux qui dirigent une entité politique sont des membres d'une autre nation que la majorité. Le nationalisme de l'État nationalisant, tel que décrit par Brubaker, va justement dans le sens d'une réparation de cette atteinte au principe nationaliste. Gellner (1983 : 56) s'intéresse particulièrement à la relation étroite existant entre l'État, la nation et la culture. Selon lui, dans les sociétés « hautement industrialisées » où des infrastructures d'éducation sont bien développées, la culture devient

the necessary shared medium, the life-blood, or perhaps rather the minimal shared atmosphere, within which alone the members of the society can breathe and survive and produce. For a given society, it must be one in which they can all breathe and speak and produce; so it must be the same culture (Gellner 1983 : 37).

Si le nationalisme parvient à donner le contrôle de l'État aux membres de la nation majoritaire, il y aura une tendance à l'élimination de la haute culture étrangère, qui ne sera pas remplacée par la culture locale jadis considérée « inférieure », mais plutôt par une culture ravivée, ou une haute culture inventée, ayant toutefois des liens avec la culture locale précédente (Gellner 1983 : 57). L'aspect que nous souhaitons retenir ici est celui de l'existence d'un lien étroit entre la culture et le politique. Ainsi, en rencontrant des peintres et auteurs russes, on pourra voir comment, selon eux, le nationalisme estonien post-soviétique a affecté la place de la culture russe, souvent

³⁰ *The Challenge of the Russian Minority : Emerging Multicultural Democracy in Estonia*, Tartu : Tartu University Press, 2002. Ce récent recueil regroupe les articles de quelques penseurs et de chercheurs estoniens qui abordent les thèmes suivants : « Theorising about Minority issues », « The Status of Majority and Minority in Estonian Society », « Identity and Language », « Education as a Key to Integration » et « Media and Minority ».

associée à l'occupation soviétique. Tandis que Gellner insiste sur l'aspect « inventé » de la culture nationale, Arjun Appadurai propose (1996) d'aborder la culture non pas en tant que substance, mais plutôt de la concevoir comme marqueur de différence collectif. Dans notre recherche, cette conception est d'autant plus utile que nos informateurs ne font pas référence au même « contenu » lorsqu'ils parlent de la culture russe.

Benedict Anderson et Eric Hobsbawm attirent notre attention sur l'importance de la langue au sein des mouvements nationalistes. Nous avons vu qu'en Estonie, le critère linguistique est fondamental et que, même avant le retour à l'indépendance, les autorités estoniennes avaient mis en place une politique linguistique qui, par la suite, fut modifiée à de nombreuses reprises. Anderson (1991 : 133) affirme que, contrairement à plusieurs idéologues nationalistes qui considèrent la langue comme l'emblème de la nation, au même titre que les drapeaux ou que les danses traditionnelles, c'est plutôt la capacité qu'a la langue de créer des solidarités particulières, des « communautés imaginées », qui explique l'importance de la langue dans la formation des nations. Dans le cas des membres de l'intelligentsia créatrice russe, nous verrons comment leur rapport aux langues russe et estonienne peut exprimer un lien d'appartenance à ces communautés.

Hobsbawm (1990 : 102) a aussi remarqué que les discours nationalistes recourent souvent à l'argument linguistique pour faire valoir la protection d'un groupe national. L'État a en fait un grand rôle à jouer dans l'instauration d'un « nationalisme linguistique », qui ne peut se développer sans l'initiative étatique, ou du moins sans qu'une langue n'ait une certaine reconnaissance officielle (1990 : 110). Le cas estonien est à cet égard très révélateur de cette tendance, puisque l'État estonien a mis en place des politiques qui, non seulement ont fait de l'estonien la seule langue officielle, mais qui associent aussi la loyauté des non-Estoniens envers l'Estonie à la connaissance de la langue estonienne.

2- L'identité des Russes en périphérie de la Russie

Plusieurs chercheurs se sont penchés sur la (re)construction de l'identité ethnique des habitants de l'Union soviétique alors que l'entité politique et territoriale à laquelle ils s'identifiaient, dans une certaine mesure, n'existe plus. Neil Melvin (1995 : 54) exprime bien la complexité de la situation dans laquelle se sont retrouvés les Russophones des Pays baltes au moment où ces républiques sont redevenues indépendantes :

Their self-identity remained based upon an often contradictory mixture of Soviet, Baltic, Russian-speaking populations and ethnic elements, and in opposition to the rise of Baltic

nationalism, the Russian-speakers had little from which to construct a new identity and remain politically and socially effective, other than Soviet values and institutions.

Selon Triin Vihalemm (2002a : 169), la majorité des Russes s'identifiaient à l'époque soviétique comme étant des « Soviétiques ». Valeria Jakobson (2002 : 180) a constaté qu'à partir de 1989, on commença à utiliser la catégorie « population russophone d'Estonie » pour décrire les Russes d'Estonie, groupe qui fut aussi souvent décrit en tant que « non-citoyens », « non-Estoniens », « population non-titulaire ». Face à ces identités définies « par la négative », à ce qui ressemble à des manques, Jakobson croit que la langue russe demeura la seule caractéristique positive des Russes d'Estonie les liant à la Russie, tout en permettant un lien au territoire estonien (2002 : 181). Jakobson (2002 : 180) a noté que ce n'est qu'à partir de 1987 qu'on vit lentement se former parmi les Russes d'Estonie une identité « ethnoculturelle » russe. En fait, ce qui semblait unir les Russes d'Estonie à ceux de Russie était « *a common historical experience and ethnic self-consciousness, a common culture, feelings, traditions, and religion, but never a common territory* ». Jakobson semble toutefois négliger le fait qu'ils habitent des territoires limitrophes, qui jusqu'à récemment faisaient partie d'un même État. Ainsi, les Russes d'Estonie et les Russes de Russie pourraient avoir certaines allégeances communes, ce qui constitue en fait une source de préoccupations et de doutes pour les autorités estoniennes.

La catégorie de « Russophone » a l'avantage, par rapport à celle de « Russe », d'être plus inclusive. Il ne faut pas oublier que plusieurs groupes nationaux, arrivés dans les républiques du proche étranger à l'époque soviétique, sont souvent associés aux Russes par le fait qu'ils parlent le russe dans la vie publique. Ainsi, des groupes comme les Ukrainiens, Biélorusses, Juifs qui se trouvent en nombre trop petit pour avoir une communauté forte risquent de se sentir inclus dans la catégorie « Russophone » qui réfère à la langue russe, mais pas à une appartenance à la Russie ou à son peuple.

David Laitin (1998) croit que l'identité de « Russophone » est celle qui est la plus à même de gagner en importance parmi les Russes vivant au sein des républiques post-soviétiques autres que la Russie. Elle constitue, selon lui, une « identité conglomérée » (« *conglomerate identity* »), ce qu'il définit comme étant « *a category of membership that is a common denominator among a set of identity groups that share some characteristics that are distinct from those in the dominant society in which they live* » (Laitin 1998 : 31). D'après Laitin, ce type d'identité peut se développer, d'une part, lorsque le groupe dominant recourt à une catégorie pour faire référence à différents groupes. En Estonie, on pourrait constater ceci lorsque ceux qui fonctionnent surtout en langue russe dans la vie

publique sont qualifiés de « Russophones », bien qu'ils puissent avoir une langue maternelle autre que le russe. D'autre part, Laitin croit que des identités conglomérées peuvent se développer lorsque les frontières sociales (« *social boundaries* ») entre certains groupes qui vivent en terre étrangère sont faibles et poreuses — par exemple, les Russes et les autres Slaves qui vivent au proche étranger. Selon Laitin (1998 : 363) l'identité de « Russophone » est, dans les Pays baltes, à la fois une identité conglomérée et une identité sociale de diaspora (« *diasporic social identity* »). Ce seraient les souvenirs du monde soviétique en diaspora qui permettraient de lier entre eux des gens aux racines différentes, mais parlant russe, ce qui pourrait les mener à s'identifier en tant que « Russophones ». Comme nous le verrons dans les prochains chapitres, les résultats de notre recherche, effectuée quelques années après celle de Laitin, ne démontrent pas cette tendance vers une forte identification en tant que Russophone.

La catégorie « non-Estonien », utilisée notamment par l'État estonien, est aussi intéressante en qu'elle laisse clairement voir comment l'acte de catégorisation est lié à l'altérité. En fait, Colette Guillaumin (2002 : 265) avait noté que « *la catégorisation est l'acte social qui correspond à l'altérité facteur d'identité personnelle; elle est la constitution en groupe défini et clos de ce qui est codifié comme différent par la culture, elle désigne ce qui n'est pas le même* ». La catégorie « non-Estoniens » comporte aussi l'avantage pour l'État estonien de remettre en question le poids de la minorité russe au sein de la société estonienne. En parlant des minorités « non-estoniennes », parmi lesquelles les Russes forment la très grande majorité, plutôt que de parler des « Russes », l'État estonien se voit en mesure de concéder moins de pouvoirs et de ressources à la minorité russe au nom du respect des autres groupes non-Estoniens.³¹

La patrie externe, la Russie, a certes un rôle important à jouer dans l'identification des Russes vivant en Estonie. Selon Brubaker (1996 : 145), les différents termes utilisés par Moscou pour s'adresser aux minorités russes des anciennes républiques soviétiques lui permettent de faire

³¹ Selon le rapport de l'an 2001 de l'Open Society Institute (2001 : 44), les organisations russes n'ont reçu, pour l'année 2000, que 46.28% du financement alloué au soutien aux organisations des minorités nationales par le Ministère de la Culture. Pourtant, les Russes forment 80% des membres des minorités nationales d'Estonie. Nous avons fait mention de ces chiffres lors d'un entretien avec Madis Järv, Conseiller au Département de l'intégration à l'Union européenne et aux Relations internationales du Ministère de la Culture estonien. Monsieur Järv a affirmé que le manque de proportionnalité dans le financement alloué à la minorité russe est explicable par l'accès de la minorité russe à davantage de ressources, puisqu'elle dispose déjà d'un système scolaire financé à même les fonds publics, ce qui n'est pas le cas pour la plupart des autres minorités nationales.

valoir de diverses manières ses requêtes.³² Or, pour David Laitin (1998 : 102-3), le fait que l'on n'ait toujours pas trouvé de catégorie sans équivoque pour désigner ces populations envers lesquelles la Russie aurait certaines responsabilités, laisse voir l'ambiguïté de la position de Moscou, lui rendant aussi difficile l'élaboration d'une politique cohérente.

3- Imagination, espace et enracinement : les approches transnationales

Avec de meilleures possibilités de mouvement et des moyens de communication plus perfectionnés, un grand nombre de gens ont maintenant la possibilité d'aller mener leur vie ailleurs. Dans un tel contexte, l'imagination joue un rôle important. Appadurai (1996 : 5) établit trois caractéristiques de l'imagination à l'époque « post-électronique ». D'abord, elle n'est plus le propre du monde artistique, des rituels ou des mythes, mais en est venue à faire partie du « quotidien mental » des résidents de nombreuses sociétés. Ensuite, se distinguant de la fantaisie, qui relève plutôt du domaine privé, séparé de la possibilité d'action, l'imagination est « *a staging ground for action, and not only for escape* » (1996 : 7). Enfin, les communautés aussi peuvent imaginer une action collective. Dans le cas des Russes d'Estonie, une telle conception peut nous aider à rendre compte du fait que certains informateurs songent toujours à s'établir soit en Russie soit en Europe, si on leur offrait de meilleures conditions de vie qu'en Estonie.

Gupta et Ferguson (1997) s'intéressent à la façon dont l'imagination intervient dans la relation que peuvent avoir les gens de notre époque avec des lieux :

The partial erosion of spatially bounded social worlds and the growing role of the imagination of places from a distance, however, themselves must be situated within the highly spatialized terms of a global capitalist economy (1997 : 39).

La situation économique joue en fait un rôle primordial dans l'imagination de nos informateurs. Ainsi, plusieurs des artistes et auteurs que nous avons rencontrés s'imaginent qu'ils pourraient éventuellement émigrer là où on leur offrirait un emploi et des conditions de vie intéressantes. Comme il est probable que l'éventuelle destination se trouve soit en Russie soit en Europe, le choix du lieu où ils aimeraient s'établir peut laisser voir quelles appartenances priment pour eux. Toutefois, bien qu'ils puissent se sentir plus étroitement liés à la Russie, la difficulté d'y trouver de bons emplois peut mener des Russes d'Estonie à se diriger plutôt vers un pays européen.

³² « *Through a kind of division of semantic labor, russkie [Russes] provides cultural resonance and emotional power (and is therefore most useful in the context of domestic political competition), while rossiane [Russiens], russkoiazychnye [Russophones], and sootechestvenniki [compatriotes] [...] designate a broader target population and can therefore be used in international contexts and in official documents to expand Russia's jurisdictional claims in the near abroad* » (Brubaker 1996 : 145).

Liisa Malkki (1997) s'intéresse à la « territorialisation » des identités nationales. Elle a constaté que la relation qu'entretiennent les gens avec leur nation et culture est souvent décrite comme étant d'ordre métaphysique, notamment en ce que les deux sont conçues comme existant dans le sol (« soil ») (1997 : 58). Le lien au sol est souvent utilisé dans l'expression de sentiments forts pour sa nation, de sa loyauté, comme le font voir ces personnages politiques qui embrassent le sol de leur patrie après un long exil (Malkki 1997 : 56). La culture elle-même est souvent perçue comme étant enracinée dans le sol. Pour cette raison, le « déracinement » (« uprootedness ») peut représenter une tragédie, pouvant même être perçue de façon pathologique. Cette « pathologisation » du déracinement de l'ordre national prend diverses formes, souvent liées entre elles, qui peuvent être, entre autres, politiques, médicales et morales (Malkki 1997 : 62). Étant donné que nous avons rencontré des gens qui, comme des millions d'autres individus, se sont vus soudainement déracinés d'une Union soviétique qui les a « quittés », sans pourtant qu'eux ne se déplacent, nous porterons notre attention sur les effets mentionnés par nos informateurs de ce déracinement.

4- Les frontières

Au cours de la dernière décennie, les Russes d'Estonie ont vu les frontières délimitant leur république transformées de façon drastique, alors que celle-ci a quitté la zone d'influence de Moscou pour celle de Bruxelles. Dans ce contexte, l'analyse des frontières est très pertinente.³³ Pour Thomas M. Wilson et Hastings Donnan (1997 : 4), une anthropologie des frontières

explores the cultural permeability of borders, the adaptability of border peoples in their attempts ideologically to construct political divides, and the rigidity of some states in their efforts to control the cultural fields which transcend their borders.

Les frontières ont un rôle important à jouer dans la construction du modèle d'État-nation puisque rares sont les États qui ne se retrouvent qu'avec les seuls membres de leur nation. De cette

³³ Comme notre recherche porte sur des Russes qui se trouvent à la frontière du monde russe et de l'Europe, de laquelle ils font bel et bien partie depuis le 1^{er} mai 2004, il aurait été intéressant, dans le cadre d'un projet de recherche plus vaste, de situer nos informateurs à l'intérieur des différents discours portant sur la relation des Russes à l'Occident.

A partir de la moitié du XIX^{ème} siècle, alors que se formait une classe d'intellectuels russes, on assista en Russie à d'importants débats entre occidentalistes et slavophiles. Selon Heller (1997 : 714-717), ce qui est au centre des querelles entre slavophiles et occidentalistes, c'est la conviction « du caractère particulier, exceptionnel de la Russie, de sa mission unique. La Russie sauvera le monde de la révolution, clament les uns. La Russie apportera la révolution au monde répliquent les autres ». S'inspirant de Liah Greenfield, Laitin (1998 : 306) lie la relation antagoniste des slavophiles russes à l'Europe à un sentiment de retard ressenti par les Russes vis-à-vis de l'Europe. « *The West became the antimodel, and for each of its vices there was a hidden Russian virtue. Because rationality required liberty and equality, and Russia did not have liberty or equality, its intellectuals now rejected rationality altogether, and instead they glorified the life of feeling, the hyperbolic* ».

manière, si « *the principal fiction of the nation-state is ethnic, racial, linguistic and cultural homogeneity, then borders always give the lie to this construct* » (Horsman et Marshall cités par Wilson et Donnan 1997 : 10). L'établissement d'une frontière influence grandement la façon dont les groupes qui vivent en régions limitrophes se perçoivent eux-mêmes, tout comme cela influence la manière dont ils perçoivent leurs liens avec les communautés qui se trouvent de part et d'autre de cette frontière. Dans le cas des Russes d'Estonie, on pourra remarquer que la frontière qui les sépare, du moins partiellement, de la Russie et du peuple russe contribue à ce que leur identité ethnique laisse voir de multiples appartenances.

Comme la société estonienne était, déjà à l'époque soviétique, caractérisée par une division « ethnolinguistique », particulièrement dans le secteur de l'emploi, et qu'elle tente dorénavant de mieux intégrer sa population non-estonienne, l'analyse des frontières entre groupes ethniques réalisée par Fredrik Barth et ses collègues (1995)³⁴ nous est aussi très utile dans ce projet. Bien que l'identité ethnique d'un individu soit souvent considérée comme la caractéristique la plus importante dans la définition de ses statuts possibles, il peut arriver, comme le croit Barth (1995 : 229), que certains « changent » d'identité afin d'accroître leurs possibilités d'actions, leurs « performances ». Dans le cas qui nous intéresse, on peut se demander si quelques-uns de nos informateurs ont tenté ou ont l'intention de se rapprocher des Estoniens, en apprenant leur langue, en devenant citoyens estoniens, ce qui peut-être leur permettrait d'avoir un meilleur emploi, de mieux se sentir en Estonie, etc. En fait, la politique d'intégration des non-Estoniens a justement pour but de rendre plus poreuse la frontière qui sépare les deux groupes nationaux en importance au pays.

5- Multiculturalisme et identité

The small size of the Estonian population, the geopolitical location of the country and its bitter historic experience determine the vulnerability of the Estonian nation. Its long-term survival is perceived by many as being under threat. Therefore it seems sensible to define Estonian language and culture as a good that the state stands for.

Cette courte description de la situation dans laquelle se trouve la nation estonienne par Raivo Vetik (2002 : 57)³⁵ le mène à conclure qu'il serait logique que l'Estonie s'inspire du modèle de

³⁴ J. Bardolph, Ph. Poutignat et J. Streiff-Fenart traduisent le terme de Barth « *boundary* » par « frontières » dans l'article de Barth « Les groupes ethniques et leur frontières » (1995) tiré de *Théories de l'ethnicité*. Ils expliquent ainsi le choix de cette traduction : « *d'une part, Barth prend le soin d'expliquer dans le texte qu'il ne faut pas l'entendre dans ce sens restreint, mais au sens de frontière sociale; d'autre part, sous cet aspect le terme « frontière » nous semble préférable en ce qu'il comporte plus nettement que celui de « limite » l'idée de deux bords, et moins que lui celle de l'extrémité ou du bornage d'un système clos* » (Barth 1995 : 203). Nous utiliserons aussi le terme « frontières » pour parler des « *borders* » auxquelles s'intéressent T. Wilson & H. Donnan (1997).

³⁵ Raivo Vetik est professeur de Politique comparée et Directeur de l'Institut des Études sociales et internationales de l'Université Pédagogique de Tallinn.

multiculturalisme québécois tel que décrit par Charles Taylor. La conception de l'identité de Taylor est caractérisée par son aspect dialogique, par l'importance qu'il accorde à la reconnaissance de l'autre. Toute personne qui veut se définir en tant qu'individu authentique, qui aspire à mener sa vie d'une façon qui lui est propre, a besoin de la reconnaissance d'autrui pour former son identité. La politique de la reconnaissance de Taylor implique, au niveau collectif, que l'identité d'un groupe se définisse par le dialogue avec des semblables. Dans *Multiculturalisme : différence et démocratie*, Taylor (1992 : 81) établit une comparaison entre les modèles de sociétés libérales, prenant l'exemple des États-Unis, et les sociétés « à desseins collectifs », comme le Québec. Une société à desseins collectifs « peut être organisée autour d'une définition de la vie idéale, sans que cela soit considéré comme une dépréciation de ceux qui ne partagent pas personnellement cette définition ». Dans un cas comme celui du Québec ou de l'Estonie, il semble que la « vie idéale » devrait se dérouler dans la langue officielle, dont la connaissance constitue un critère fondamental des politiques étatiques. Néanmoins, comme l'affirme Taylor (1992 : 82), une société qui a des desseins collectifs ne s'oppose pas au modèle libéral « pourvu qu'elle soit capable de respecter la diversité [...] et pourvu aussi qu'elle puisse offrir des sauvegardes adéquates pour les droits fondamentaux. »

Un des problèmes de la situation actuelle en Estonie, décrié par de nombreux acteurs politiques et sociaux, tant en Estonie qu'à l'étranger, concerne sa politique de citoyenneté. Le fait de ne pas être citoyen de l'État dans lequel on vit peut être ressenti de manières différentes. Si certains préfèrent se réaliser dans leur vie privée, d'autres dans leur succès économique, il reste que plusieurs personnes, qui désirent s'engager activement dans des organisations à caractère politique ou social, peuvent considérer le fait de ne pas être citoyen comme « une entorse sérieuse à la dignité » (Taylor 1996 : 356). La citoyenneté, pour Taylor, permettrait à un individu d'entrer dans le débat portant sur les voies à prendre collectivement. Ainsi, dans une société où cohabitent plusieurs communautés culturelles, on gagne à offrir la citoyenneté « à la française », c'est-à-dire sur un mode universel, en l'attribuant à des gens d'origines diverses qui vivent au sein d'un même État. Cela ne remet pas en question le fait que l'État a pour raison d'être la survie d'un peuple, son bien-être, mais reconnaît que « la voie qui mène à une nouvelle coexistence réussie ne passe pas par une espèce d'oubli de soi, mais plutôt par une réaction positive au fait qu'un groupe n'est plus seul » (1996 : 359).

Chapitre 3- Être un membre l'intelligentsia créatrice russe en Estonie post-soviétique

Dans le présent chapitre, nous examinerons les différentes manières dont vingt-six auteurs et artistes russes se sentent appartenir à l'Estonie, faisant ainsi voir certaines facettes de leur identité ethnique. Nous remarquerons que leurs liens à l'Estonie ne peuvent être séparés de leurs appartenances à la Russie et à l'Europe, qui reflètent autant d'aspects de leur identité.

Nous verrons tout d'abord comment les peintres et auteurs que nous avons rencontrés perçoivent leur situation en Estonie, notamment en lien avec la politique de citoyenneté ainsi que celle sur la langue officielle. En plus de faire voir différentes appartenances, une analyse de leurs opinions par rapport à ces mesures ainsi que des décisions qu'ils ont prises en fonction de chacune d'elles nous permettra aussi de comprendre, dans une certaine mesure, la relation qu'ont nos informateurs à l'État estonien. Nous verrons ensuite que les membres de l'intelligentsia créatrice russe apprécient grandement les mœurs des Estoniens, qu'ils semblent souvent préférer à celles des Russes de Russie. Cependant, ces producteurs de culture ne semblent pas très attachés à l'art ou à la littérature des Estoniens, eux qui se sentent davantage liés aux traditions artistiques et littéraires russes. Plus loin, nous aborderons le lien de nos informateurs au territoire estonien, que Marika et Aksel Kirch (1997) considèrent comme étant un indicateur de loyauté envers l'Estonie. Enfin, nous verrons comment l'idée de l'émigration hors de l'Estonie, qui était souhaitée par l'État et par le peuple d'Estonie, demeure présente chez plusieurs des Russes que nous avons rencontrés.

1- Devenir immigrants sans migrer : les Russes d'Estonie et les politiques de l'État estonien

Peter : Je pense qu'à l'avenir, les gens comprendront les avantages de la coopération à ceux de la confrontation, parce que la confrontation n'a pas de sens. C'est une vexation quelconque, incompréhensible, qu'avaient les Estoniens à l'époque soviétique du fait que les Russes les auraient soi-disant occupés.

Son épouse: Soi-disant occupés... Bien sûr qu'on les a occupés!

Peter (sur un ton ironique) : Et nous sommes alors des occupants!

Peter (40 ans, russe)³⁶ est un des quelques peintres d'icônes orthodoxes qui résident en Estonie. Né en Russie, Peter est venu en Estonie en tant que technicien il y a environ 25 ans. Avec

³⁶ Dans les chapitres à venir, nous placerons entre parenthèses les informations suivantes concernant l'informateur en question: (âge approximatif, citoyenneté). Il faut rappeler que les prénoms sont des pseudonymes. Nous avons placé en annexe 4 un tableau comprenant les informations suivantes au sujet de nos informateurs : l'âge, le nombre d'années

ce « soi-disant occupés », on remarque la difficulté à parler de l'occupation de l'Estonie à l'époque soviétique. Plus de dix années se sont écoulées depuis le retour à l'indépendance de l'Estonie mais ce malaise, qui concerne la légitimité même de la présence de la plupart des Russes et autres non-Estoniens en Estonie, peut toujours être remarqué. Pourtant, Peter était un de ceux qui s'étaient réjouis lorsque l'Estonie est redevenue indépendante.

Plusieurs de nos informateurs semblent éprouver une grande déception qui serait liée à la situation dans laquelle ils se sont retrouvés au sein de l'Estonie post-soviétique. Ceux-ci auraient pourtant partagé l'euphorie des Estoniens alors que l'Estonie commençait à s'affirmer davantage par rapport à Moscou et avançait de plus en plus sur la voie qui allait mener cette république vers l'indépendance. Les deux extraits suivants illustrent bien ce sentiment de désappointement :

Nastya (peintre 35 ans, estonienne) : Alors qu'il y avait le mouvement populaire, ils parlaient en russe très bien et dans d'autres langues.

Son époux : Personne ne savait que cela irait pour le pire. Personne ne pensait cela. Il y avait une telle euphorie, il allait y avoir un nouveau monde. Lequel? Un bon bien sûr. Mais c'étaient les Estoniens qui allaient en avoir le droit.

Les propos de l'écrivaine Alexandra (50 ans, russe) vont dans le même sens :

En Estonie, les Russes, les Russophones ont fait la révolution chantante³⁷ aux côtés des Estoniens, tous ensemble. Ensuite ils se sont avérés inutiles. Les Estoniens étaient devenus nationalistes.

Une des craintes des leaders politiques estoniens, qui ne s'est toujours pas entièrement dissipée à l'heure actuelle, est que les Russes résidant en Estonie puissent servir de cinquième colonne pour faire valoir les prétentions de la Russie, leur patrie externe qui se trouve tout à côté. C'est donc la question de la loyauté que l'on touche. Mais qu'ils soient loyaux envers l'État ne signifie pas qu'ils apprécient les pratiques de celui-ci envers la minorité russe. Trois personnes seulement parmi celles que nous avons rencontrées n'ont que de bons mots pour l'État estonien. Les commentaires négatifs de ces informateurs sont plutôt dirigés contre les Russes qui déplorent les agissements de l'État estonien. À cet égard, les propos de Masha (25 ans, estonienne), étudiante de design et de graphisme dans un collège privé sont sans équivoque:

passées en Estonie, la citoyenneté, le niveau de maîtrise de l'estonien ainsi que la discipline et le genre artistique/littéraire dans lequel ils œuvrent.

³⁷ Sous l'influence des festivals populaires allemands de leur époque, on assiste, à partir de 1869, aux premiers festivals de chansons nationales en Estonie, alors province de l'Empire russe. Dès cette époque et pendant la période de l'occupation soviétique, ces festivals sont en fait les seules occasions où il est possible à un grand nombre de gens de se réunir légalement et d'exprimer leur allégeance nationale. Vers la fin des années 1980, ces rassemblements deviennent de véritables manifestations contre l'occupation, ce qui vaudra à cette période le nom de « Révolution chantante » (Lieven 1994 : 111).

Ces Russes qui disent qu'on ne leur donne pas la citoyenneté sont paresseux et ne veulent rien faire. La citoyenneté, on la donne à tous ceux qui la veulent, qui réussissent un examen qui n'est pas si difficile. Il faut simplement faire des efforts minimums. L'essentiel est de vouloir.

Il faut dire que Masha se sent très près des Estoniens puisque son beau-père est Estonien et sa famille habite l'Estonie depuis bien avant 1940, raison pour laquelle elle est citoyenne estonienne. Quoi qu'il en soit, 23 autres informateurs (88%), peu importe leur âge, leur citoyenneté ou leur maîtrise de l'estonien ont des propos désapprobateurs sur la conduite de l'État estonien à l'égard des Russes. La chercheuse estonienne, Iris Pettai (2000 : 72), a remarqué que seulement 8% des non-Estoniens ont confiance en l'État estonien et se sentent entièrement en sécurité en Estonie, comparativement à 37% d'entre eux qui auraient plus ou moins confiance en lui. La perception qu'ont les Russes de l'État estonien semble être étroitement liée aux deux politiques mises en place à partir de 1989, la loi sur la citoyenneté et la loi sur la langue officielle, qui définissent en grande partie le rôle que peuvent jouer les non-Estoniens au sein de la société estonienne, tant au point de vue économique que politique. Nous verrons maintenant quelles opinions les artistes et auteurs que nous avons rencontrés ont sur ces deux politiques, quelles décisions ils ont prises en fonction de chacune d'elles, décisions qui peuvent révéler différentes facettes de leur identité ethnique.

A- La politique sur la citoyenneté

Dès le retour à l'indépendance de l'Estonie, les autorités estoniennes ont remis en place la loi sur la citoyenneté de 1938, en vertu de laquelle la majorité des non-Estoniens se sont vus exclus du droit de devenir automatiquement citoyens estoniens. Parmi nos informateurs, treize personnes (50%) ont la citoyenneté estonienne. Quatre d'entre elles l'ont reçue « par leurs racines », (« no корням »), c'est-à-dire que des membres de leur famille étaient citoyens estoniens avant l'occupation soviétique. Comme nous l'avons vu plus tôt, c'est parmi le groupe des non-Estoniens qui sont détenteurs du passeport bleu qu'on retrouve le plus de gens maîtrisant l'estonien. Deux informateurs (Masha, 25 ans, estonienne; Rouslane, 50 ans, estonien), qui sont citoyens estoniens en raison de leurs racines en sol estonien, connaissent bien la langue estonienne puisqu'ils proviennent de familles aux nationalités mixtes. Vladimir (45 ans) et Sergueï (30 ans), deux auteurs que nous avons rencontrés, sont aussi citoyens estoniens par leurs racines. Pourtant, ceux-ci ont une faible connaissance de l'estonien.

Parmi les participants à notre recherche, trois personnes ont été naturalisées estoniennes après avoir réussi l'examen d'État de langue estonienne. Pour les peintres Nikita (55 ans) et

Ekaterina (50 ans), l'importance de la citoyenneté estonienne tient surtout à leur besoin d'aller facilement en Europe, où habitent leurs enfants.³⁸ On peut donc comprendre que la motivation ayant mené ces gens à passer l'examen de langue estonienne pour obtenir la citoyenneté estonienne n'est pas uniquement une forte identification à l'Estonie. Il serait tout aussi simpliste d'affirmer que ce n'est que parce que le passeport bleu rend moins difficiles les contacts avec les pays européens, en plus d'accroître les possibilités d'emploi et de donner accès aux pleins droits des citoyens. Le fait de demeurer en Estonie et d'apprendre sa langue officielle témoignent déjà de leur appartenance à ce pays.

On pourrait croire qu'au moment du déclin de l'URSS, le fait de voter en faveur de l'indépendance de la République d'Estonie faisait preuve d'un profond attachement à l'Estonie. Cinq de nos informateurs (19%) ont reçu la citoyenneté estonienne parce que leurs parents ou eux-mêmes ont voté en faveur de l'indépendance de l'Estonie. Dmitri (65 ans) est venu en Estonie il y a plus de trente ans. Dès son arrivée, il a ressenti une grande sympathie envers le peuple estonien, qu'il considère très différent du peuple russe, sur lequel il tient souvent des propos négatifs. Le romancier Iouri a lui aussi apporté son appui à la cause indépendantiste estonienne, bien qu'il affirme ne pas être particulièrement attaché à l'Estonie. Il n'en connaît pas la langue officielle, il écrit en russe, vend ses livres en Russie où il a la plupart de ses contacts professionnels, et ne s'intéresse pas à la vie locale de Tallinn et de l'Estonie. Son vote en faveur de l'indépendance tient surtout au fait qu'il considérait que le peuple estonien devait décider de son destin. Iouri affirme qu'il aurait pu devenir citoyen estonien « pour services rendus à l'État estonien » puisqu'il faisait partie de l'Union des écrivains de l'ESSR, mais il a refusé justement parce qu'il ne considérait pas avoir accompli d'actions importantes pour le peuple estonien. L'écrivaine Natalia (50 ans) est, elle, devenue citoyenne estonienne pour cette raison, ce qu'elle considère comme un grand honneur, témoignant ainsi d'une appartenance à l'Estonie.

Au cours de cette recherche, nous avons rencontré sept individus (27 %) qui ne sont citoyens d'aucun État, ce qui les place dans la catégorie « étrangers » (« Aliens »). La plupart d'entre eux font partie du groupe d'âge des 30 à 45 ans. Parmi ceux-ci, une seule personne ne voit absolument aucun inconvénient à vivre avec le passeport gris. Il s'agit d'Arkadia (40 ans), peintre et designer, né en Estonie. Arkadia se dit, en fait, anarchiste et vit bien avec l'idée de n'être citoyen d'aucun État

³⁸ Voir en annexe 2, la publicité de l'État estonien ayant pour but de stimuler les non-Estoniens à apprendre l'estonien pour devenir citoyens. Le slogan en était « Si tu es citoyen de l'Estonie, toute l'Europe est à toi, sans frontières ».

pour cette raison. Bien qu'il visite quelques fois par année Saint-Pétersbourg, où il a étudié la peinture, et les Pays nordiques pour diverses raisons, il ne se sent pas importuné par le fait d'avoir à défrayer les coûts liés aux visas à chaque fois qu'il quitte l'Estonie. Les six autres informateurs qui ont le passeport gris semblent néanmoins ressentir de l'inconfort en lien avec leur statut d'étranger en Estonie. Deux personnes (le poète Georgi, 45 ans et le peintre Mikhaïl, 55 ans) ont tenté d'y remédier il y a quelques années en passant l'examen d'estonien. Pour Mikhaïl, cela fut d'une grande importance, notamment pour sa carrière de peintre :

Je suis un artiste, je dois être mobile. Il me faut aller dans d'autres pays, rencontrer d'autres artistes, faire des expositions. C'est le plus important pour moi, la mobilité. Si je ne l'ai pas, c'est toute une partie de ma création qui en souffre, je suis enfermé dans ce cercle. Ou bien à chaque fois, je dois régler ces problèmes techniques afin d'aller à quelque part normalement.

On voit là une des priorités de plusieurs de nos informateurs qui sont sans État : celle de pouvoir aisément sortir de l'Estonie. Le fait de ne pas pouvoir voyager sans visa vers l'Union européenne représente en fait un facteur d'inconfort pour 64% des non-Estoniens sans citoyenneté (Pettai, I. 2000 : 77). La petite taille de l'Estonie, la proximité des Pays nordiques et de l'Europe continentale, avec leur énorme potentiel commercial, sont très attrayants pour plusieurs de nos informateurs. Ceci concerne surtout les peintres, qui peuvent vendre leurs toiles aux Européens à bon prix. Les écrivains, eux, sont retenus derrière la barrière de la langue qui n'offre qu'une ouverture vers l'est. Deux autres artistes (Nikolaï, 40 ans et Boris, 30 ans) souhaiteraient changer leur situation, sans pourtant avoir pris comme résolution de faire des efforts en ce sens. Bien qu'il soit né à Saint-Pétersbourg, Boris a grandi en Estonie. Ses propos laissent bien voir l'ambivalence vécue par des gens qui se sentent appartenir à l'Estonie, mais qui ne connaissent pas assez bien la langue nationale pour obtenir le passeport bleu :

Je n'ai pas de citoyenneté. Je ne peux dire que je ne voudrais pas avoir la citoyenneté estonienne. Peut-être que j'essaierai [de passer l'examen de langue estonienne]. Je serais maintenant d'accord pour avoir la citoyenneté russe, histoire d'avoir au moins une citoyenneté. J'ai vécu en Estonie toute ma vie, bien sûr que j'aimerais l'avoir [la citoyenneté estonienne]. Il faut connaître la langue. Je crois que je le ferai [étudier la langue estonienne].

Deux étrangers (Vasili, 20 ans et Barbara, 35 ans) sont fermement décidés à obtenir la citoyenneté estonienne en satisfaisant les exigences linguistiques. La poète Barbara est née en Estonie. Celle-ci compte émigrer en Europe afin d'offrir de meilleures conditions de vie à sa famille. Pour cette raison, elle tente d'obtenir la citoyenneté estonienne, ce qui lui permettra de voyager plus librement sur le continent européen. Mais de prendre une telle décision ne va pas de soi :

Je pourrais devenir citoyenne de l'Estonie, mais cela m'irrite le cœur. Devenir citoyenne d'un État et pas de l'autre [la Russie]. Mais dans l'autre, la situation avec les otages³⁹ [...] Jusqu'à présent [le fait de ne pas avoir de citoyenneté] n'a pas eu grande importance, mais maintenant je veux avoir la citoyenneté estonienne afin d'aller en Europe. Bien sûr, j'aimerais avoir les deux citoyennetés [d'Estonie et de Russie].

Malgré les difficultés vécues en raison de ce dilemme, Barbara souhaite ne plus avoir le passeport gris. La plupart des individus qui font partie de la catégorie « étrangers » préféreraient donc être détenteurs du passeport bleu, ce qui peut laisser voir un attachement à l'Estonie, où ils ont passé la majeure partie de leur vie. Mais l'intérêt pour la citoyenneté estonienne tient aussi au fait qu'elle procure différents avantages, tant en Estonie que dans l'accès qu'elle donne aux pays européens.

Parmi les participants à cette recherche, six individus (23%) sont citoyens de la Fédération de Russie. On peut d'abord remarquer qu'il s'agit généralement de nos informateurs les plus âgés. Ceux-ci sont nés en Russie, mais ont passé plus de dix années en Estonie. Un d'entre eux, Denis (60 ans), est arrivé en Estonie peu après la Seconde Guerre mondiale. Ayant grandi et étudié l'art graphique en Estonie, il s'identifie fortement à cette république. La raison de son choix de citoyenneté tient surtout au fait qu'il ne voulait pas demeurer sans État, ce qui l'a mené à choisir le passeport rouge. Denis ne voit aucun inconvénient à être citoyen d'un autre pays. En tant que résident permanent, il affirme avoir les mêmes droits que les citoyens d'Estonie, à l'exception du droit de voter aux élections présidentielles et législatives. Et de toute façon, la politique ne l'intéresse pas. Le peintre d'icônes Peter (40 ans) a, lui, opté pour la citoyenneté russe justement pour des raisons politiques. Se disant généralement apolitique, le choix de la citoyenneté s'est avéré pour lui une importante décision politique :

J'ai la citoyenneté russe, ce dont je suis très fier d'ailleurs, parce que plusieurs Russes ont refusé la citoyenneté [russe] et ont pris le passeport gris. Le gouvernement estonien disait qu'il serait plus facile d'obtenir les passeports bleus par la suite. Je me suis alors dit : « mais je suis Russe, pourquoi devrais-je devenir Estonien? Est-ce que la Russie est un mauvais État? Devrais-je lui tourner le dos? » C'est peut-être la seule décision politique de ma vie. Si on m'avait offert la citoyenneté estonienne pour services rendus à l'État estonien, j'aurais probablement refusé.

Peter ferait donc partie de ce groupe de Russes qui, comme Klara Hallik (2002 : 82) l'avait observé, auraient opté pour la citoyenneté russe en guise de protestation contre les politiques de l'État estonien. Toutefois, les propos de Peter laissent croire que sa décision n'est pas simplement

³⁹ Barbara fait ici allusion à la prise d'otages dans un théâtre de Moscou par un groupe de Tchétchènes, survenue alors que nous étions sur le terrain en Estonie. Plus d'une centaine de personnes y ont trouvé la mort en raison de gaz utilisés par les forces de sécurité russes, lors d'une intervention qui avait pour fin de libérer les otages.

un acte de protestation contre les mesures prises par le gouvernement estonien, mais qu'elle reflète aussi un fort sentiment d'appartenance à la Russie, où il est né.

Dans l'ensemble, les peintres et auteurs qui sont citoyens de la Fédération de Russie affirment ne pas connaître de difficulté à vivre en Estonie du fait de leur citoyenneté. Ayant le statut de résidents permanents, ils considèrent avoir essentiellement les mêmes droits que les citoyens estoniens tout en conservant la possibilité d'aller facilement en Russie. Ils ne semblent pas voir de préjudice dans le fait de ne pouvoir voter au parlement de la république puisque la plupart d'entre eux ne s'intéressent pas à la chose politique en Estonie. Plusieurs des citoyens russes ont grandi en Russie et y ont toujours de la famille et des amis, ce qui peut expliquer l'importance pour eux d'être en mesure d'y accéder facilement. Quoi qu'il en soit, il semble qu'au moment où l'État estonien mettait en application sa loi sur les étrangers et sa politique de citoyenneté, le choix de la citoyenneté russe était lié à une certaine crainte de se retrouver sans aucune citoyenneté. Même au moment de notre recherche, les peintres Boris (30 ans, étranger) et Nikolai (40 ans, étranger) songeaient à opter pour le passeport rouge pour cette raison, bien que ceux-ci auraient préféré devenir des citoyens de la république dans laquelle ils sont nés ou ont grandi.

B- La politique sur la langue officielle

La question de la langue est centrale dans l'évolution des relations entre les Russes et l'État estonien, mais aussi entre Russes et Estoniens. Au cours d'enquêtes réalisées entre 1994 et 1996, les répondants estoniens affirmaient que ce qui les gênait (« *disturb* ») le plus chez les non-Estoniens était leur piètre connaissance de l'estonien. Pourtant, les non-Estoniens eux-mêmes étaient davantage inquiets de leur mauvaise connaissance de l'estonien que de la possibilité que leur groupe ethnique cesse d'exister en Estonie. Néanmoins, 92% des non-Estoniens croyaient nécessaire qu'on continue à offrir une éducation en langue russe (Kruusvall 2002 : 129). Comme nous avons rencontré des peintres et des auteurs, nous avons cru bon de comparer les positions de nos informateurs selon qu'ils oeuvrent dans la sphère littéraire ou artistique. L'intérêt d'une telle comparaison tient au fait que les artistes n'ont pas à se servir, dans leur occupation, de la langue russe ou estonienne, contrairement aux écrivains qui doivent recourir à la langue russe pour créer.⁴⁰

⁴⁰ Nous traiterons également de la langue russe dans les deux chapitres suivants. Dans le chapitre 4, nous verrons comment certains des participants à cette recherche comparent la langue des Russes d'Estonie au russe parlé et écrit en Russie. Dans le chapitre 5, on verra quelle place, selon nos informateurs, le russe risque d'occuper à l'avenir, alors que l'Estonie fera partie de l'Union européenne.

Trois positions principales peuvent être dégagées des propos de nos informateurs, positions qui ne laissent pas voir de distinction particulière selon qu'ils sont auteurs ou peintres. On peut d'abord mentionner que nos informateurs tiennent à ce que la langue russe continue à être parlée en Estonie. La première position est bien exprimée par Denis (60 ans, russe), peintre ayant vécu presque toute sa vie en Estonie :

Il faut connaître la langue de l'État dans lequel tu vis. Mais il faut aussi connaître sa langue nationale, tous [le doivent]. Il faut avoir une éducation où l'on apprend suffisamment bien la langue estonienne, mais il est aussi nécessaire de conserver la langue de chaque minorité. Alors il n'y aura pas de conflits parce que la langue est un instrument d'équilibre. Si les gens se comprennent, alors ils peuvent se mettre d'accord.

Ils sont cinq artistes et trois auteurs, soit 31% des participants à notre recherche, à partager sa position. Parmi ceux-ci, on trouve six citoyens estoniens, un citoyen de Russie ainsi qu'un détenteur du passeport gris. C'est parmi ce groupe que l'on retrouve les informateurs qui maîtrisent le mieux l'estonien, puisque tous le connaissent au moins au niveau conversationnel. Une telle position semble étroitement liée à une conception du libéralisme qui, selon Michael Walzer,

fait la part d'un État engagé pour la survivance et la prospérité d'une nation, d'une culture ou d'une religion particulière, ou d'un même ensemble (limité) de nations, de cultures et de religions - pourvu que les droits fondamentaux des citoyens qui ont d'autres engagements (ou pas d'engagements du tout) soient protégés (1994 : 132).

Une deuxième opinion par rapport à la politique estonienne sur la langue officielle peut se résumer ainsi : il est certes nécessaire de connaître l'estonien, mais il ne faut pas que l'on ressente de la discrimination si on ne le maîtrise pas à un niveau suffisamment élevé. Le jeune poète Sergueï (30 ans, estonien) est de cet avis, lui qui est citoyen estonien « par ses racines », mais qui ne connaît que peu la langue estonienne:

Tous les gens sont libres. Ainsi, ils sont libres de connaître la langue [estonienne] ou de ne pas la connaître. Je comprends l'argument des défenseurs de la langue estonienne, parce qu'il y a une possibilité qu'elle soit sous l'influence d'une autre langue et qu'elle perde de son unicité. Mais quand nous contraignons une masse de gens à ressentir de l'inconfort en raison de leur ignorance de certaines choses dont ils n'ont pas besoin dans leur quotidien, cela revient à les priver de leur liberté individuelle. La liberté individuelle doit primer sur la liberté nationale ou sur la liberté de n'importe quel groupe de gens. C'est mon opinion.

Il sont six peintres et sept auteurs — soit 50 % de nos informateurs — à avoir une position semblable par rapport à la question linguistique. Cette vision laisse voir une conception différente du rôle de l'État, qui se rapproche d'un type de libéralisme qui conçoit l'État comme devant aspirer à une plus grande neutralité, c'est-à-dire « un État sans desseins culturels ni religieux, voire sans aucune sorte d'objectifs collectifs au-delà de la liberté individuelle et de la sécurité physique, du bien-être et de la sûreté de ses citoyens (Walzer 1994 : 131). Il reste néanmoins que Sergueï est

conscient de la possibilité que la langue estonienne soit « affectée » par d'autres langues, ce qui constitue en quelque sorte une reconnaissance de la nécessité de la protéger.

Deux informateurs qui partagent cette opinion concernant la politique linguistique, mais qui sont détenteurs du passeport gris, affirment qu'ils ont réussi cet examen, mais qu'entre le moment de l'examen et la réception des documents, le gouvernement aurait changé ses exigences. Un d'entre eux est le peintre Mikhaïl (55 ans, étranger). Pour lui, cette façon d'agir des autorités estoniennes est très dérangeante :

Les Estoniens ont mis en place des conditions spéciales afin qu'il soit difficile d'obtenir la citoyenneté, pour que moins de gens ne présentent leurs documents. Un grand nombre de gens ayant passé l'examen n'ont pas eu le temps de le faire [présenter leurs documents]. Puis, ils ont changé les lois et ont dit : « maintenant il vous faut repasser l'examen ». J'ai déjà passé l'examen et n'ai pas l'intention de le passer à nouveau. C'est humiliant pour moi. Ils ont mis en place des procédures qu'il m'est humiliant de suivre. C'est le plus grand problème que j'ai maintenant avec les choses estoniennes.

Il convient de mentionner que David Laitin (1998 : 129) fait référence à l'aspect plutôt désordonné de la bureaucratie estonienne dans l'application de ses lois, ce qui peut causer une grande instabilité dans la vie des Russes qui ne sont pas citoyens d'Estonie. Ceux-ci doivent constamment entrer en contact avec la bureaucratie estonienne pour renouveler leurs permis de résidence, pour prouver qu'ils maîtrisent la langue estonienne à un niveau suffisant pour accéder à certains emplois, etc.

Une troisième position par rapport à la question linguistique pourrait le mieux être décrite par le terme de résignation, voire même d'indifférence. Cette position a été mentionnée par trois auteurs et deux peintres, soit 19% de nos participants. On peut d'abord remarquer que, parmi ceux-ci, seulement une personne, le romancier Iouri (55 ans, estonien) a la citoyenneté estonienne. Comme il vit surtout de la vente de ses œuvres littéraires en Russie, où il voyage très souvent, il affirme ne pas être très attaché à l'Estonie, pays duquel il n'a pas l'intention d'apprendre la langue officielle. Deux informateurs qui semblent peu affectés par la question linguistique ont grandi en Estonie. Il s'agit du poète Kyril (30 ans, russe) et du peintre Arkadia (40 ans, étranger). Aucun d'entre eux n'aspire à obtenir la citoyenneté estonienne et ne voient pas non plus d'inconvénient à vivre à Tallinn en ne communiquant essentiellement qu'en russe : « *Je parle russe et tous me comprennent. Je parle un peu l'estonien. Je parle autant que je peux, mais je n'ai aucun problème*

en lien avec la langue » - dit Kyril.⁴¹ Deux derniers informateurs (Anton, 75 ans, russe; Peter, 40 ans, russe), citoyens russes, semblent résignés à ne communiquer qu'en russe, se sentant trop âgés pour apprendre l'estonien.

Notre recherche nous a permis de constater que 81%⁴² des auteurs et peintres russes d'Estonie que nous avons rencontrés sont d'avis qu'il est très important que les Russes et autres non-Estoniens connaissent la langue officielle de leur république. Ceci n'implique pas pour autant qu'ils la connaissent, puisqu'à l'époque soviétique il n'était point nécessaire de connaître l'estonien pour fonctionner dans la vie publique. Quoi qu'il en soit, 50% de nos informateurs sont en désaccord avec ce qu'ils perçoivent comme des mesures discriminatoires à l'égard des non-Estoniens qui ne maîtrisent pas l'estonien. Ceci révèle aussi la perception qu'ont plusieurs de l'État estonien, comme étant trop rigide à l'égard des Russes.

Les opinions de nos informateurs concernant la politique estonienne sur la langue officielle ainsi que celle sur la citoyenneté font voir plusieurs appartenances. Bien que la majorité des peintres et auteurs souhaiteraient devenir citoyens estoniens, ils tiennent aussi à pouvoir continuer à fonctionner en russe en Estonie, tout en étant conscients de la nécessité d'apprendre l'estonien. Ceci va bien sûr à l'encontre de l'actuelle politique de citoyenneté, qui associe le droit de citoyenneté à la connaissance de l'estonien. Dans la prochaine section, nous verrons de quelles manières les auteurs et artistes russes d'Estonie apprécient les façons d'être et de faire des Estoniens, ce qui nous aidera à mieux comprendre comment ils se définissent non seulement par rapport à ceux-ci, mais aussi par rapport aux Russes de Russie.

2- Des auteurs et artistes russes aux mœurs estoniennes

En 2000, 60% des Estoniens et des non-Estoniens croyaient que les non-Estoniens partageaient de plus en plus une même façon de vivre, une même vision du monde avec les Estoniens (Kruusvall 2002 : 129). Dans notre recherche, bien que la plupart de nos informateurs semblent avoir relativement peu de contacts avec les Estoniens, exception faite de ceux qui proviennent de familles mixtes ou qui ont des conjoints estoniens, 70% des peintres et auteurs

⁴¹ Triin Vihaelemm (2002b : 203-4) a noté qu'en dépit de changements survenus au cours de la dernière décennie, la langue russe prédomine toujours lors d'interactions entre Russes et Estoniens. En 1999, 48% des échanges entre membres des deux groupes se faisaient seulement en russe par opposition à 7% qui se déroulaient uniquement en langue estonienne. Il convient de mentionner que, lors du recensement de 2000, 58% des Estoniens considéraient avoir une bonne connaissance du russe (Kirch et Taits 2003 : 3)

⁴² Nous parvenons à ce résultat en additionnant les pourcentages de nos informateurs qui partagent les deux premières positions que nous venons de présenter.

russe d'Estonie que nous avons rencontrés ont des opinions positives en ce qui concerne les mœurs⁴³ des Estoniens. Et ces propos sont tenus par des gens de toutes les générations, de citoyennetés différentes, connaissant bien la langue estonienne ou très peu.

La caractéristique des Estoniens la plus appréciée, qui a été mentionnée par douze informateurs (46 %), est un mélange de plusieurs qualités qui sont étroitement liées entre elles: le calme, la retenue, le respect d'autrui, l'absence d'extrémisme.⁴⁴ Ces traits que l'on attribue aux Estoniens sont souvent comparés aux manières d'être qu'ils associent aux Russes de Russie, et non à celles des Russes d'Estonie. L'extrait de l'entrevue réalisée avec l'écrivain Robert (50 ans, estonien) illustre bien cela :

Cela me plaît que les gens ici soient moins agressifs les uns avec les autres. Ils sont plus calmes, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient indifférents comme le disent plusieurs. Ils respectent simplement le droit d'une personne d'être seule avec elle-même. Si elle ne veut pas ouvrir son âme, je ne vais pas vers elle et elle ne vient pas vers moi. En Russie, ce n'est pas toujours ainsi. Ce n'est ni bien ni mal, c'est simplement un particularité qui me plaît ici.

Quelques années après la restitution de l'indépendance à l'Estonie, Tarmo Tuisk avait en fait remarqué que les Russes d'Estonie se sentaient plus proches des Estoniens que des Russes de Russie par leurs valeurs fondamentales (« *basic values* ») (Référence de Laitin 1998 : 159). Les propos du peintre d'icônes, Peter (40 ans, russe), vont dans ce sens puisqu'il affirme partager avec les Estoniens certains traits de caractère, bien qu'il ait grandi en Russie:

Les Estoniens me plaisent par leur tempérament. Ils sont calmes, retenus. À cela correspond la structure de la société. Il n'y a pas d'agitation, c'est très proche de mon caractère. Cela répond à mes vibrations. [...] Ils sont biens. Ils ne sont pas pressés, tout est en ordre, ils sont capables d'organiser leur vie, leurs affaires. Tout cela me plaît.

Peter fait ici allusion à l'organisation sociale, politique et économique de la société estonienne en lien avec l'aspect ordonné qui caractériserait les Estoniens. Ils sont en fait dix personnes (38 %) à mentionner leur appréciation de la fiabilité des Estoniens, de leur capacité à s'organiser et à être ordonnés. Ce qu'en dit Ivan (35 ans, estonien), qui peint aussi des icônes, illustre bien cela:

Ce qui est bien en Estonie, tu le vois tout de suite quand tu traverses la frontière. Quand tu arrives de Finlande, ce n'est déjà plus aussi apparent. La différence est alors moins grande que lorsque tu reviens de Russie. L'ordre, les autobus qui sont à l'heure, c'est un grand plus.

⁴³ Le terme « mœurs » est ici pris au sens qu'en donne Le Petit Robert : « *Habitudes de vie, coutumes d'un peuple, d'une société* ».

⁴⁴ Depuis l'époque soviétique, il existe plusieurs blagues que racontent les Russes au sujet des Estoniens, non seulement en Estonie, mais en Russie et probablement dans d'autres anciennes républiques de l'URSS. Ils y sont décrits comme étant lents, indifférents ou naïfs, caractéristiques qui peuvent être mises en lien avec le calme ainsi qu'avec le respect d'autrui et de l'ordre que leur attribuent nos informateurs.

Si tu vas quelque part où cela ne fonctionne pas ainsi, tu ne te sens pas comme étant une personne digne de respect. Nous sommes en train de devenir bourgeois, c'est bien.

Les propos de Robert, Peter et Ivan démontrent donc une certaine préférence pour les mœurs qui prévalent en Estonie ainsi que pour l'organisation sociale et les infrastructures du pays. Ivan, en disant « nous sommes en train de devenir bourgeois » laisse même voir un changement chez les Russes d'Estonie en lien avec le fonctionnement de la société et les façons de faire des Estoniens.

Une dernière caractéristique des Estoniens qui plaît à certains auteurs et peintres laisse voir un certain paradoxe. Bien que de nombreux non-Estoniens sont d'avis que les Estoniens, contrairement aux non-Estoniens, sont avantagés par les politiques de l'État estonien, qui ont pour but de protéger leur culture, leur langue, trois personnes (Vladimir 45 ans, estonien; Anton 70 ans, russe; Dmitri 65 ans, estonien) apprécient la dignité et la fierté nationales des Estoniens, notamment parce qu'elles auraient permis à ces derniers de survivre en tant que peuple au cours des siècles de domination étrangère.

Seulement quatre informateurs ont des propos dépréciatifs sur les mœurs, sur le tempérament des Estoniens. La première est Alexandra (50 ans, russe), qui est venue en Estonie vers la fin des années 1980. Elle affirme avoir du mal à communiquer avec les Estoniens, ne sachant de quoi parler avec eux, parce qu'ils seraient des gens « trop simples ». Andreï (20 ans, estonien) et Vasili (20 ans, étranger), tous deux étudiants à l'Académie des arts d'Estonie, ont rarement des propos flatteurs à l'égard des Estoniens. Voici un extrait d'une conversation avec eux :

Vasili : En Estonie, les gens sont comme des morts. Ma grand-mère en venant ici a dit un jour : « je suis arrivée dans une ville morte. A Saint-Pétersbourg tout est en effervescence, tout le monde crie, ici tout est calme ».

Andreï : Ici tout est silencieux, indifférent, froid. En Russie, les pêcheurs discutent entre eux, se disent où ils ont pris des poissons, mais l'Estonien qui aura pris un poisson ne dira rien à personne.

Vasili : Ici, si le gouvernement passe une loi qui ne plaît pas aux gens, il n'y aura pas de grève. En Russie, les vieilles se tiendraient debout en criant avec des pancartes. Ici personne ne fait rien. C'est un peuple passif.

Pourtant ni Vasili ni Andreï n'ont habité en Russie. D'après eux, le fait de ne pas bien la connaître fait d'eux « de plus grands patriotes que ne le sont les Russes [de Russie] eux-mêmes ». Encore ici, on peut remarquer qu'ils établissent une comparaison entre les Estoniens et les Russes de Russie, plutôt qu'entre ceux-ci et les Russes d'Estonie. Le dernier informateur qui parle en termes plutôt négatifs des mœurs estoniennes est le poète Georgi (45 ans, étranger). Celui-ci est un de ceux qui critiquent avec le plus de véhémence l'État estonien. Dans l'extrait d'entrevue qui suit,

on peut voir qu'il critique les Estoniens eux-mêmes pour en venir à dire que « *le problème n'est pas les Estoniens, mais l'État* ». Cela représente bien l'opinion de l'ensemble de nos informateurs qui, bien qu'ils aient beaucoup à dire contre l'État estonien, notamment en raison des politiques linguistiques et de citoyenneté qu'il a mises en place, ont peu à reprocher au peuple estonien lui-même :

Ils [les Estoniens] pensent très lentement, mais agissent très rapidement quand ils sont d'accord. C'est agréable quand ils ont tout dit et se mettent à agir, contrairement à la bureaucratie russe qui fait tout très lentement. Mais ils prennent beaucoup de décisions qui n'auraient pas dû être prises. Beaucoup de bonnes choses et plusieurs mauvaises se font rapidement. Je n'y vois pas de problèmes majeurs, parce que le problème n'est pas les Estoniens, mais l'État. L'État est plus radical que les Estoniens eux-mêmes.

La grande majorité des vingt-six membres de l'intelligentsia créatrice russe que nous avons rencontrés à Tallinn laissent donc voir une grande appréciation des façons de faire, du caractère des Estoniens. Selon certains d'entre eux, on peut même remarquer chez les Russes d'Estonie des changements dans les manières d'être, qui seraient liés à l'influence des mœurs des Estoniens et à l'organisation de leur société qui leur correspond. Cette appréciation générale pour les us et coutumes des Estoniens fait voir une appartenance à l'Estonie et à son peuple. Comme nous nous intéressons aux différentes facettes de l'identité ethnique de Russes qui œuvrent dans des domaines particuliers de la sphère de production culturelle, il convient de voir comment ceux-ci se sentent appartenir ou non aux traditions artistiques et littéraires des Estoniens.

3- Le monde culturel du « petit peuple » estonien et les porteurs⁴⁵ de la « grande culture russe »

La très grande majorité des peintres et écrivains russes que nous avons rencontrés se disent incapables de lire l'estonien, ce qui limite déjà leur accès à cette culture. Il convient de mentionner, cependant, qu'à l'époque soviétique, un nombre considérable de traducteurs avaient pour mission de permettre aux lecteurs de toute l'Union d'entrer en contact avec les œuvres écrites dans les diverses langues du pays. Le plus souvent, ces œuvres étaient traduites en langue russe. Il semble d'ailleurs que la littérature estonienne ait suscité un grand intérêt parmi les lecteurs soviétiques puisqu'elle présentait une conception du monde différente, plus européenne.⁴⁶ Suite à l'effondrement de l'empire soviétique, Moscou, aux prises avec ses propres problèmes, n'a plus les

⁴⁵ En russe, on est « porteur » (« носитель ») d'une culture, d'une langue. Nous emploierons le terme « porteur » de culture, d'une langue tout au long de ce mémoire.

⁴⁶ N. Bassel (2002 : 171) rapporte, qu'entre 1940 et la moitié des années 1970, plus de 1000 œuvres d'auteurs estoniens ont été traduites en 45 langues avec un tirage total de plus de 31 millions exemplaires. La moitié de ces livres auraient été traduits en russe.

moyens de commander autant de traductions des « petits peuples », ce qui rend plus difficile l'accès à la littérature estonienne en langue russe. Quoi qu'il en soit, trois revues de langue russe publiées à Tallinn (*Радуга* « L'Arc-en-ciel », *Таллин* « Tallinn » et *Вышгород* « La Haute-ville ») s'efforcent de traduire des (extraits d') œuvres d'auteurs estoniens en russe, en plus de publier les textes d'auteurs russes locaux.

Bien que dix-neuf peintres et écrivains (73%) tiennent des propos plutôt positifs à l'égard de l'art et de la littérature estoniens en général ou, du moins, à propos d'un auteur ou peintre qu'ils apprécient, la sphère culturelle estonienne semble cependant n'avoir exercé une influence importante qu'auprès de trois informateurs. Deux d'entre eux, la romancière Natalia (50 ans, estonienne) et le peintre Arkadia (40 ans, étranger), sont nés en Estonie, tandis que l'autre, le peintre d'icônes Ivan (35 ans, estonien), y est venu durant son enfance après avoir vécu en Lettonie. Natalia exprime de façon précise l'impact de la littérature estonienne sur ses œuvres, bien qu'elle s'identifie fortement à la langue russe. Cet extrait d'entrevue montre aussi comment étaient appréciés les auteurs estoniens à l'époque soviétique :

Bien sûr, à l'époque soviétique, la littérature était unifiée, mais on ne peut dire que les écrivains estoniens écrivaient comme les Ouzbeks. Évidemment, ils avaient leur propre littérature. La littérature estonienne avait certains traits qui ne pouvaient pas ne pas influencer sur quelqu'un vivant ici, y compris sur moi. [...] Je réponds toujours que ma patrie, c'est la langue russe; ma patrie, c'est la culture russe. Mais la liberté absolue de la forme des écrivains estoniens a toujours été pour moi un modèle. J'écris comme je le veux. C'est la non-crainte de l'école, de la rigidité. [...] Aussi j'ai été intéressée par les Estoniens de ma génération. J'ai commencé à écrire dans les années 1970, donc ceux qui sont autour de cette époque... La construction intellectuelle, rationnelle, précise, à l'intérieur de leurs œuvres m'a toujours plu, et, bien sûr, elle m'a influencée.

D'autres informateurs qui tiennent des propos positifs à l'égard de la culture estonienne croient qu'ils ont peut-être été influencés par ce que les Estoniens font en art ou en littérature, mais que si une influence estonienne a réellement eu lieu, c'est surtout du fait de leur présence au sein de l'environnement estonien. Ce qu'en dit Vasili (20 ans, étranger) résume bien les propos de ces informateurs : « Parmi les Estoniens me plaisent *Wiiralt*, *Köler*.⁴⁷ Ce sont ceux qui me plaisent le

⁴⁷ Eduard Wiiralt (1898-1954) fit ses études de Beaux-arts en Estonie et à Paris. Il fut connu notamment pour ses gravures. Johann Köler (1826-1899) était un peintre estonien formé à l'Académie des Arts de Saint-Petersbourg, où il enseigna par la suite. Ces deux artistes sont associés à la fondation de l'art national estonien. On peut souligner que tant Wiiralt que Köler sont reconnus pour leur grande maîtrise des techniques. Ceci explique peut-être en partie pourquoi Vasili les apprécie, lui, qui déplore les approches artistiques estoniennes contemporaines. Nous comprendrons mieux ses propos lorsque nous aborderons, dans le chapitre suivant, les liens de nos informateurs aux traditions artistiques et littéraires russes.

plus. [...] Tout ce qui t'entoure exerce une influence sur toi. Tout ce que tu regardes, même ce qui est mauvais, ce qui est bon, tout. »

Trois peintres et deux écrivains ont fait entendre une appréciation plutôt négative de la littérature et de l'art estoniens. Ces cinq informateurs insistent sur le fait que la culture estonienne est celle d'un petit pays, d'un petit peuple, et que, par conséquent, elle ne peut rien avoir d'original. Le peintre Mikhaïl (55 ans, étranger) a grandi en Estonie et a étudié à l'Institut des arts de l'ESSR, au moment où se formait la relève artistique estonienne des années 1960 et 1970, dont faisaient partie des artistes comme Jürri Arrak, Leonard Lapin ou Raul Meel. Voici comment il parle de l'art estonien :

Si les Estoniens voient ce qui se passe de nouveau en Europe, aux États-Unis, ils disent « allons dans cette voie ». Si tu passes par les traces, tu ne seras jamais le premier. C'est à mon avis la plus grande erreur des Estoniens. Ils ne tentent pas de faire un premier pas, mais tentent d'en faire un deuxième qui soit aussi bon que le premier. Mais c'est toujours ennuyant. Il n'y a aucun sens à faire un deuxième carré de Malevitch.

L'écrivain Rouslane (50 ans, estonien) abonde dans le même sens. Se disant porteur des deux cultures et des deux langues, estoniennes et russes, c'est non seulement parce qu'elle est la littérature d'un petit peuple que Rouslane parle en des termes négatifs de la littérature estonienne, mais parce que la langue estonienne elle-même serait, selon lui, limitée :

Une grande littérature ne peut-être fondée seulement que par une grande langue. Si on exclut quelques cas historiques: Kalevala, Kalevipoeg.⁴⁸ La grande littérature, c'est la littérature française, britannique, russe, allemande, italienne, ... Et nous sommes ici une sous-culture russe. [...] Parce que la langue [russe] en soi, c'est la langue de la science. Elle maîtrise ces catégories et concepts avec lesquels pense, en fait, l'être humain. En langue estonienne, cela est absent.

Pourtant, Rouslane est probablement le seul de nos informateurs à vraiment maîtriser l'estonien.

Bien qu'ils oeuvrent dans la sphère culturelle, les peintres et auteurs russes d'Estonie ne démontrent généralement pas d'appartenance forte au monde culturel des Estoniens, même si plusieurs affirment apprécier certains aspects de la littérature et de l'art estoniens. Et à ce niveau, nous n'avons pas remarqué de distinction marquée entre les artistes et les écrivains. Dans le cas

⁴⁸ En Finlande, Elias Lönnrat publia entre 1835 et 1849 *Kalevala*, en se basant sur des anciens poèmes caréliens. En 1861, Friedrich Kreutzwald publie *Kalevipoeg* (« Fils de Kalev »), récit épique estonien, inspiré de l'œuvre de Lönnrat, qui sera un des éléments importants de l'éveil national des Estoniens au XIX^{ème} siècle. En 1888, les Lettons aussi reçurent leur épopée nationale, *Lacplēsis* d'Andrejs Pumpurs. Anatol Lieven (1993: 121) parle en ces termes de la signification de ces œuvres pour les Baltes : « *they were, in the view of the intelligentsia, true folk-epics, emerging from genuine, ancient folk-traditions and mirroring the nation's soul; they were proof that the Baltic languages could produce great modern writers; and they gave a history and a sense of history, to peoples who had possessed neither.* »

des auteurs, on peut comprendre que le fait de ne pas maîtriser la langue estonienne rende difficile l'accès aux œuvres littéraires estoniennes. Cependant, même les artistes qui n'ont pas à recourir à la langue pour entrer en contact avec une œuvre ne s'identifient pas plus à l'art estonien. Dans ce cas, on peut imaginer que des artistes et auteurs qui éprouvent une plus grande appartenance à des traditions artistiques ou littéraires particulières — estoniennes ou russes — puissent se rassembler avec d'autres personnes en vertu de ces différentes appartenances. C'est ce que nous examinerons dans la prochaine section.

4- Les regroupements artistiques et littéraires

Les auteurs et artistes que nous avons rencontrés sont liés à différents regroupements, qu'ils soient officiels ou informels. Le fait de se regrouper peut à lui seul laisser voir certaines appartenances. Certains peuvent souhaiter faire partie d'organisations ou cercles basés sur des façons de concevoir la peinture ou la littérature, sur un désir de se retrouver entre membres d'une même communauté linguistique et culturelle, ou entre gens situés à un même niveau au sein d'une hiérarchie artistique ou littéraire. Parmi les organisations avec lesquelles nous sommes entrés en contact, cinq ont un statut officiel, dont trois qui sont directement liées à la Russie ou à la culture russe. Avant d'aborder les différents regroupements de peintres et d'auteurs, il convient de les situer historiquement puisque quelques-uns d'entre eux sont les héritiers d'institutions qui furent fondées à l'époque soviétique.

La prise du pouvoir par Staline, qui s'est faite graduellement suite au décès de Lénine, fut marquée par une volonté d'instituer un système officiel qui allait assurer à l'État soviétique un haut niveau de contrôle sur les diverses sphères de la société. Cette volonté sera fortement ressentie par l'intelligentsia créatrice à partir de 1932, alors que de nombreux groupes littéraires et artistiques seront abolis en vertu d'un arrêté qui donna naissance à l'Union des écrivains soviétiques ainsi qu'à l'Union des artistes soviétiques (Semenoff-Tian-Chansky 1993 : 62). Comme ces deux organisations sont en quelque sorte nées d'un même père, Staline, nous nous attarderons brièvement à la structure et au fonctionnement de l'Union des artistes, qui est semblable à plusieurs égards à l'Union des écrivains.

L'Union des artistes fut organisée selon une structure hiérarchique, à la tête de laquelle se trouvait le Congrès fédéral des artistes de l'URSS. Les requêtes du Congrès en matière d'organisation et d'idéologie devaient être observées par les unions d'artistes, qui existaient aux divers niveaux de l'organisation territoriale et politique soviétique : les républiques, les républiques

autonomes, les territoires (*krai*), les régions et les villes pouvaient tous avoir une union des artistes (Semenoff-Tian-Chansky 1993 : 68). La nécessité de faire partie de l'Union des artistes n'était pas seulement liée au besoin d'être reconnu comme artiste, mais avait aussi à voir avec l'obligation de tous les citoyens soviétiques d'avoir un travail, à défaut de quoi ils pouvaient être poursuivis pour parasitisme. Ainsi, d'être inscrit auprès de cette institution permettait de prouver qu'on était un citoyen actif. Les membres de l'Union des artistes jouissaient toutefois de plusieurs avantages : ils avaient accès à des ateliers, ils pouvaient acheter à bon prix leur matériel de travail, ils pouvaient bénéficier d'une assistance médicale de qualité, d'aide financière, de logements, de séjours dans les centres de création pour une période pouvant aller jusqu'à trois mois par an, etc. (Semenoff-Tian-Chansky 1993 : 88). Après avoir vu brièvement dans quel contexte sont apparues l'Union des artistes et l'Union des écrivains de l'URSS et leur fonction, nous allons maintenant porter notre attention sur les organisations littéraires et artistiques de l'Estonie post-soviétique.

-L'Union des écrivains d'Estonie et L'Association des artistes d'Estonie sont les héritières de l'Union des écrivains et de l'Union des artistes de la République socialiste soviétique d'Estonie (ESSR). Avec le recouvrement de l'indépendance, ces organisations se sont vues coupées du support étatique auquel elles étaient habituées à l'époque soviétique, en même temps qu'elles parvinrent à s'affranchir du contrôle de l'État sur la création. À partir de là, les individus qui souhaitaient faire connaître leurs œuvres littéraires ou artistiques n'avaient plus à adhérer à de telles organisations. Sans financement public, ces organisations se retrouvèrent toutefois dans une position où elles ne pouvaient plus offrir à leurs membres les mêmes services qu'à l'époque soviétique.

Plusieurs auteurs russes ont vu dans l'abolition des différentes sections composant leur Union (comme la section des écrivains russes, la section des écrivains pour enfant, la section des traducteurs, etc.) un rejet des membres russes. À partir de là, l'Union des écrivains d'Estonie n'allait plus diviser ses membres selon leur discipline ou selon leur langue. Trois auteurs et quatre peintres font partie de ces regroupements. Il faut signaler que les membres de ces deux organisations culturelles sont ceux qui, parmi les participants à notre recherche, parviennent à vivre le mieux de leur création. Il reste cependant qu'aucun de ces individus ne participe activement aux activités de leur association. Il semble en fait que s'ils en sont membres, c'est surtout parce que cela fut nécessaire à l'époque soviétique et qu'ils ont décidé d'en demeurer membres suite au

démantèlement de l'URSS. Ce qu'en dit Iouri (55 ans, estonien) est clair à ce sujet, et traduit bien le lien de nos sept informateurs à ces deux organisations :

Pour écrire quelque chose de bon, il ne faut pas être membre d'une organisation. Il le fallait à l'époque soviétique, parce qu'autrement la hiérarchie administrative ne te laissait pas passer, parce qu'il fallait montrer qu'on était loyal. Maintenant, rien de cela n'est plus exigé. Je ne suis membre d'aucune organisation. Le fait que je sois membre de l'Union des écrivains d'Estonie est purement nominal. Si j'avais refusé, j'aurais pu offenser des gens que je respecte et qui sont plein de bonne volonté. Il y a des frais, mais ils sont peu élevés.

Le fait que ces gens soient membres de l'Union des écrivains et de l'Association des artistes d'Estonie semble en fait tenir davantage à un désir de se voir reconnus en tant que professionnels, plutôt qu'à un désir d'appartenir à une organisation estonienne. Quoi qu'il en soit, on pourra remarquer dans les trois organisations suivantes que celles-ci ont comme objectifs de protéger et de développer la production culturelle russe provenant d'Estonie. Il demeure cependant que la plupart des membres de ces trois regroupements ne participent pas non plus de façon très active à ces organisations.

Les deux premiers regroupements sont l'**Association des artistes russes d'Estonie** et l'**Association des littérateurs russes d'Estonie (ORLE)**, deux organisations à but non-lucratif qui comprennent chacune quelques dizaines de membres. Le but principal de ces associations, qui ne sont pas liées entre elles, est de faire en sorte que les artistes et auteurs russes d'Estonie les mieux établis soutiennent par leur renommée leurs collègues russes qui sont peut-être moins reconnus dans leurs disciplines. Comme leurs noms l'indiquent, il s'agit là d'associations qui regroupent respectivement des artistes et auteurs russes, mais qui résident en Estonie. Ces deux organisations ont reçu à plusieurs reprises du financement de la part de l'État estonien, notamment grâce au fond estonien d'aide à la culture, Kultuurkapital, et de la part du Centre culturel russe auquel elles sont en quelque sorte affiliées. Vladimir (45 ans, estonien) présente ainsi la situation dans laquelle se trouvent les membres d'ORLE :

Ils ne savent que faire de leurs livres. Il n'y a pas de magasins, pas de sites, pas de moyen de s'élargir. Je ne sais comment appeler cela, les « managers »... Chez les Russophones, cela n'est pas développé. Personne ne s'occupe de cela. Et ORLE, ils vendent parfois leurs œuvres lors de visites, mais sinon c'est entre eux [qu'ils les vendent]. Ceux qui ne les ont pas vu ne peuvent savoir [que les livres de ces auteurs existent]. Il n'y a pas de publicité. Je suis très étonné que vous ayez entendu parler de moi.

La troisième organisation est la **Section estonienne de l'Union des écrivains de Russie**, qui est affiliée à l'Union des écrivains de Russie, union professionnelle qui a succédé à l'Union des écrivains de l'URSS et qui comprend des milliers de membres. Trois personnes parmi nos

informateurs font partie de cette organisation, en plus d'être tous trois membres d'ORLE. On compte une dizaine de membres de cette organisation, et plusieurs d'entre eux faisaient partie auparavant de la section russe de l'Union des écrivains de l'ESSR. Un aspect important qui lie nos trois informateurs à cette organisation est le fait qu'elle accorde une certaine reconnaissance à ses membres parce qu'elle regroupe de nombreux auteurs professionnels. Il semble cependant que d'un point de vue matériel ou économique, les membres de cette section ne retirent pas d'importants bénéfices. Voici comment Rouslane (50 ans, estonien) décrit la fonction de cette organisation:

Nous ne faisons que discuter calmement, nous tentons de donner la possibilité aux Russes d'étudier leur culture, leur histoire, afin qu'ils trouvent leur identité. Nous voulons qu'un Russe d'ici se dise : j'existe en tant que citoyen loyal à l'Estonie, qui éduque ici ses enfants, et qui existe en tant qu'individu autonome.

On peut déceler dans ces propos une appartenance forte à la culture russe, à l'histoire des Russes, et en même temps un lien très étroit à l'Estonie.

-Les auteurs et peintres indépendants : Nous avons regroupé sous cette appellation tous les auteurs et peintres qui ne font partie d'aucun des groupes précédents. Quatre auteurs et cinq peintres appartiennent à un même cercle d'amis. Nous les avons rencontrés, pour la plupart, par l'entremise de Sergueï (30 ans, estonien), jeune poète qui travaille à une librairie russe qu'ils fréquentent régulièrement pour y acheter des livres, pour se rencontrer et réciter leurs poèmes, ou simplement pour y faire la fête. Ces auteurs et artistes font voir une forte appartenance à la culture russe puisqu'ils sont très liés à la littérature et à l'art russes. Il est aussi très rare que, lors de ces soirées improvisées, des Estoniens soient présents parce qu'on n'y parle qu'en russe. Alors que nous étions à Tallinn, le peintre Boris (30 ans, étranger), qui appartient à ce cercle d'amis, a organisé une exposition dans la cour du Théâtre de la ville de Tallinn. Le fait que quelques peintres estoniens eurent accepté d'y exposer leurs toiles sembla le réjouir puisque cela était pour lui inusité. Bien que cela laisse voir une ouverture de la part des artistes appartenant aux deux groupes ethniques, le fait que cet échange semble inhabituel révèle en même temps l'existence d'une frontière entre les peintres de « l'underground » estonienne et ceux de « l'underground » russe.

-Les étudiants : Nous avons cru nécessaire de nous intéresser aux manières dont la plus jeune génération d'adultes perçoit la situation des Russes en Estonie. Contrairement aux autres générations, ces jeunes adultes ont vécu plus longtemps dans la République d'Estonie qu'en ESSR. Ainsi, leurs liens à l'Estonie, à la Russie et à l'Europe se manifestent peut-être différemment que chez les gens plus âgés. Nous avons rencontré trois étudiants qui fréquentent des institutions

d'enseignement artistique en ce moment. Les deux premiers — Andreï (20 ans, estonien) et Vasili (20 ans, étranger) — étaient, au moment de la recherche de terrain, en première année à l'Académie des arts d'Estonie. La principale raison les ayant conduit à étudier à l'Académie des arts d'Estonie est qu'elle est l'institution d'enseignement d'art la plus importante au pays. Vasili et Andreï semblent toutefois peu satisfaits de l'éducation qu'ils y reçoivent, notamment parce qu'ils considèrent que leur programme accorde trop d'attention à l'aspect conceptuel de l'art plutôt qu'aux techniques de dessin et de peinture. Pour cette raison, ils souhaitent aller étudier à l'Académie des arts de Saint-Pétersbourg, réputée pour enseigner à ses étudiants un haut niveau de maîtrise des techniques. On peut voir dans ce désaccord avec l'enseignement offert en Estonie et cette valorisation de l'Académie des arts de Saint-Pétersbourg l'expression d'une plus grande appartenance au monde artistique russe plutôt qu'à l'art estonien, ce que nous aborderons davantage au chapitre suivant. Enfin, une troisième personne qui étudie l'art à Tallinn est Masha (25 ans, estonienne), étudiante d'un Institut privé d'art et de design qui est affilié, par son programme, à une école d'art de Saint-Pétersbourg. Il semble que ce qui l'a menée à étudier à cet institut est qu'elle n'a pu être admise à l'Académie des arts d'Estonie, où elle aurait préféré étudier.

Le nombre d'organisations et de regroupements informels desquels font partie les auteurs et artistes que nous avons rencontrés à Tallinn révèle un certain besoin de se rassembler entre locuteurs d'une même langue, entre gens partageant des conceptions semblables de ce qu'est l'art ou la littérature. Cependant, nous ne pouvons conclure à l'existence d'une communauté artistique très unie parmi les Russes d'Estonie, d'abord parce qu'on retrouve plusieurs regroupements dont les membres éprouvent certains dissentiments entre eux, mais aussi en raison de leur faible participation à ces organisations. En fait, Triin Vihalemm et Anu Masso (2002 : 195) avaient déjà remarqué que, dans l'ensemble, les Russes d'Estonie ne constituent pas un groupe homogène,

but rather a diffuse assemblage of people differentiated by their future aims, social capital, and cultural and political allegiances. They can be called a more interactive group, sharing certain similarities and common networks.

Quoi qu'il en soit, nous avons pu constater dans l'appellation de certaines associations qu'elles sont liées à la sphère culturelle russe, mais en provenance de l'Estonie. La prochaine section portera justement sur le lien de nos informateurs au territoire estonien.

5- « Notre maison l'Estonie »⁴⁹ et l'espace autour

Plus de 60% des non-Estoniens sont nés au sein de la Fédération de Russie ou d'une autre ancienne république soviétique que l'Estonie. Pourtant, 84% des non-Estoniens sont d'avis que l'Estonie est la patrie des non-Estoniens qui y résident, opinion qui n'est partagée que par 44% d'Estoniens (Hallik 2002 : 70 et Kruusvall 2002 : 130). Quoi qu'il en soit, la plupart des auteurs et peintres russes d'Estonie que nous avons rencontrés affirment se sentir confortables dans la République d'Estonie, s'y considèrent « à la maison » (« дома»). Cependant, ils expriment de manières diverses leur attachement au territoire estonien, attachement qui laisse voir une des facettes de leur identité ethnique. Il est d'autant plus intéressant de porter notre attention au lien de nos informateurs au territoire estonien, puisque la reconnaissance de l'intégrité territoriale de cette république représente pour Marika et Aksel Kirch (1997 : 145) un bon indicateur de la loyauté des Russes envers l'Estonie.

Quatre peintres et auteurs (15%) considèrent l'Estonie comme étant leur terre natale, leur patrie (« родина », rodina). Il faut dire que ce terme est lié, en russe, au verbe « родить » (rodit') qui signifie « mettre au monde, donner naissance ». De cette façon, ceux qui considèrent l'Estonie comme étant leur pays natal ou leur patrie sont presque tous nés en Estonie. Une seule personne, le peintre Boris (30 ans, étranger), considère l'Estonie comme sa terre natale sans pourtant y être né. Celui-ci est né à Leningrad, mais a grandi à Tallinn. Tout au long de l'entretien que nous avons eu avec lui, il recourt au terme « rodina » tantôt pour parler de l'Estonie tantôt pour parler de la Russie. Benedict Anderson (1991) avait en fait noté que le vocabulaire qui nous permet de décrire un lien d'appartenance à une région, à un pays est souvent tiré de termes liés à la parenté, comme « la patrie », « motherland »; ou lié à l'idée de « maison » (« home »). Ainsi, l'appartenance à un pays, à une nation a quelque chose de « naturel », que l'on n'a pas choisi : « *In this way nation-ness is assimilated to skin-colour, gender, parentage and birth-era — all those things one can not help* » (Anderson 1991 : 143). Lorsque nos informateurs considèrent l'Estonie comme étant leur terre natale, cela implique qu'il ne peut en être autrement et, ce, même s'ils doivent vivre avec des documents sur lequel il est inscrit « Alien ».

L'appartenance au territoire estonien est conçue par plusieurs de nos informateurs en termes d'enracinement historique. Bien que la majorité des non-Estoniens soient arrivés en territoire

⁴⁹ Nous faisons ici référence à « Наш дом Эстония!» (« Meie Kodu On Eestimaal », en estonien) parti politique qui réunit les citoyens appartenant à différents groupes nationaux d'Estonie.

estonien au cours de la période d'occupation soviétique, il reste que les Russes formaient 8.2% de la population de la République indépendante d'Estonie en 1934 (Lieven 1993 : 434).⁵⁰ Après le retour à l'indépendance de l'Estonie, en 1991, la durée de la présence d'une personne ou de ses ancêtres en territoire estonien allait devenir un critère faisant d'un individu un citoyen comme les autres ou un immigrant. Lors de notre recherche de terrain, nous avons pu remarquer à plusieurs reprises dans les propos tenus par des individus appartenant à la minorité russe, que nous avons rencontrés ou entendus à la radio, une insistance sur l'enracinement de leur famille — souvent exprimée en nombre de générations en Estonie. Dans un contexte où le fait de ne pas avoir de raison considérée légitime par l'État de se trouver sur ce territoire, on peut comprendre Simone Weil lorsqu'elle affirme que « *L'enracinement est peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine* » (1949 : 45). L'exemple de Naftoly Bassel, spécialiste de la littérature estonienne, l'illustre bien. Dans son recueil d'articles littéraires *Сопричастность* (« *Participation* »), Bassel (2002 : 4) affirme que « *nous ne devons pas nous sentir étrangers sur cette terre, mais que, naturellement, nous devons connaître sa langue et sa culture, dont une des composantes les plus importantes est sa littérature* ». ⁵¹ Toutefois, il ne manque pas d'insister dans l'introduction de son ouvrage sur le fait qu'il est un habitant de l'Estonie de quatrième génération.

Parmi nos informateurs, trois personnes expriment un tel enracinement au territoire de l'Estonie. L'essayiste Rouslane (50 ans, estonien) traite souvent de l'enracinement des Russes en Estonie dans ses ouvrages, non seulement en tant que des Russes y sont présents depuis des siècles, mais aussi parce qu'il considère que la culture russe est bien implantée en Estonie : des membres de l'intelligentsia russe ont eu un lien historique étroit avec l'Estonie, tout comme plusieurs artistes, auteurs et intellectuels estoniens furent attachés à la Russie et à sa culture. C'est en vertu de ces liens qu'il considère que les Russes sont chez eux en Estonie :

Quand on dit au Russe qu'il n'a pas ses racines ici, qu'il est un immigrant, un occupant, qu'il est un étranger, qu'il est tombé de la lune ou de mars [...], en lisant mon livre, il commence à comprendre qu'il n'est pas étranger, que c'est sa terre comme c'est celle des Estoniens, qu'il doit l'aimer parce qu'elle est sienne. Je fais quelque chose qui s'avère très positif pour la société estonienne : j'aimerais qu'un Russe aime ce sol comme le sien. Qu'il le défende s'il se passait quelque chose. Qu'en cas d'ouragan, il se tienne ici et résiste. Qu'il sauve des gens, sa maison. À travers cela, ce Russe, sentant que c'est à lui, parviendra à trouver son identité.

⁵⁰ Nous devons ici faire référence à l'ouvrage édité par Sergey Isakov (2001) *Русское национальное меньшинство в эстонской республике (1918-1940)* (« La minorité nationale russe au sein de la République Estonienne (1918-1940) »). Tartu : Kripta. Ce recueil d'articles relate l'histoire de ces Russes qui vivaient en Estonie avant l'occupation soviétique.

⁵¹ Traduction libre du russe par Rémy Rouillard.

Cette question n'est pas seulement « qui suis-je? », mais « quelle relation j'ai au monde environnant? »

L'idée selon laquelle on doit prendre soin du sol sur lequel on se trouve est en fait un principe de la foi orthodoxe, qui a été mentionné par trois autres informateurs qui, comme Rouslane, ont un lien assez étroit avec l'Église orthodoxe. Un autre informateur qui s'identifie à l'Estonie en termes de racines territoriales est le peintre paysagiste Nikolai (40 ans, étranger). Né en Estonie de parents venus de Russie après la guerre, Nikolai affirme avoir ses racines en Estonie puisque l'Église orthodoxe et des Russes s'y sont trouvés depuis des siècles : *« Elle [la culture russe en Estonie] demeurera ainsi qu'elle est aujourd'hui. C'est qu'il y a l'Église orthodoxe, qui détient 6% des terres de l'Estonie... On ne peut rien y faire. Et les Russes vivent ici depuis le IX^{ème} siècle »*.

On peut constater, dans les deux extraits d'entrevues précédents, deux aspects de l'appartenance au territoire telle qu'analysée par Liisa Malkki. La nécessité de défendre sa terre laisse voir que les liens émotionnels au sol (« soil ») peuvent servir de preuve de loyauté envers un territoire, envers une nation qui, dans ce cas-ci, doute toujours de la loyauté du tiers de sa population (Malkki 1997 : 56). Ensuite, tant Rouslane que Nikolai font référence à l'ancrage de la culture russe en Estonie, soit en traitant de personnages éminents de l'histoire russe qui auraient établi un certain lien avec l'Estonie, soit en faisant référence à l'ancienneté de l'Église orthodoxe en sol estonien, y trouvant alors une preuve de l'enracinement des Russes en Estonie. On voit là que *« culture has for long been conceived as something existing in « soil » »* (Malkki 1997 : 58). Certains peintres et auteurs russes expriment donc un attachement à l'Estonie et à son territoire parce qu'ils la considèrent comme étant leur terre natale ou patrie, tandis que d'autres le formulent davantage en termes d'enracinement de leur famille ou de la présence russe. Or, pendant des siècles, l'Estonie fut aussi l'enjeu de luttes difficiles pour l'Empire russe.

C'est en 1721 que Pierre le Grand parvient à établir son contrôle sur une zone importante de la Baltique qui comprend le territoire de l'Estonie actuelle. Pendant plus de deux cent cinquante ans, l'Estonie allait faire partie de l'Empire russe, puis de son héritière, l'Union soviétique. Durant ce temps, l'Estonie allait en venir à faire partie de l'imaginaire collectif des Russes comme étant leur. Deux poètes, Georgi (45 ans, étranger) et Barbara (35 ans, étrangère), expriment un fort attachement à l'Estonie puisque celle-ci appartient longtemps à l'empire russe. Barbara semble déjà éprouver un certain regret du fait que sa fille ne connaîtra pas la vie et la culture de cet empire en Estonie. Georgi, lui, se sent chez lui en territoire estonien en tant que Russe:

Je me sens Russe ici. Pendant deux-cent ans, l'Estonie a fait partie de l'empire russe. C'est assez pour qu'on se sente à sa place. Pour cette terre, nos soldats ont payé de leur sang. Ici tant de gens ont dépensé leur énergie, leur force, leur système nerveux, pas seulement des Russes. Des Suédois, des Allemands, des Danois. Mais il s'est avéré que pendant deux-cent ans, c'était le coin de l'empire russe. Et à l'époque soviétique, les Estoniens et les Russes vivaient bien mieux que sous les barons allemands.

Une autre façon dont s'exprime l'appartenance à l'Estonie en tant que territoire la situe dans un contexte territorial plus grand. Mais ce contexte n'est pas seulement d'ordre spatial, puisqu'il concerne la situation politique, sociale et économique de l'Estonie, de la Russie et de l'Union européenne. Ils sont onze informateurs (42%) à apprécier l'Estonie pour son territoire en raison de sa position particulière par rapport à la Russie et/ou par rapport à l'Europe. L'attachement à l'Estonie en lien avec la Russie s'exprime surtout par le fait qu'il est difficile pour plusieurs de nos informateurs de vivre avec les mœurs qui prévalent dans ce dernier pays. La poète Barbara (35 ans, étrangère) est née en Estonie, mais a fait ses études de philologie à Leningrad. Bien qu'elle éprouve un fort attachement pour la Russie, elle considère néanmoins l'Estonie comme étant le seul endroit où elle est « à la maison » :

C'est précisément ici que je me sens à la maison, nulle part ailleurs. Les sentiments de patrie et de maison sont un peu différents. Et c'est difficile d'être en Russie avec ma petite fille. De regarder tous ces changements et de voir que les gens me regardent un peu comme si je n'étais pas une des leurs. C'est difficile de s'habituer à la saleté dans les rues, à la désorganisation des mœurs, à « l'inesthétisme » russe, peut-être soviétique. La saleté russe est légendaire, mais je ne peux m'y habituer. Je comprends que rien ne change.

L'attachement à l'Estonie en lien avec son emplacement géographique fut aussi exprimé en tant que la République d'Estonie constituerait une sorte de compromis entre la Russie et l'Europe, un lieu où il est agréable d'habiter, notamment en raison de l'accès qu'elle offre tant à l'ouest qu'à l'est. Les propos de Kyril (30 ans, russe) illustrent très bien cette opinion. Arrivé en Estonie à l'âge d'un an, il a choisi d'être citoyen de Russie afin d'aller facilement visiter ses parents qui s'y trouvent :

Mes parents vivent en Kuban'.⁵² J'y suis allé cet été, en passant à travers toute la Russie. Aujourd'hui, pour autant que je sois Russe, je ne pourrais y vivre. Il reste que je suis plus près de l'Europe, je comprends mieux les mœurs européennes. [...] L'Estonie est un compromis. Parce que toute l'information qui me nourrit vient de l'est, de la Russie. Là-bas, c'est autre chose, mais j'en ai aussi besoin. Là-bas, c'est dur (жестко). En Europe, c'est plus doux. Ici c'est au milieu.

Ce dernier extrait montre bien comment l'attachement à l'espace estonien implique une relation à des lieux qui se trouvent hors de cette république, notamment la Russie et l'Europe. Nous avons constaté plus tôt que, pour certains de nos informateurs, l'impossibilité d'entrer en contact avec ces lieux est la source d'importants malaises. Une première façon dont cela se manifeste

⁵² Région de Russie qui se trouve près de la mer Noire, au nord du Caucase.

concerne l'espace qui était celui de l'Union soviétique, et non seulement de la Russie. Au milieu des années 1990, David Laitin (1998 : 92) a remarqué que, parmi les Russophones vivant au sein des républiques du proche étranger, les souvenirs de l'époque soviétique impliquent davantage que de la nostalgie. Ils constituent d'importants marqueurs identitaires. En fait, le projet de civilisation soviétique signifiait bien plus pour ces habitants russophones se trouvant hors de la RSFSR que pour les Russes se trouvant en Russie :

It gave them the right to be monolingual, and to travel back and forth from Russia to their republics without crossing an international border. They could take full advantage of a vast employment market without losing access to their TV programs, or the ability to send their children to Russian-medium schools (Laitin 1998 : 93).

Au cours de cette recherche, nous avons pu remarquer que les principaux marqueurs identitaires liés à l'Union soviétique et à sa culture sont d'ordre spatial. En fait, aucun de nos informateurs ne s'est identifié en tant que « Soviétique ». Cependant, le fait que certains fassent référence à l'ancienne union en des termes les liant à cet énorme territoire où prévalait « l'amitié entre les peuples » laisse voir une appartenance à ces lieux et, dans une certaine mesure, l'expression d'une certaine identification à l'URSS. Et l'attachement à ces territoires, qui jusqu'à récemment faisaient partie d'un énorme État, semble laisser planer des doutes quant à la loyauté des non-Estoniens envers l'Estonie, puisqu'il peut être perçu comme une non-acceptation de l'intégrité territoriale de l'actuelle République estonienne.

Sept personnes (27%) parmi nos informateurs ont mentionné avoir du mal à vivre avec les difficultés d'accès à plusieurs territoires qui faisaient partie de la défunte Union soviétique. Souvent, ce malaise tient au fait que ces gens ont de la parenté qui réside dans d'autres républiques post-soviétiques, en conséquence de quoi il est plus ardu de garder contact. Il semble aussi difficile d'accepter que des territoires, qui étaient souvent des lieux hautement appréciés pour la villégiature, comme le Caucase ou la Crimée, soient désormais rendus inaccessibles, non seulement parce qu'ils font partie d'États indépendants ou sont devenus des républiques indépendantes, mais aussi pour des raisons de sécurité. Le romancier Vladimir (45 ans, estonien) a été particulièrement affecté par l'établissement de toutes ces frontières lorsque l'Union soviétique s'est effondrée. Celui-ci en vint à faire face à d'importants obstacles pour garder contact avec ses enfants après son divorce d'avec sa femme, qui habite avec eux en Russie:

Dans la conscience de plusieurs, plus particulièrement des Russophones, cette partie n'est pas séparée. Dire « on coupe » comme si tout cela n'avait pas existé. Comme si une femme et son mari divorçaient, et que la femme jetait les photos pour faire comme si tout cela n'avait jamais existé. On ne peut agir ainsi. D'avoir été au sein d'un espace énorme, où on pouvait

voyager absolument librement au Caucase, en Asie centrale, où la vie était très différente. Dire que j'ai vécu dans un tel espace... Je n'éprouve pas de nostalgie pour l'URSS, mais pour cet espace commun. Je comprends qu'ici l'espace est très petit, que pour moi c'est trop peu, mais je suis d'accord pour rester ici. [...] Je sens qu'à l'extérieur de ce petit pays, il y a des cordons. On dit même qu'une partie des gens peuvent en devenir malades... Cette perception du monde, je suis né et ai grandi avec. On m'a élevé en Estonie, mais je suis né en URSS, dans ce grand pays que j'avais derrière moi.

Ces propos semblent concorder avec ce qu'a déjà noté Simone Weil (Citée par Liisa Malkki 1997 : 61) :

there is a certain part of the soul in every one and certain ways of thought and action communicated from one person to another which can only exist in a national setting, and disappear when a country is destroyed.

Cet « ordre national » (« *national setting* ») était, entre autres, celui des Russophones, des citoyens soviétiques qui ont vu leur pays disparaître, et avec lui, non seulement une façon de voir les autres nations, mais de se percevoir eux-mêmes en tant que collectivité. Dans l'extrait précédent, Vladimir mentionne l'existence de « cordons » qui rendent plus difficile la sortie du petit pays qu'est l'Estonie, ce qui, selon lui, pourrait rendre certains individus malades. L'écrivaine Alexandra (50 ans, russe), qui est née et a vécu en Russie jusqu'à la fin des années quatre-vingt, affirme en fait avoir ressenti quelque chose de semblable à de la claustrophobie, se sentant trop à l'étroit en Estonie alors qu'elle était habituée aux grands espaces russes. Liisa Malkki (1997 : 62) a en fait noté que lorsque est bouleversé « l'ordre national des choses » lors de déracinement, les conséquences peuvent être décrites en termes pathologiques. Le déracinement que les Russes d'Estonie ont subi s'est plutôt produit parce que leur pays les a quittés et non le contraire.

D'un autre côté, celui de l'ouest, la difficulté d'accès à l'Europe semble aussi être source de malaises chez certains informateurs qui n'ont pas le passeport bleu. Nous avons vu plus tôt que le fait de ne pas pouvoir voyager sans visa vers l'Union européenne est un facteur d'inconfort pour 64% des non-Estoniens qui sont sans citoyenneté (Pettai, I. 2000 : 77). Cela peut laisser croire qu'existe, d'un côté, un lien d'appartenance à l'Europe, mais de l'autre un désir d'avoir accès à une qualité de vie plus appréciable, comparable à ce qui est offert en Europe (de l'ouest et du nord). Deux de nos informateurs qui n'ont pas de citoyenneté sont incommodés par la difficulté d'accès à l'Europe. Le premier est le peintre Mikhaïl (55 ans, étranger) qui a tenté d'obtenir le passeport estonien pour avoir davantage de mobilité et être en mesure d'entrer facilement en contact avec ses collègues européens, à défaut de quoi il se sent enfermé dans la monde artistique local: « *Si je ne le peux, c'est toute une partie de ma création qui en souffre, je suis enfermé dans ce cercle* » - dit-il. L'autre personne qui se sent gênée par le fait de ne pouvoir voyager aussi simplement dans les

pays européens est la poète Barbara, qui s'apprête à passer l'examen d'estonien afin de migrer vers un de ces pays. Deux peintres (Nikita, 55 ans, estonien; Ekaterina, 50 ans, estonienne) ont déjà obtenu leur citoyenneté estonienne afin de visiter plus facilement leurs enfants qui habitent en Europe.

Une dernière façon d'exprimer son lien d'appartenance au territoire estonien a été mentionnée par trois de nos informateurs qui ont des contacts fréquents et avec les pays européens et avec la Russie. Leurs propos laissent entendre qu'ils ne sont pas tellement attachés au territoire estonien, pas plus qu'à d'autres lieux. Ceux-ci ont par contre un fort lien d'appartenance à leur maison, à ce lieu où ils créent, où ils se trouvent en compagnie de leurs proches. À l'extérieur de leur maison, ils affirment ne pas s'intéresser beaucoup à ce qui se passe. Ce qu'en dit l'auteur Iouri (55 ans, estonien) reflète bien cette façon de se considérer à la « maison » :

Chez moi à la maison, je me sens à la maison. Je sais qu'ici, c'est la République d'Estonie. Ici ils ont leur propre gouvernement, leur président, leurs lois, leur style de vie. Cela n'est pas mien, mais je ne les ai pas empêchés de vivre ainsi, pas plus que je n'y ai participé. Si je peux exister ici, j'existe. Si cela m'est impossible, je partirai. Je participe très peu à ce qui se passe. Ici, on peut rester pour travailler de l'automne au printemps. Tout est calme, sympathique. Il y a des conditions très bonnes pour le travail. C'est à côté de la Russie, le coût de la vie n'y est pas aussi élevé qu'à Paris ou à Londres. Mais, je pourrais tout autant vivre dans un autre pays.

On peut encore remarquer dans ce dernier extrait l'importance de la Russie et de l'Europe dans le lien qu'entretiennent nos informateurs à l'Estonie. Cependant, Iouri semble moins attaché à l'Estonie que plusieurs artistes et auteurs qui, contrairement à lui, y sont nés, y habitent depuis plusieurs décennies ou s'y sentent davantage ancrés.

Les membres de l'intelligentsia créatrice russe que nous avons rencontrés à Tallinn font voir leur appartenance au territoire estonien en termes d'enracinement historique des Russes, en tant qu'elle représente pour eux un bon compromis entre la Russie et l'Europe, etc. On peut en fait remarquer que l'attachement territorial de nos informateurs à l'Estonie implique souvent leur patrie externe et/ou le continent européen. Ceci montre encore que leur identité ethnique est reflétée par des appartenances plurielles, qui concernent ces différentes régions. Quoi qu'il en soit, quelques auteurs et artistes semblent toujours avoir du mal à vivre avec les frontières qui entourent l'Estonie, tant à l'est qu'à l'ouest. Avec la réorientation de l'Estonie vers l'ouest et son accession à l'Union européenne, ce malaise ne peut cependant être perçu comme une difficulté à reconnaître l'intégrité territoriale de l'Estonie — donc comme un manque de loyauté — , que s'il concerne sa frontière avec la Russie.

Après nous être penché sur la relation des producteurs de la culture russe au territoire estonien, nous allons voir brièvement quelle place revient à la République d'Estonie dans les œuvres de certains auteurs et artistes russes qui y résident.

6- L'Estonie dans les œuvres artistiques et littéraires des Russes d'Estonie⁵³

Comme ils sont peintres et auteurs, nos informateurs peuvent représenter l'Estonie dans leurs œuvres telle qu'ils la perçoivent, telle qu'ils la vivent dans tous ses bouleversements des dernières décennies. Dans la présente section, nous présenterons à titre indicatif, les manières dont certains producteurs de culture russe ont décrit l'Estonie post-soviétique, en faisant voir différemment leur attachement à cette république et à l'ancienne URSS.

Parmi les auteurs que nous avons rencontrés, huit personnes sur treize (62%) ont écrit ou songent à écrire des récits ayant à voir avec la situation récente de l'Estonie, avec les relations entre Estoniens et Russes, avec l'effondrement de l'URSS et son espace. Barbara (35 ans, étrangère), la poète, affirme que le thème de l'espace domine ses écrits :

Probablement que pour moi le thème le plus important est celui de la géographie, l'espace du pays, des impressions urbaines. J'aime beaucoup les grandes villes et je pense que je pourrais vivre dans toutes les capitales du monde. En tant qu'immigrante, je choisirais n'importe quelle capitale sur-le-champ. Il reste que ma ville préférée est Moscou. J'aime beaucoup Tallinn. [...] Je ne pourrais vivre dans tous ces endroits, mais je ne pourrais vivre non plus sans avoir l'impression qu'ils existent.

Tout au long de l'entrevue, Barbara exprime en fait un fort sentiment patriotique pour la Russie, tout en mentionnant divers lieux de l'ancienne URSS et de l'Europe qui lui sont chers. L'écrivain Robert (50 ans, estonien) s'est mis à écrire au moment où l'URSS était sur son déclin, au moment où les relations entre l'État estonien et les non-Estoniens devenaient plus tendues. C'est précisément sur le thème des relations interethniques que Robert a écrit plusieurs de ses récits au cours des années 1990. Cependant il a cessé d'en parler au cours des dernières années : « *Depuis deux ou trois ans, je n'écris plus sur les relations interethniques. Il faut écrire à ce sujet et en parler, mais ce n'est plus aussi lourd qu'au début des années 1990. Le problème n'est pas réglé.* »

⁵³ Au début de notre recherche, nous souhaitons porter notre attention aux œuvres littéraires et artistiques de nos informateurs en tentant de voir comment celles-ci présentent des facettes de l'identité ethnique. L'étude de ces œuvres nous fut utile lors de nos rencontres avec les participants à notre projet, puisque cela nous servait de point de départ aux discussions. Cependant, dans ce mémoire, nous avons choisi de révéler peu de détails concernant les œuvres des artistes et auteurs que nous avons rencontrés afin de protéger leur anonymat. Il faut mentionner que, contrairement aux citoyens de la République d'Estonie « par leurs racines », ceux qui deviennent citoyens estoniens après avoir réussi l'examen de langue estonienne peuvent se faire retirer leur citoyenneté. Pour cette raison, plusieurs informateurs faisant partie de cette catégorie, ainsi que d'autres qui aspirent à réussir l'examen de langue estonienne tiennent à conserver l'anonymat, ce qui serait difficile à assurer si nous analysons leurs œuvres.

Dans un article qui retrace « *L'évolution du thème estonien dans la création des écrivains russes d'Estonie* », ⁵⁴ Naftoli Bassel (2000a) mentionne un nom important de la littérature russe de l'Estonie depuis les années 1990 : Mikhaïl Veller. Les lieux auxquels font référence les récits de Veller sont généralement ceux de l'URSS et de la Russie. Dans un de ses romans ⁵⁵, les protagonistes qui habitent en RSFSR partent en voyage sur un coup de tête dans cette ville romantique qu'est Tallinn, l'européenne. Cela correspond bien à la représentation qu'on se faisait en Russie de l'Estonie et des Pays baltes en général, qui représentaient une fenêtre sur une Europe presque inaccessible pour les citoyens soviétiques.

Bassel (2000a) mentionne deux autres auteurs russes d'Estonie qui écrivent plutôt sur l'Estonie post-soviétique, notamment au sujet des relations entre Russes et Estoniens. Le premier est Dmitri Krasavin qui, dans *Василиада* («Vasiliada»)(1999), dépeint de manière très ironique l'état des relations interethniques entre les Russes d'Estonie et les Estoniens à l'époque post-soviétique. Si ses personnages avaient établi des amitiés solides à l'époque soviétique, il semble que le contexte des années 1990 ait rendu les relations entre eux tendues, ce qui permet à Krasavin de les placer dans des situations ridicules. L'autre auteur, Valeria Rochtchenko, aborde ce thème dans *Роман с голубоглазой Эстонией* ⁵⁶ (1999) à travers une histoire d'amour entre une Estonienne et un Russe venu s'établir en Estonie à l'époque soviétique. Bassel rapporte en fait que quelques auteurs estoniens ont déjà écrit, au cours des années 1990, sur les relations entre les Russes et Estoniens « *à travers le prisme d'une love story de deux personnes de nationalités différentes.* » ⁵⁷ Un romancier dont ne fait pas mention Bassel est Aleksander Uris. Contrairement aux auteurs précédents, Uris lie, dans son roman *Вернуться из никуда* (« Revenir de nulle part ») (2001) l'effondrement de l'Union soviétique à la séparation d'un homme et d'une femme russes, qui se retrouvent en deux régions éloignées de l'ex-URSS, au Caucase et en Estonie. Il est alors intéressant de voir comment Rochtchenko et Uris, lorsqu'ils traitent de la même période, s'y attardent en insistant soit sur la séparation, soit sur des rapprochements. En fait, Wilson et Donnan (1997 :24) croient que « *the border, far from being the same phenomenon for all for whom it is*

⁵⁴ Titre d'article traduit par Rémy Rouillard : Bassel, N. (2000a), « Эволюция эстонской темы в творчестве русских писателей Эстонии », dans *Русские в Эстонии*, V. Войков et N.Bassel (éds.), Tallinn :Russian Research Centre in Estonia, pp. 42-50.

⁵⁵ *Приключения Майора Звягина* (« Les aventures du major Zvyaguine ») (1991).

⁵⁶ « Roman avec l'Estonie aux yeux bleus ». En russe, le mot « roman » a deux significations : d'abord celle qui équivaut à son emploi original en français, concernant le genre littéraire; ensuite il signifie « une histoire d'amour, romance ».

⁵⁷ Extrait de Bassel (2000a :48) traduit du russe par R.Rouillard.

significant, is a focus for many different and often competing meanings ». Ainsi, le sens que donne Uris à cette frontière qui sépare un homme de sa femme et de ses enfants, tout comme des millions de citoyens soviétiques devenus résidents de quinze républiques indépendantes, indique une appartenance à cet espace commun, celui de l'URSS. Pour Rochtchenko, par contre, l'apparition de la frontière Russie-Estonie permet plutôt le rapprochement de son personnage principal, un Russe sympathique à la cause indépendantiste estonienne, vers une Estonienne.

Parmi les artistes que nous avons rencontrés, trois peintres affirment souvent choisir des thèmes qui sont liés à l'Estonie. Dans les trois cas, c'est surtout la nature estonienne ou la beauté médiévale du Vieux Tallinn qu'ils apprécient peindre. Le jeune peintre Boris (30 ans, étranger) démontre un grand attachement pour Tallinn, pour les différents paysages estoniens ainsi que pour les traces de la culture orthodoxe dans cette république :

Je peins Tallinn parce qu'il faut montrer aux gens de Tallinn ce que nous avons en Estonie. J'ai trouvé des endroits si magnifiques. Je pourrais en représenter qui mèneraient les gens à s'exclamer ainsi: « Est-ce vrai que nous avons de tels endroits ici?! » Et je peins en ville et en campagne. J'ai envie de peindre les églises orthodoxes de Tallinn. Parce que je suis moi-même orthodoxe, et si je peins les autres églises, ce sera seulement pour l'architecture. Les motifs me plaisent beaucoup. En fait, il y a à Tallinn beaucoup de bons endroits pour les peintres au sens traditionnel.

Ce dernier extrait est intéressant en ce qu'il fait voir à la fois une appartenance à l'Estonie, en lien avec la beauté de son territoire, en même temps qu'un attachement à un des éléments qui pourrait être rattaché à la culture russe, l'Église orthodoxe. On voit donc comment la relation au territoire estonien, en tant qu'une facette de l'identité ethnique, peut révéler diverses appartenances.

Dans les deux dernières sections, nous avons vu comment les peintres et auteurs que nous avons rencontrés démontrent des appartenances à l'Estonie, qui ne peuvent être séparées de la relation que ceux-ci entretiennent avec les deux régions voisines, la Russie et l'Europe. Nous verrons maintenant comment plusieurs d'entre eux imaginent toujours qu'ils pourraient quitter l'Estonie pour aller s'établir dans une de ces régions, révélant peut-être une plus grande appartenance à l'une d'entre elles.

7- L'émigration : quand il semble plus facile de se retrouver immigrant ailleurs que chez soi

Au chapitre 1, nous avons vu qu'environ un non-Estonien sur cinq aurait émigré depuis le début de 1990 (Hallik 2002 : 69). Si, comme l'avance Melvin (1995), les Russes qui vivaient en Estonie étaient déjà « baltisés » à l'époque soviétique, on peut croire que la décision de quitter ce pays, où prévalent ces mœurs, ces façons de faire auxquelles ils étaient habitués ne se prend pas facilement. Chez les Estoniens, c'est presque une personne sur deux qui considérait, en 2000, que

le départ des non-Estoniens était bénéfique à l'Estonie (Kruusvall 2002 : 134). Parmi nos informateurs, une personne seulement, la poète Barbara (35 ans, étrangère) songe sérieusement à quitter l'Estonie. Pour elle, cela constitue un dilemme pénible à résoudre, elle qui maintient un profond attachement à la Russie tout en ne se sentant à la maison qu'en Estonie :

Je ne pourrais pas aller en Russie avec ma famille, parce que ma mère est juive. Elle ne peut vivre en Russie. Elle ne peut traverser cette frontière en raison de l'antisémitisme présent en Russie. Elle n'y ira plus jamais. Et on ne peut quitter ses parents pour toujours. [...] J'ai du mal à prendre la responsabilité d'aller en Occident, parce que je devrai y emmener mon enfant. Il me semble que cette génération vivra mieux ici. [...] Parce que ceux qui sont plus jeunes de dix ans, ils s'en tirent mieux. Ils étudient la langue dès le début; ils n'ont pas à vivre de périodes drastiques où ils se retrouvent sans aide, sans emploi comme nous. Voilà cinq ans que je suis sans emploi régulier.

Deux auteurs affirment avoir pris en considération la possibilité de quitter l'Estonie au début de la période d'indépendance, alors qu'étaient mises en place différentes politiques qui affectaient surtout les non-Estoniens. Cependant, il leur était difficile de prendre une décision et il semble que leur motivation à émigrer ait été faible. Un d'entre eux, Anton (75 ans, russe) a passé les trente premières années de sa vie en Russie. Lorsque lui et sa femme ont songé à quitter l'Estonie, ils n'ont pris en considération que la possibilité d'aller en Russie. Or, ils n'y ont pratiquement plus de famille et ne sauraient où s'établir. Laitin (1998 : 168) avait en fait constaté qu'un des obstacles à l'émigration vers la Russie tient au fait que plusieurs n'y ont plus de « chez soi » vers lequel ils pourraient aller.

Lorsque les Russes d'Estonie songent à quitter l'Estonie, ils doivent faire un choix entre l'est et l'ouest. La décision qu'ils prendront peut révéler une prise de position identitaire, bien que l'argument économique y joue probablement un grand rôle. Ainsi, il est possible que davantage de peintres et d'auteurs considéreraient plus sérieusement l'option de l'émigration vers la Russie si la situation économique y était plus favorable. Quant à l'Europe, bien qu'elle recèle un grand potentiel économique, le fait de ne pas avoir le passeport bleu et de ne pas maîtriser une langue européenne ou même l'anglais rend plus difficile d'y immigrer. Parmi nos informateurs, sept personnes (27%) ont mentionné qu'ils pourraient quitter l'Estonie pour des raisons qui sont surtout d'ordre économique. Pourtant, la plupart d'entre eux ne semblent pas y avoir songé sérieusement. Les expressions employées sont « *si on m'offre un bon emploi ailleurs...* », « *si je ne me sens pas utile ici...* ». On voit là le rôle important joué par l'imagination dans la vie sociale de notre époque. Selon Appadurai, « *more persons in more parts of the world consider a wider set of possible lives than they ever did before* » (1996 : 53).

Parmi les artistes et écrivains russés, trois personnes n'opteraient que pour la Russie s'ils décidaient de quitter l'Estonie, à condition qu'on leur offre un bon emploi. Or, comme l'affirment deux d'entre eux, Andreï (20 ans, estonien) et Vasili (20 ans, étranger), « *les bons salaires sont une rareté là-bas* ». En fait, l'état du marché de l'emploi en Russie semble être un des principaux obstacles à l'émigration vers la Russie (Laitin 1998 : 168). Nastya (35 ans, estonienne) a toujours une faible pensée concernant l'émigration. Bien qu'elle et son époux soient citoyens estoniens, l'idée d'aller vivre en Russie ne les a pas quittés :

Nastya : Si nous devons partir, j'aimerais que ce soit pour la Russie. Mais là c'est effrayant, on peut s'y perdre.

Son époux : Probablement que nous n'y avons jamais pensé sérieusement [d'y emménager], parce que j'ai un travail. Pour Nastya, cela va bien un jour, l'autre jour moins. Mais si nous allions à Moscou, il faudrait recommencer à zéro. Je n'exclus pas que la situation puisse changer, mais aujourd'hui il n'y a pas de raison d'aller en Russie. Pour nous, Tallinn c'est notre ville natale.

Les quatre autres personnes qui ont mentionné la possibilité de quitter l'Estonie ne font pas référence à un endroit particulier. Il semble que cette décision dépende des possibilités d'emplois, des conditions économiques du pays où ils pourraient aller s'établir, comme le montre l'extrait suivant de l'entrevue avec le peintre Arkadia (40 ans, étranger) :

Aujourd'hui encore, je partirais si on m'offrait un bon emploi. Purement pour des raisons économiques, pas d'ordre national ou autre. Parce que les Estoniens ne sont en rien pires que les Anglais ou que les Américains. J'ai entendu ce qu'on fait aux immigrants là-bas par plusieurs amis, des choses qui n'arrivent même pas ici.

Le choix d'une terre d'immigration semble difficile pour ces auteurs et peintres russes d'Estonie qui s'imaginent toujours qu'ils pourraient vivre ailleurs qu'en Estonie. Bien que plusieurs préféreraient aller s'établir dans leur patrie externe, les difficultés économiques semblent plutôt les contraindre à songer davantage à l'Europe s'ils décident de quitter l'Estonie. Ainsi, le choix de la destination ne peut révéler une appartenance que dans une certaine mesure. Quoi qu'il en soit, le fait qu'une seule personne parmi nos informateurs soit résolument décidée à quitter l'Estonie témoigne d'un sentiment d'appartenance général à la république où ils résident.

Conclusion

Les propos des peintres et auteurs russes d'Estonie font voir une pluralité d'appartenances. Ainsi, leurs opinions concernant deux politiques de l'État estonien — la loi sur la citoyenneté et la loi sur la langue — montrent un désir de continuer à vivre en russe, mais en Estonie et, ce, sans avoir à subir de discrimination s'ils ne maîtrisent pas la langue officielle à un niveau adéquat. La plupart de nos informateurs semblent en fait avoir un fort lien d'appartenance au territoire estonien, qui est

généralement exprimé soit en termes d'enracinement ou en relation avec les territoires avoisinants, l'Europe et la Russie. Le choix de leur citoyenneté est d'ailleurs souvent lié à leur désir d'avoir accès à l'une ou l'autre de ces régions. Ceci étant dit, on observe que leur attachement à l'Estonie est difficilement compatible avec celui que l'État estonien souhaiterait que les Russes d'Estonie établissent, qui lie étroitement la connaissance de l'estonien à la loyauté. Si nos informateurs ne parlent généralement pas l'estonien, ils semblent fortement attachés aux mœurs des Estoniens et à l'aspect « organisé » qui caractérise l'Estonie. Bien que plusieurs d'entre eux continuent à s'imaginer que leur vie pourrait se dérouler ailleurs, ce qui fait d'eux des gens bien de leur époque, la plupart des producteurs de culture russe que nous avons rencontrés préféreraient généralement demeurer en Estonie, pays duquel ils souhaiteraient être citoyens (Pettai, l. 2000 et Hallik 2002).

Dans le chapitre suivant, nous verrons comment le lien qu'entretiennent des auteurs et artistes russes d'Estonie avec leur patrie externe, la Russie, laisse voir différentes facettes de leur identité ethnique.

Chapitre 4- La Russie : une « patrie nationale externe » qui est surtout « patrie culturelle et linguistique »

Depuis le démantèlement de l'URSS et la réorientation de l'Estonie vers l'occident, les Russes d'Estonie se sont vus, dans une certaine mesure, séparés de la Russie. Quoiqu'il en soit, le discours et les actes des autorités russes par rapport à l'Estonie et aux Russes du proche étranger exercent toujours une certaine influence sur les Russes d'Estonie. Pour comprendre cette situation, nous retracerons l'évolution du rôle joué par la Fédération de Russie dans les relations entre « l'État nationalisant » estonien et la minorité russe d'Estonie. Ceci nous aidera à comprendre pourquoi les auteurs et artistes russes font voir une pluralité d'appartenances même lorsqu'ils font part de leur perception de la Russie et des liens qu'ils entretiennent avec elle et son peuple. Ces diverses appartenances pourront notamment être observées dans l'appréciation de nos informateurs des mœurs sociales et politiques qui prévalent en Russie et dans leur profond attachement à la littérature et à l'art russes. Nous verrons aussi que la plupart des artistes et auteurs que nous avons rencontrés sont d'avis que les Russes d'Estonie se distinguent des Russes de Russie, faisant état d'une certaine identification à la minorité russe d'Estonie. Ceci est même reflété dans certains concepts identitaires auxquels recourent nos informateurs pour se définir, faisant bien voir la complexité de leur identité ethnique.

1- La Russie et le proche étranger

En janvier 1991, au moment où se déroulent les événements tragiques de Vilnius,⁵⁸ Boris Eltsine, alors Président de la RSFSR, se rend en Estonie pour négocier certaines formalités concernant l'indépendance avec les autorités estoniennes, qui n'attendent que le moment idéal pour redonner à leur république le statut qu'elle avait déjà eu un demi-siècle auparavant. Le 24 août 1991, la Russie sera la première grande puissance à reconnaître l'indépendance de l'Estonie, non pas en tant qu'État rétabli, mais en tant qu'État nouvellement indépendant (Kirch 1997 : 88). Ce sera là un des premiers gestes marquant le jeu diplomatique entre la République d'Estonie et la Fédération de Russie. Et dans ce jeu, la minorité russe allait être à la fois un atout et un autre joueur.

⁵⁸ Le 11 janvier 1991, des parachutistes soviétiques prennent le centre de presse de Vilnius, en Lituanie. Deux jours plus tard, ils s'emparent de la tour de télévision et font une quinzaine de morts, fusillés ou écrasés par des tanks (Lieven 1993 : 429).

Au moment de la déclaration de l'indépendance, les dirigeants de la République d'Estonie se voyaient dans une position fort délicate. Ils venaient de proclamer l'indépendance d'une entité territoriale et politique ayant appartenu entre 1721 et 1918 à la Russie, puis à partir de 1940 à l'Union soviétique. De plus, une grande proportion de la population de l'Estonie était toujours liée par ses origines et par sa langue à la Russie. À la tête d'un État indépendant qui avait longtemps été occupé de façon illégale, les autorités estoniennes devaient, d'un côté, tenter de donner les rênes du pouvoir aux membres du groupe titulaire afin de pallier aux torts causés par le régime soviétique; de l'autre, elles devaient éviter de s'attirer la hargne de l'ancien maître en mettant en place des politiques trop discriminatoires envers les non-Estoniens, dont la majorité sont d'origines russes.

Nous avons vu au chapitre 1 comment l'État estonien peut être considéré comme étant un « État nationalisant » selon la définition qu'en donne Rogers Brubaker. Voyons maintenant comment sa définition de la « patrie nationale externe » peut s'appliquer à la Russie:

A state becomes an external national homeland when cultural or political elites construe certain residents and citizens of other states as co-nationals, as fellow members of a single transborder nation, and when they assert that this shared nationhood makes the state responsible, not only for its own citizens, but also for ethnic co-nationals in other states and with other citizenships (Brubaker 1996 : 5).

Selon Jeff Chinn et Robert Kaiser (1996 : 279), la Russie des années 1990 avait trois raisons de s'intéresser au destin des Russes se trouvant hors-Russie. Tout d'abord, elle vivait depuis des années une situation économique difficile, ce qui l'obligea à contenir les millions de Russes du proche étranger qui pourraient immigrer vers elle, et ainsi constituer un lourd fardeau économique. Ensuite, avec autant de Russes se trouvant au sein des républiques voisines, la Russie pouvait et peut toujours se servir de la carte de la protection de ses minorités afin d'exercer une certaine influence au sein d'États souverains. Enfin, en se portant à la défense des compatriotes qui vivent en périphérie de la Russie, Eltsine souhaitait contrer l'influence des nationalistes extrémistes de la scène politique interne de son pays.

Lorsque, en juin 1993, l'Estonie mit en place la « loi sur les étrangers », le Président Eltsine et son Ministre aux Affaires étrangères, Andreï Kozyrev, firent des menaces d'ordre économique et politique, en imposant une taxe sur les produits provenant d'Estonie et en ralentissant le retrait des troupes soviétiques. Eltsine demanda même à l'ONU de faire pression sur l'Estonie :

It must be understood that Russia cannot remain a disinterested observer if the Russian-speaking population should show a natural desire to defend itself against crude discrimination (Eltsine cité par Melvin 1995 : 54).

Sur l'initiative du Président, on formula les « Directives fondamentales de la politique d'État de la Fédération Russe concernant les compatriotes vivant à l'étranger », qui furent approuvées par le gouvernement en août 1994.⁵⁹ Enn Haabsaar et Aksel Kirch (1997 : 81) considèrent l'approche qui fut élaborée par le Président Eltsine et Sergueï Karaganov⁶⁰ concernant les régions du proche étranger comme étant essentiellement basée sur la conception traditionnelle de l'Église orthodoxe slave :

The Russian Empire must be concentric. At its centre, there is the holiest of holies - Moscow, surrounded by the holy inland (the Russian Federation). Next follow the countries of the near-abroad (the former Soviet Republics), then the more remote mid-abroad (countries of the former Warsaw Pact) and finally the distant abroad.

L'objectif de cette conception serait de gérer l'héritage reçu par le démantèlement de l'URSS et de fixer le mode de régulation des relations avec les pays voisins. Or, selon Kirch et Haabsaar (1997 : 87-88), cette doctrine aspire davantage à satisfaire les besoins internes de la Russie qu'à aider les Russes du proche étranger. Pal Kolstoe (Référence de Vihalemm 2002a : 170) a remarqué qu'en dépit du discours dominant de la politique russe, qui tend à pousser les Russes du proche étranger vers leur patrie externe davantage que vers les républiques où ils habitent, le manque d'aide offerte à ces communautés par la Russie ferait en sorte que celles-ci se détournent de leur patrie externe pour s'orienter davantage vers leurs « pays d'adoption ». Ainsi, la politique russe de *divide ut regnes* au sein de plusieurs États de la zone de l'ancienne URSS semble ne pas avoir porté fruit. En Estonie par exemple, la confiance manifestée par les Russes d'Estonie envers la Russie n'est pas très élevée. Au milieu des années 1990, tandis que l'État estonien mettait en place des politiques défavorables aux non-Estoniens, les Russes d'Estonie affirmaient compter cinq fois plus souvent sur les autorités estoniennes que sur le gouvernement russe pour la défense de leurs droits (Tishkov 1996 : 119).

Il existe certes des liens étroits entre la Russie et la minorité russe d'Estonie. Des milliers de Russes d'Estonie sont citoyens de la Fédération russe et plusieurs parmi ceux qui n'ont pas le

⁵⁹ Les 39 directives gouvernementales, que Brubaker qualifie de modérées, sont regroupées en quatre catégories : « politico-légales et informatives », « diplomatiques », « économiques » et « socio-culturelles ». Brubaker résume les champs couverts par ces différentes catégories de directives. Voir à cet effet *Nationalism Reframed* (1996 : 137-8).

⁶⁰ Membre du Conseil de la Politique étrangère du Ministère des Affaires étrangères de Russie en 1991. À partir de 1992, Karaganov dirige le Conseil de politique étrangère et de sécurité, organisation comprenant plus d'une centaine de membres à l'heure actuelle, qui font leurs recommandations aux autorités russes en matière de politique étrangère et de défense.

passport rouge visitent la Russie à chaque année, où ils ont toujours de la famille, font des affaires, profitent de la vie culturelle, etc. Un des éléments importants qui permet de maintenir ce lien avec la Russie est la télévision. Il semblerait que plus de 80% des Russophones regardent les canaux télévisés provenant de Russie quotidiennement (Open Society 2002 : 237). Hormis l'aspect du divertissement offert par les médias, l'accès aux médias estoniens et russes permet de comparer et d'observer ce qui est similaire et différent entre la société d'accueil et la patrie externe. Selon Vihalemm (2002d : 286), « *the media of one's homeland provides a double reference system that enables you to interpret the daily practices, thereby forming a new identity and developing a deeper understanding of the host society* ».

Rogers Brubaker (1996 : 5) avance que le nationalisme d'une patrie externe peut prendre la forme d'une promotion des droits, du bien-être, d'un soutien aux activités de ces communautés appartenant à la même « parenté ethnonationale », bien qu'elles se trouvent en d'autres États. Sur la scène culturelle, on peut remarquer que des liens assez étroits unissent le monde des arts et de la littérature russes d'Estonie à la Russie. Il convient de souligner qu'il faut moins de quatre heures pour effectuer le trajet Tallinn-Saint-Pétersbourg, considérée par plusieurs comme étant la capitale culturelle de la Russie. Lors de notre terrain en Estonie, il y eut une cérémonie pour décerner le prix littéraire basé en Estonie, le prix Dostoïevski. Le récipiendaire de l'année 2002 fut un poète russe résidant en Lettonie, qui reçut son prix des mains du consul de Russie en Estonie, Monsieur Konstantin Provalov. Celui-ci est souvent présent lors d'événements culturels organisés par des Russes d'Estonie, notamment lors d'expositions et des vernissages de membres de l'Association des peintres russes d'Estonie. Le Consulat de Russie tient même une galerie d'art, où sont exposés des artistes provenant de Russie, mais aussi des artistes faisant partie de la minorité russe locale. La ville de Moscou offre aussi des bourses aux étudiants russes des Pays baltes afin que ceux-ci puissent aller en Russie recevoir une éducation supérieure dans leur langue maternelle.

Il semble toutefois que, dans une économie de marché, la culture russe d'Estonie puisse aussi souffrir du fait qu'elle se trouve aux côtés du géant russe. Par exemple, les frais de production de livres sont bien inférieurs en Russie, là où sont toujours publiés de nombreux auteurs, dont les œuvres se vendent à des prix abordables pour un lectorat comprenant des millions d'individus. Cela peut alors être un problème pour les auteurs russes d'Estonie qui ne parviennent à se trouver d'éditeur en Russie puisque, d'un côté, le nombre de personnes lisant le russe est limité en Estonie;

de l'autre, l'écart des coûts de production fait qu'il n'est pas avantageux de publier en Estonie puis d'exporter vers la Russie.

Les interventions de la Russie en faveur des Russes d'Estonie, tant au point de vue politique qu'au point de vue culturel, laissent voir comment elle agit en tant que « patrie externe ». Cependant, ce ne sont pas tous les Russes d'Estonie qui voient d'un bon œil les interventions de Moscou, comme le révèle le peu de confiance qu'ils expriment envers l'État russe pour la protection de leurs droits. Brubaker (1996 : 51) est d'avis que les interactions entre le nationalisme de l'État nationalisant, celui de la patrie externe, mais aussi celui de la minorité peuvent avoir des effets déstabilisants, voire même explosifs. Jusqu'à maintenant, on ne peut nier que des tensions aient existé sans, pourtant, que cela ne dégénère en conflit violent sur des bases ethniques et cela, malgré des risques réels.⁶¹

2- La Russie : une patrie aux mœurs étrangères

Dans la présente section, nous verrons que les participants à notre recherche entretiennent un rapport ambivalent avec la Russie. La recherche effectuée par David Laitin (1998 : 165) auprès de Russes de quatre républiques post-soviétiques a démontré en fait que ceux-ci ont une perception paradoxale de la Russie : elle est à la fois leur patrie tout en leur étant étrangère. Ceci a pu être constaté aussi auprès des auteurs et peintres que nous avons rencontrés. Ceux-ci semblent apprécier la Russie surtout pour son immense potentiel, qu'il concerne la richesse de la culture russe, l'immensité du territoire ou la bonté de ses habitants, ce à quoi ils s'identifient. Mais lorsqu'il s'agit de son pouvoir politique, de sa situation plutôt chaotique, de sa structure sociale, la Russie leur est étrangère.

Selon Iris Pettai (2000 : 82), c'était un non-Estonien sur trois qui considérait toujours la Russie comme étant sa patrie en 1999. Parmi nos douze informateurs nés en Russie, sept personnes considèrent toujours la Russie comme étant leur patrie. Il ne faut pas oublier que le terme « rodina » (« patrie », « terre natale ») est lié au verbe « donner naissance ». Or, la très grande majorité des Russes qui sont nés en Russie sont très critiques de la situation présente en Russie.

⁶¹ Au cours de notre séjour en Estonie, nous avons pu remarquer à plusieurs reprises que tant les Estoniens que les Russes sont très heureux, voire fiers, du fait que le retour à l'indépendance de leur république s'est fait sans qu'aucune goutte de sang ne soit versée. On doit rappeler ici que dans de nombreuses régions, y compris dans les deux autres républiques baltes, la confusion résultant du démantèlement de l'URSS a causé la mort de plusieurs personnes.

Au cours des entrevues avec nos informateurs, nous leur avons demandé de nous parler du lien qu'ils entretiennent avec la Russie, avec le peuple russe (de Russie). Bien que nous ne leur ayons pas posé de questions faisant directement référence à la situation politique, quatre participants à notre recherche, dont trois qui sont nés en Russie, ont tenu des propos très critiques concernant la situation politique russe. Ces derniers en veulent grandement au gouvernement de Boris Eltsine d'avoir enlisé son pays dans une guerre sans fin, celle de Tchétchénie, en plus d'avoir institué un régime où le crime et la corruption semblent en être venus à faire partie des mœurs. L'extrait d'entrevue avec le poète Tzvetan (70 ans, russe) laisse bien voir son désaccord avec cette situation et révèle peut-être une certaine nostalgie pour le passé soviétique :

Il fallait faire la perestroïka, ces changements radicaux étaient nécessaires, mais il fallait attendre un peu. Des millions de personnes se sont retrouvées réfugiées et combien de morts? Des dizaines de milliers. Tout cela aurait pu être évité parce que le séparatisme est une chose, mais le terrorisme en est une autre. La perestroïka, je ne l'ai vraiment pas acceptée et ne me suis pas trompé. Tant de désordre, de scandales, de nombreux toxicomanes, le sida, la criminalité. En Russie, on frappe des gens sur la tête avec une bouteille, on prend leurs vêtements et leur argent, à Moscou. Qu'est-ce que c'est comme capitale? [...] Qu'ils disent là-bas [en Russie] que tout cela est la faute des Tchétchènes, des Baltes, je ne suis pas d'accord. Tout cela a été causé par messieurs Gorbatchev et Eltsine. S'ils avaient pensé un peu plus, cela ne se serait pas passé.

Seulement deux personnes nées en Russie (Iouri, 55 ans, estonien et Peter, 40 ans, russe) n'ont que de bons mots pour la Russie. Et ce qu'ils affirment apprécier a surtout à voir avec les changements positifs des dernières années. Le peintre d'icônes Peter se réjouit des transformations récentes qu'a subies Moscou, bien qu'il craigne que cela soit temporaire :

C'est agréable de voir des changements positifs. Les gens aussi, selon ce que je peux observer, changent pour le mieux. Ils sont devenus plus bons, plus doux. Il semble que cette tension post-soviétique se soit relâchée. [...] Moscou, c'est une mégalopole énorme, là-bas tous s'accommodent, chacun trouve sa place, son petit nid, et vit confortablement. [...] D'un côté c'est bien de voir que les gens vivent et s'amusent, mais c'est peut-être un événement temporaire. Il reste que c'est positif de voir que les gens ne sont plus gris, qu'ils ont commencé à s'habiller de façon plus libre, plus colorée.

Les propos que nous venons de relater sont ceux d'informateurs nés en Russie. La grande majorité de nos informateurs qui sont nés ou ont grandi en Estonie — ils sont quatorze artistes et auteurs (54%) — laissent voir une ambivalence similaire à celle que nous avons vue chez ceux qui sont nés en Russie. Leur « patrie externe » est appréciée pour l'ampleur de ce qu'elle a à offrir au monde, pour sa richesse culturelle, pour son histoire, mais son aspect chaotique et instable la rend inquiétante. Ainsi, même si le peintre Arkadia (40 ans, étranger) trouve que les relations entre les gens sont plus simples en Russie, que la vie y est plus gaie, « *c'est joyeux mais tu peux te réveiller sans rien le lendemain matin* ».

Trois jeunes hommes nés en Estonie éprouvent de l'admiration pour la Russie. En fait, les trois connaissent certainement la Russie, y ayant séjourné à plusieurs reprises, mais ils n'y ont jamais habité. Le premier informateur est le poète Sergueï (30 ans, estonien) qui affirme qu'il faut prendre la Russie comme elle est, qu'elle est généreuse de ce qu'elle a, ce dont on peut être fier en tant que Russe. Toutefois, il est conscient des limites de ce potentiel :

Le potentiel est très grand. [...] J'éprouve de la fierté dès que j'apprends qu'on accomplit quelque chose avec succès en Russie. Tout Russe, ces dernières vingt années, a dû ressentir de la honte une centaine de fois en raison de choses différentes liées à la Russie. Parfois, cette honte n'avait pas de raison d'être, parce qu'ayant davantage à voir avec la façon dont on nous présentait les événements et non pas avec ce qui se produisait en réalité. Souvent bien sûr, il y avait de quoi avoir honte. Mais lorsqu'il y a quelque chose dont on puisse être fier, j'éprouve des sentiments patriotiques très forts. Ces sentiments sont sûrement partagés par de nombreux Russes qui vivent à l'étranger.

Le fait que Sergueï se sente concerné par la Russie au point d'avoir honte ou d'être fier de ses réalisations montre un fort sentiment d'appartenance. Pourtant, il est citoyen de la République d'Estonie, pays où il est né. Les deux autres admirateurs de la Russie sont Andreï (20 ans, estonien) et Vasili (20 ans, étranger), actuellement étudiants de l'Académie des arts d'Estonie. Il convient de rappeler que tous deux souhaitent aller étudier à l'Académie des arts de Saint-Petersbourg pour y apprendre ce qu'ils considèrent être les bonnes façons de dessiner et de peindre. Lors de notre entretien, Vasili et Andreï comparaient souvent la république où ils ont grandi, l'Estonie, à la Russie, en recourant à des termes dithyrambiques pour qualifier le dernier État. Selon eux, on trouve en Russie « *une nation éduquée* », « *une énorme culture* », « *des vieux clochards très intelligents* », etc. Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'Andreï en vint à dire :

nous aimons la Russie seulement pour ce qu'elle a de bon. Les mauvais aspects, nous ne les avons pas rencontrés. Nous croyons que les gens y sont bons. En fait, c'est probablement différent en réalité.

Nous avons vu plus tôt que les médias télévisés russes (de Russie) sont aujourd'hui regardés par la grande majorité des Russes d'Estonie. Suivant Appadurai (1996 : 30), il nous est possible de croire que ces médias font circuler des bribes de réalité — les informations — qui permettent la formation de scénarios dans lesquels les gens imaginent leur vie en divers endroits autres qu'en ce lieu où ils se trouvent. Comme Andreï et Vasili étaient très jeunes à l'époque soviétique, alors où les frontières étaient ouvertes entre l'ESSR et la RSFSR, les images qu'ils peuvent avoir de la Russie proviennent fort probablement de leurs expériences passées, de celles de leurs proches en plus de celles offertes par les médias. Et la représentation qu'ils se font de la Russie ne peut être détachée de la situation socio-économique et politique dans laquelle se sont retrouvés les Russes en Estonie

suite à l'indépendance de cette république : « *Places, after all, are always imagined in the context of political-economic determinations that have a logic of their own* » (Gupta et Ferguson 1997 : 40).

Les propos de nos informateurs que nous venons de relater concernent les actions politiques de la Russie en général ou les mœurs qui prévalent chez les Russes de Russie, que nous aborderons aussi dans la dernière section de ce chapitre. Nous pouvons constater que les auteurs et artistes russes que nous avons rencontrés en Estonie font généralement voir une relation ambivalente à la Russie et, ce, qu'ils y soient nés ou non. Si nos informateurs semblent peu s'identifier à l'aspect chaotique et à la corruption en Russie, on pourra remarquer dans la prochaine section que ceux-ci sont très attachés à la sphère culturelle et à la langue des Russes.

3- La « grande culture russe » et la langue de Pouchkine vues de l'Estonie

Nous allons maintenant voir que l'appartenance aux traditions russes constitue une des facettes de l'identité ethnique de la plupart des auteurs et des artistes que nous avons rencontrés. Nous verrons aussi que, parmi ces traditions, le riche héritage de la religion orthodoxe de Russie semble jouer un rôle important dans la vie et dans la création de plusieurs de nos informateurs. Un dernier élément qui est étroitement lié à la culture est la langue. Si nous avons vu au chapitre précédent qu'il est important pour la majorité des auteurs et artistes qu'on puisse continuer à parler russe en Estonie, sans subir de discrimination de la part des autorités étatiques, nous constaterons que la relation à la langue russe peut laisser voir des appartenances différentes, qui peuvent être orientées soit vers la Russie soit vers l'Estonie.

A- La sphère culturelle russe selon les Russes d'Estonie

Afin de comprendre comment se développe le lien à l'art, à la littérature, il est essentiel de nous intéresser aux premiers contacts, à la formation de ceux qui en sont venus à pratiquer ces deux formes de création. Si nos informateurs qui ont étudié en ESSR et ailleurs en URSS ont reçu une éducation où la sphère culturelle russe avait une place privilégiée, on peut toujours remarquer chez les étudiants que nous avons rencontrés que l'enseignement qu'ils ont reçu demeure étroitement lié à la culture russe. On doit rappeler que le système scolaire estonien est toujours divisé en deux programmes selon la langue principale d'enseignement, soit le russe ou l'estonien, ce qui devrait être modifié en 2007, alors où toutes les écoles devront passer au programme estonien.⁶² Andreï (20 ans, estonien), étudiant de première année à l'Académie des arts d'Estonie,

⁶² Une loi de 1997 sur les écoles secondaires et lycées stipule qu'à partir de l'année scolaire 2007-2008, toutes les écoles secondaires devront devenir des établissements de langue estonienne. Ceci implique que les écoles secondaires

fréquentait une école spécialisée en art avant d'être accepté à l'Académie. Il résume ainsi les courants qu'il avait étudiés : « À l'école nous avons étudié Repine, Sourikov⁶³, ainsi que les groupes classiques. Des Russes pour la plupart. Nous avons étudié plusieurs Russes, mais aussi les impressionnistes français ». On ne peut être très étonné alors de voir qu'il est difficile pour plusieurs de nos informateurs d'apprécier la scène des arts visuels des Estoniens, davantage orientée vers ce qui se fait en Europe, plus près des tendances d'art contemporain. Les propos de Vasili (20 ans, étranger), l'autre étudiant de l'Académie des arts, sont très révélateurs à ce sujet, notamment en ce qui concerne l'enseignement qu'il reçoit :

Ici, on n'apprend rien. Tu fais ce que tu veux et tu attends de voir quelle note on te donne, si cela plaît ou non. On devrait apprendre à dessiner d'abord, à s'exprimer ensuite. Mais ici, c'est le contraire. Tu colles ce que tu veux, ensuite tu dis ce que tu veux.

L'importance accordée à l'académisme par nos informateurs dans la formation révèle un certain attachement aux traditions artistiques russes. Le peintre Denis (60 ans, russe) parle plutôt en termes « d'héritage génétique » pour décrire l'influence de l'art russe sur ce qu'il fait. Il affirme néanmoins que le fait d'avoir longtemps vécu en Estonie a laissé chez lui une certaine empreinte, perceptible dans son art:

L'art folklorique russe m'est plus proche génétiquement...Pourquoi les Russes ont-ils davantage d'attirance pour la couleur rouge ? Comme j'ai vécu ici, j'aime le rouge, mais légèrement. Mon goût ne me permettrait pas de faire du pseudo-russe. Je tente simplement de faire une bonne toile. L'essentiel est que j'ai une vision du monde qui est russe, non-rationnelle, plus émotionnelle.

Nous avons vu brièvement au chapitre précédent que plusieurs des artistes et auteurs russes d'Estonie tiennent à ce qu'il soit toujours possible pour eux de conserver leur langue nationale en Estonie, tout en reconnaissant l'importance d'apprendre l'estonien. Cela concerne (la qualité de) l'enseignement de la langue russe, que nous aborderons à la section et au chapitre suivants. Si ces questions d'ordre linguistique sont importantes pour notre recherche, il est aussi pertinent de comprendre ce que pensent les peintres de la formation actuellement offerte en art visuel en Estonie. Parmi les peintres professionnels ayant reçu une formation académique, trois personnes s'inquiètent de l'avenir des étudiants de l'Académie des arts d'Estonie. Ceux-ci reprochent aux

et lycées devront offrir au moins 60% de leur enseignement en langue estonienne. Quelques institutions pourront offrir jusqu'à 40% de leur éducation en d'autres langues, dont le russe (Open Society Institute 2001 : 30). Comme nous avons vu au chapitre 1, on amenda cette loi, en 2002, afin de permettre aux lycées appartenant aux municipalités de continuer à offrir une éducation dans la langue d'une des minorités nationales, là où la majorité de la population locale manifeste un tel désir.

⁶³ En 1870, treize peintres russes et un sculpteur fondent une association artistique indépendante de l'Académie et dont le but est d'organiser des expositions itinérantes. On appelle ce groupe les « Ambulants » (peredvizhiniki). Parmi ces peintres, on retrouve Ilya Repine (1844-1930) et Vasili Sourikov (1848-1916).

institutions d'enseignement d'art d'accepter des étudiants qui n'ont toujours pas acquis la maîtrise des techniques de peinture, de ne pas leur donner assez de cours de dessin et de leur accorder trop de liberté. Ce qu'en dit Mikhaïl (55 ans, étranger), qui a étudié à l'Institut des arts de l'ESSR, laisse bien voir comment était leur enseignement en comparaison avec les écoles de Russie et comment il perçoit le système d'éducation de l'Estonie actuelle :

Ici les étudiants étaient laissés à eux-mêmes, bien qu'il y avait de la compétition entre eux. Ils s'intéressaient aussi à ce qui se faisait ailleurs dans le monde. Je souffre encore de ne pas avoir appris certains éléments de base comme on le faisait à l'École de Moscou. [...] De nos jours, on n'enseigne plus le dessin [en Estonie]. Ceux qui terminent leurs études ne savent absolument pas dessiner. Il reste que nous savions un peu dessiner parce que Moscou avait tout de même certaines exigences. Je crains qu'il ne se produise la même chose que sur la scène politique, c'est-à-dire qu'on se défasse de tout ce qu'il y avait en URSS et en Russie, sous prétexte que tout ce qui a à voir avec la Russie est mal, ce qui voudrait dire que d'apprendre le dessin est mal. J'ai l'impression que les étudiants n'apprennent rien. On leur dit « pensez par vous-mêmes ». Mais que peuvent-ils imaginer s'ils ne savent pas comment le réaliser ?

Mikhaïl croit en fait que la sphère culturelle en Estonie vit une réorientation vers l'Occident et un détachement d'avec la Russie, ce avec quoi il semble être en désaccord. On peut d'abord déceler dans cette désapprobation une appartenance aux façons d'enseigner le dessin et la peinture propres à la Russie ou à l'URSS. Ce qu'il considère être réorientation et détachement montre aussi comment la sphère de la production culturelle peut être liée à la sphère politique. Ernest Gellner (1983 : 57) affirme en fait que, dans un contexte nationaliste, une « haute culture étrangère » qui, auparavant, jouissait d'un statut privilégié peut être éliminée et remplacée par une « nouvelle haute culture » qui serait en partie inventée, en partie liée à la culture populaire locale. En Estonie, cette « nouvelle haute culture » serait locale en ce sens où cette république effectue un retour vers l'Occident, vers une Europe de laquelle elle considère faire partie. Il en découle alors que la culture estonienne devrait suivre les tendances européennes. Après avoir vu comment est perçue la formation en art en Estonie par certains artistes russes, voyons comment nos informateurs sont liés à l'art et à la littérature russes, qu'ils proviennent d'Estonie ou de Russie.

Nous avons d'abord constaté que les seuls moments où des commentaires négatifs se sont fait entendre par rapport à l'art ou à la littérature russes concernent un désaccord avec certains courants, certaines tendances qui existent à l'intérieur du monde de la création russe. D'un côté, ce sont les écrivains ou artistes plus conservateurs qui critiquent ce qui est fait par les créateurs russes contemporains, car les œuvres de ces derniers n'auraient plus rien à voir avec « la tradition russe ». En fait, le plus souvent ces propos sont tenus par les individus plus âgés et qui sont membres

d'organisations plus conservatrices comme ORLE ou la Section estonienne de l'Union des écrivains de Russie. De l'autre côté, deux personnes qui sont liées à la culture « underground » ont mentionné avoir eu peu d'intérêt à étudier, à l'école, les classiques russes de la peinture et de la littérature. Le poète Sergueï (30 ans, estonien) aurait préféré « *éclaircir le rôle de Daniil Kharns dans la littérature russe* » tout comme celui de Boris Grebenshikov,⁶⁴ que lui et ses camarades de classe considéraient être « *le Pouchkine de l'avenir* ». Le peintre et désigner Arkadia (40 ans, étranger) a étudié à Leningrad, là où l'école de peinture est réputée pour son académisme. Arkadia affirme avoir éprouvé peu d'enthousiasme à apprendre à peindre d'après les classiques russes, mais en est venu, avec le temps, à en apprécier la qualité et même à éprouver de la nostalgie pour ces œuvres :

Je me suis opposé à l'académisme. Je savais que je devais l'étudier, mais cela ne me plaisait pas. Ensuite cela m'a plu. [...] Il y a quelque chose de nostalgique. Je regarde les Ambulants... Surtout quand on voit les originaux, on ressent une forte nostalgie. Tu te dis : « ils savaient dessiner » et tu ne veux rien dire de plus. Tu ressens alors une nostalgie comme quand tu écoutes une musique de jeunesse. Cela ne veut pas dire que tu veux l'entendre ou la jouer à chaque jour. On ne doit l'entendre qu'une fois. Il y a là quelque chose de spirituel.

On peut remarquer une importante démarcation entre les auteurs qui sont davantage liés à la scène « underground » — ceux que nous avons placés dans le groupe des indépendants — et ceux faisant partie des organisations littéraires russes — ORLE et la Section estonienne de l'Union des écrivains de Russie. Les premiers semblent être plus près des écrivains de « l'âge d'argent » et d'auteurs plus contemporains, tandis que les autres sont davantage liés à la littérature russe de « l'âge d'or ».⁶⁵ Bien qu'une telle démarcation existe dans leurs influences, la plupart de informateurs parlent toujours d'une tradition littéraire russe. Ainsi, même si le poète Georgi (45 ans, étranger) se dit davantage influencé par les écrivains russes de l'âge d'argent, et par ceux qui, à l'époque soviétique, faisaient partie de la littérature de l'underground, il insiste sur l'importance de s'inscrire dans une tradition :

[L'écriture] C'est un autre acte. C'est une communion avec les hauteurs de l'esprit. Dans la tradition russe, il y a des moyens différents [d'écrire]. En Occident, la création poétique était très souvent une expression de soi, et seulement cela. Et elle ne visait rien d'autre. Alors les expériences poétiques en Occident se sont rapidement transformées en poèmes sans

⁶⁴ Daniil Kharns (1905-1942) est un auteur russe des années 1920-30 faisant partie du groupe de poètes *Обэриу* (Association d'art réel). Boris Grebenshikov est le chanteur du célèbre groupe rock russe Aquarium, dont les textes sont appréciés par un vaste public.

⁶⁵ En littérature russe, on fait souvent référence à « l'âge d'or » pour parler des classiques russes du XIX^{ème} siècle (F. Dostoïevski, L. Tolstoï, N. Gogol et celui qui est probablement le plus important pour les Russes, A. Pouchkine). L'« âge d'argent » comprend les auteurs qui écrivaient quelque peu avant l'avènement de l'URSS et jusque dans les années 1930 (dont une des figures principales est le poète futuriste V. Maïakovski).

formes : les vers libres. Je peux en écrire des kilomètres, ce n'est pas difficile. Il est bien plus difficile d'écrire des poèmes s'inscrivant au sein d'une tradition. Parce qu'à ce moment, tu te branches à la tradition puissante de gens qui, antérieurement à toi, ont réfléchi sur la nature des humains. Tu n'as aucun autre moyen de comprendre Pouchkine que de t'asseoir et de tenter d'écrire quelque chose toi-même.

La poète Barbara (35 ans, étrangère) s'accorde avec Georgi sur l'importance de s'inscrire au sein d'une tradition. Selon elle, une surabondance de liberté créatrice remet en question la possibilité même d'existence d'une bonne littérature, qui exige des cadres. Or, ses cadres, elle les trouve en partie dans les traditions littéraires proches de la religion orthodoxe. Dans la prochaine section, nous verrons comment la foi orthodoxe constitue pour plusieurs participants à cette recherche une facette de leur identité ethnique dont l'influence peut être perçue tant dans leur vie personnelle que dans leurs oeuvres.

B- La foi orthodoxe en périphérie de la Troisième Rome⁶⁶

Une des grandes victimes de l'expérience soviétique fut le sentiment religieux. Peu avant que l'URSS ne cesse d'exister, on assista pourtant à la résurgence de l'Église orthodoxe. La recherche de David Laitin (1998 : 311) au sein de quatre républiques post-soviétiques a démontré que les minorités russes du proche étranger ont davantage confiance en l'Église orthodoxe qu'en toute autre institution. Dans les Pays baltes, c'était 45.3% des Russes qui affirmaient, en 1991, avoir complètement confiance en l'Église. D'après les résultats de Laitin, la religion orthodoxe est fortement liée à l'identité « russe », bien qu'elle occupe un rôle secondaire après la langue. Parmi les participants à notre projet de recherche, ce sont surtout les jeunes informateurs qui accordent à la foi orthodoxe et à sa culture une place importante dans leur vie et dans leur création. Il est donc possible que la religion orthodoxe puisse en venir à représenter une facette de plus en plus significative de l'identité des Russes d'Estonie à l'avenir. Marika et Aksel Kirch (1997 : 157), ont cependant remarqué deux tendances en ce qui concerne la foi orthodoxe et l'identité des Russes d'Estonie :

on the one hand there are Orthodox Russians seeking to reconstruct an ethnic and religious identity for Russians as a nation, while on the other hand younger Russians have also begun to steer toward a European identity, where Orthodoxy has little place.

Ceci représente évidemment une contradiction. Toutefois, comme nous l'avons vu plus tôt, l'Estonie est vue par plusieurs comme étant « un bon compromis entre la Russie et l'Europe ». Et si

⁶⁶ La chute de Byzance aux mains des Turcs en 1453 fut aussi la fin de cet empire orthodoxe. Suite à cet événement, on vit émerger dans les monastères de la Rus – l'ancienne Russie – une conception politique décrivant Moscou comme la Troisième Rome. Heller (1997 :149) cite Pilotheé, moine de Pskov : « Deux Rome sont tombées, la troisième est solide et il n'en sera pas de quatrième ».

la religion orthodoxe n'a pas sa place en Europe, elle a sa place en Estonie puisqu'il y existe, depuis plusieurs siècles, des églises orthodoxes, et de nombreux Estoniens sont de foi orthodoxe.⁶⁷ Quoi qu'il en soit, la contradiction entre son attachement à l'Église orthodoxe et son désir d'émigrer vers l'Europe représente pour Barbara (35 ans, étrangère), la seule de nos informateurs à avoir l'intention de quitter l'Estonie, un dilemme difficile à résoudre. L'extrait suivant de l'entrevue avec elle est très révélateur à cet égard:

Une des raisons essentielles qui nous empêche de quitter est que je ne sais pas si nous trouverons une église en Occident. Je choisirais bien un endroit où il y a une tradition orthodoxe. [...] D'une part, je lie la tradition orthodoxe à mon identité de Russe, mais il y a aussi la langue. Du côté créatif, je me sens plus près de ceux qui sont marginaux. Ces gens sont orthodoxes et écrivent des choses orthodoxes. Moi-même, je n'écris pas ainsi, mais ils sont plus près de moi à l'intérieur [...] Nous sommes tous des néophytes. Nous avons tous été baptisés à l'âge adulte. Je ne peux me considérer comme étant si religieuse; je n'y vais pas si souvent [à l'église]. Nous avons un mariage non-religieux, nous avons un enfant... des péchés. Mais il reste que je me sens très proche de la religion orthodoxe. Et la tradition orthodoxe continuera à se développer.

Parmi nos informateurs, ils sont onze personnes (42%), dont cinq peintres et six auteurs, à avoir mentionné leur appartenance à l'Église orthodoxe, bien que, dans la plupart des cas, ils ne semblent pas pratiquer de façon assidue. Presque tous semblent s'être convertis au cours de la dernière décennie, ce qui aurait eu, pour certains, d'importantes conséquences sur leur vie et sur leur création. Pour Ivan (35 ans, estonien) et Peter (40 ans, russe), la conversion à la religion orthodoxe aurait eu lieu suite à leur découverte des icônes orthodoxes. Ainsi, tous deux auraient mis fin à leur pratique d'un art davantage expérimental, marqué notamment par la destruction de leurs œuvres « laïques », pour en venir à ne peindre que des icônes orthodoxes. La romancière Alexandra (50 ans, russe) faisait partie auparavant d'une certaine communauté « bohémienne » de Moscou. Aujourd'hui, elle habite dans une région rurale du nord-est de l'Estonie où se trouve un monastère orthodoxe. Depuis qu'elle s'est convertie à la religion orthodoxe, vers la fin des années 1980, elle exprime sa foi dans ses écrits qui, de nos jours, relatent la vie des alentours de ce monastère. Il est donc très intéressant d'observer que des auteurs et peintres qui, auparavant faisaient partie de cercles « underground », ont mis fin à leur création laïque pour accorder la

⁶⁷ Bien que la plupart des Estoniens se soient plutôt convertis au luthéranisme, arrivé en Estonie au cours de la domination des Allemands et des Scandinaves, de nombreux Estoniens sont de foi orthodoxe. L'histoire récente de l'Église orthodoxe en Estonie est complexe. D'abord, au cours de l'occupation par le régime soviétique, qui tenta d'imposer l'athéisme à sa population, l'Église orthodoxe d'Estonie dû partir en exil et se retrouver sous la juridiction de l'Église de Constantinople et non plus de l'Église de Moscou. Une fois l'indépendance recouvrée, l'Église orthodoxe allait connaître plusieurs années de litige, parce que prise dans les procédures de restitution de ses propriétés au même moment où l'État estonien tentait de se distancier de Moscou. Pour plus d'informations à ce sujet, voir le site internet de l'Église orthodoxe d'Estonie (2004).

primauté à leur foi et à la culture orthodoxe dans leurs oeuvres. Comme l'Église orthodoxe est, depuis des siècles, étroitement liée à la Russie et à sa culture, on peut voir dans l'attachement de nos informateurs à la religion l'expression d'une certaine appartenance à la Russie et à sa culture.

À la lumière des propos de nos informateurs sur leur attachement à la culture russe, nous pouvons remarquer d'importantes divergences alors que ceux-ci parlent de « la culture russe », de laquelle ils tirent leurs influences créatrices, leurs cadres. Ces différends correspondent bien à ce qu'a noté Bourdieu (1998 : 445-6) en ce qui concerne l'héritage culturel :

[...] l'héritage culturel qui existe à l'état matérialisé et à l'état incorporé [...] n'existe et ne subsiste effectivement [...] que dans et par les luttes dont les champs de production culturelle (champ artistique, etc.) sont le lieu, c'est-à-dire par et pour des agents disposés et aptes à en assurer la réactivation continuée.

Comme Bourdieu, le penseur britannique Raymond Williams (1977 : 117) croit que l'établissement de « l'héritage culturel » est l'enjeu de luttes qui constitueraient une grande partie de l'activité culturelle contemporaine. Williams (1977 : 115) avance que nous ne devrions pas voir « une tradition » mais plutôt une « tradition sélective » : « *an intentionally selective version of a shaping past and a pre-shaped present, which is then powerfully operative in the process of social and cultural definition and identification* ». Il est donc intéressant de noter que nos informateurs qui s'affirment croyants orthodoxes ont récemment « sélectionné » des traditions qu'ils n'ont pas ou à peine connues en raison de l'athéisme fortement encouragé par l'État soviétique. En ce sens, les propos du penseur d'origine russe, Boris Groys (2002 : 311) traduisent bien la complexité de la situation dans laquelle se sont récemment retrouvés les résidents des anciennes républiques socialistes :

The postcommunist subject travels the same route as described by the dominating discourse of Cultural Studies - but it travels this route in the opposite direction : not from the past to the future, but from the future to the past; from the end of history, from existing posthistorical, postapocalyptic time, back to historical time.

Nous avons vu au chapitre précédent que les peintres et auteurs russes que nous avons rencontrés ont été peu influencés par l'art et la littérature des Estoniens, bien que certains en apprécient différents aspects. Et lorsqu'ils parlent de la « culture russe », celle-ci n'implique pas le même contenu pour tous : dans certains cas, ils font référence à la tradition orthodoxe, dans d'autres à l'académisme de leurs peintures, ou encore à la littérature de « l'âge d'argent » plutôt qu'aux auteurs de « l'âge d'or ». Il est alors utile de nous tourner vers Arjun Appadurai, qui conçoit la culture davantage comme un marqueur de différence que comme substance :

I propose, however, that we restrict the term culture as a marked term to the subset of these differences that has been mobilized to articulate the boundary of difference. As a boundary-maintenance question, culture then becomes a matter of group identity as constituted by some differences among others (1996 : 13).

Ainsi, bien que les artistes et auteurs russes ne songent pas nécessairement au même « contenu » lorsqu'il parlent de l'art et de la littérature russes, le fait qu'ils semblent fortement attachés à ce qu'ils considèrent être « la culture russe » laisse voir comment celle-ci peut servir de marqueur de différence, voire de frontière, notamment par rapport aux Estoniens. Dans la prochaine section, nous verrons brièvement comment leur langue, elle aussi, peut servir de marqueur de différence non seulement avec les Estoniens, mais aussi avec les Russes de Russie.

C- La langue de Pouchkine expatriée

La situation dans laquelle se trouvent les membres de la minorité russe d'Estonie est étroitement liée à la politique linguistique de cette république. Comme notre recherche porte sur les différentes appartenances de Russes vivant en Estonie, il est important d'observer le lien qu'ils entretiennent avec cette langue qu'ils partagent avec la population de l'État voisin, la Russie. D'autant plus qu'avec les réformes du système d'éducation estonien, qui remettent en question la place de la langue russe en Estonie surtout à partir de 2007, la question de la qualité de la langue russe est d'actualité.

Benedict Anderson (1991 : 133) soutient que, dans l'analyse du nationalisme, il faut plutôt voir la langue en tant qu'elle permet l'établissement de solidarités, en tant qu'elle génère des « communautés imaginées ». Le cas qui nous intéresse illustre ceci dans une certaine mesure. En fait, Triin Vihalemm (2002b : 213) a remarqué que les limites culturelles entre les deux groupes nationaux en importance en Estonie sont reconstruites au quotidien au moyen de la langue. Ayant observé que la langue russe prédomine lors d'interactions entre Russes et Estoniens, Vihalemm émet l'hypothèse que les Russes d'Estonie sont en train de prendre conscience de la valeur symbolique de la langue russe. Celle-ci pourrait servir de base à la formation d'une identité collective, ce qui pourrait les conduire à l'utiliser en tant que marqueur de distinction collectif, les distinguant des Estoniens. Vihalemm (1999a : 21) fait aussi référence à une recherche effectuée parmi les Russes de Tartu par Anu Masso. Celle-ci a observé que les Russes de cette ville estonienne croient que la langue russe qu'ils parlent est devenue un facteur les distinguant des Russes de Russie.⁶⁸ Ainsi, la langue peut faciliter la formation de « communautés imaginées » —

⁶⁸ Irina Külmoja (2000 : 84-90) s'est intéressée aux transformations subies par la langue russe utilisée dans la vie quotidienne et dans les médias d'Estonie. Elle a noté de fréquentes erreurs grammaticales (mauvaise utilisation des

comme celle des Russes d'Estonie — mais en devenant exclusive, tandis que les locuteurs d'une même langue en viennent à considérer qu'ils parlent plus ou moins la même langue.

Parmi les participants à notre recherche, six personnes (23%) ont mentionné l'existence de différences entre le russe parlé par les Russes d'Estonie et ceux de Russie. Quatre de ces informateurs sont des auteurs, ce qui peut donner à penser qu'il existe une plus grande préoccupation des gens de lettres pour leur langue. Deux d'entre eux tiennent des propos très critiques concernant la langue russe parlée et écrite en Estonie. La romancière Natalia (50 ans, estonienne) parle couramment l'estonien et est citoyenne de la République d'Estonie, où elle est née. Elle affirme pourtant avoir du mal à supporter les influences de l'estonien en langue russe :

Ici la langue russe, particulièrement celle de la classe moyenne, est terrible. Je ne peux l'entendre. C'est une langue de conjoncture, une langue qui s'adapte aux nouvelles conditions de vie. C'est une langue de vente. Une langue qui veut introduire de nouveaux mots estoniens afin de parvenir à un compromis quelconque. « Je parlerai en russe, mais presque comme en estonien ». Mais les langues russe et estonienne ne peuvent s'unir. [...] Les Russes se sont mis à parler ainsi pour plaire aux Estoniens. C'est la position de serviteur. « Je veux apporter ce que vous voudrez! » [dit-elle avec ironie].

Trois de nos informateurs semblent apprécier davantage la qualité du russe parlé et/ou écrit des Russes d'Estonie. Fait intéressant, ces trois individus sont venus en Estonie à partir de la Russie alors qu'ils étaient adultes. Le poète Tzvetan (70 ans, russe) semble préférer le russe qu'on entend en Estonie à celui de Russie puisqu'il est, à son avis, moins vulgaire. Peter (40 ans, russe), peintre d'icônes, considère que le russe que l'on entend en Estonie est plus pur que celui parlé en Russie, parce que n'ayant pas subi l'influence d'autres langues — il fait références aux autres langues slaves — comme en Russie. Et si le russe parlé en Estonie a quelques emprunts de l'estonien, Peter n'y voit aucun inconvénient parce que ces deux langues sont, selon lui, trop différentes pour en venir à se mélanger. Le romancier Dmitri (65 ans, estonien) affirme que la langue et la culture russes auraient conservé davantage « d'originalité » en Estonie qu'en Russie :

En Russie aujourd'hui, ils s'inquiètent de la langue russe, parce qu'on en a fait une mauvaise langue. [...] Aujourd'hui en Russie, il n'y a pas d'originalité. La vieille Russie! [...] Je crains que l'originalité ne se soit conservée qu'en périphérie : en Estonie, en Lettonie, en Lituanie, là où il y a des Russes. Parce que là-bas [en Russie], au milieu, elle a été perdue. Ce n'est pas un hasard si Nabokov et Brodsky ont vécu à l'étranger. Ils ont conservé l'originalité russe. Ils ont conservé le goût de la Russie. [...] C'est mon opinion que dans la métropole, elle [la culture] se meurt. Elle ne disparaîtra pas, mais en périphérie elle est plus vivante.

Le fait que six participants à cette recherche mentionnent l'existence de différences entre le russe qu'ils parlent ou entendent en Estonie et celui de Russie peut laisser voir, dans une certaine

aspects de verbes, erreurs des participes, etc.), un mauvais positionnement des accents toniques, ainsi qu'une utilisation de mots et expressions estoniens russifiés.

mesure, que « *languages multiply with states; not the other way round* » (Hobsbawm 1990 : 63). Il reste, cependant, que la majorité de nos informateurs n'ont pas fait mention de telles différences entre le russe parlé des deux côtés de la frontière Russie-Estonie. Il demeure intéressant d'observer comment le rapport à une langue qui, en principe est fortement liée à un pays, la Russie, peut révéler plusieurs appartenances. Ainsi, même des gens nés en Russie peuvent préférer la langue russe telle qu'elle est parlée en Estonie tandis que Natalia, qui est née en Estonie, aime se retrouver en Russie pour apprécier la qualité du russe qu'on y parle.

L'appréciation de la langue russe d'Estonie laisse entrevoir la possibilité d'un sentiment d'appartenance au dernier acteur de la « liaison triadique » dont parle Brubaker, la minorité nationale. Dans la prochaine section, nous porterons notre attention sur ce qui distingue les Russes d'Estonie de ceux qui habitent en Russie selon nos informateurs. On pourra remarquer à travers leurs propos diverses manières dont s'exprime leur appartenance à la minorité russe d'Estonie. Bien sûr, l'identification à la communauté russe d'Estonie ne peut être séparée de leurs attachements tant à l'Estonie qu'à la Russie, à leurs populations, mœurs et cultures respectives, exprimés de multiples façons. Enfin, nous verrons que les catégories identitaires qu'utilisent nos informateurs pour se décrire reflètent bien la complexité de leur situation, puisque la plupart d'entre elles laissent voir la pluralité des appartenances de ces Russes qui vivent en Estonie.

4- Qui sont les Russes d'Estonie?

Rogers Brubaker conçoit la minorité nationale comme étant composée de diverses positions plutôt que comme une entité homogène et fixe. Ce qui, en fait, constitue la minorité nationale est, pour Brubaker, ses revendications politiques qui sont faites sur la base de sa nationalité. La minorité nationale est alors davantage une « posture politique » (« *political stance* ») qu'un « fait ethnodémographique » (« *ethnodemographic fact* »), ce qui est aussi vrai pour la patrie nationale externe et pour l'État nationalisant (Brubaker 1996 : 5). Or, nous avons remarqué dans les propos des auteurs et peintres russes d'Estonie que ceux-ci perçoivent des traits significatifs dans les façons d'être, de faire, de parler et parfois même de créer qui distinguent les Russes d'Estonie des Russes habitant en Russie. Ainsi, la minorité de laquelle ils font partie semble être davantage qu'une entité politique puisqu'elle a, selon eux, des caractéristiques qui lui sont propres.

A- Les Russes d'Estonie et les Russes de Russie

Si les Russes d'Estonie étaient déjà « baltisés » à l'époque soviétique, si 60% de non-Estoniens se considèrent semblables aux Estoniens, on peut alors se demander comment ils sont

perçus lorsqu'ils arrivent en Russie (Melvin 1995 et Kruusvall 2002 : 129). Parmi les participants à cette recherche, six personnes (23%) affirment être considérées comme n'étant pas Russes par les Russes de Russie, souvent parce qu'on les prend pour des Estoniens, ou de façon plus générale, pour des Baltes. Trois de ces informateurs jugent de telles situations désagréables. Le romancier Vladimir (45 ans, estonien) trouve gênant d'être perçu comme étranger, tant en Russie qu'en Estonie :

Lorsque tu vas en Russie et qu'on te prend pour un Estonien... [...] Quand on va en Russie, les Estoniens et les Russes, nous tombons dans la même catégorie. Et à l'intérieur, ici, nous sommes considérés différents. Ce n'est pas une situation confortable.[...] Quand tu vas en Russie, où tous parlent ta langue, tous te comprennent, mais tu te sens déjà autre [...].

Les propos de Vladimir illustrent bien combien il est important, comme l'avait remarqué Barth, que l'identité ethnique soit le fruit d'un accord entre ego et autrui (Barth 1969 : 132). Pourtant, dans l'extrait précédent, Vladimir lui-même affirme se sentir différent des Russes de Russie, bien qu'il trouve désagréable de ne pas y être pris pour un Russe par ceux-ci. L'essayiste Rouslane (50 ans, estonien) affirme aussi être souvent considéré comme n'étant pas simplement « Russe », mais comme « Russe balte » lorsqu'il va en Russie. Rouslane croit que sa prononciation de certains sons et ses choix lexicaux font qu'on le distingue. Contrairement à Vladimir ainsi qu'aux étudiants, Andreï (20 ans, estonien) et Vasili (20 ans, étranger), Rouslane semble apprécier cette situation. Venant d'une famille mixte, il est possible qu'il se sente plus à l'aise avec le fait qu'on l'identifie non seulement en tant que Russe, mais en tant qu'Estonien (ou Balte) puisqu'il se dit lui-même porteur des deux cultures, russe et estonienne. La romancière Alexandra (50 ans, russe) est arrivée de Moscou en Estonie quelques années avant que l'URSS ne s'effondre. Déjà à cette époque, elle se sentait étrangère parmi les Russes d'Estonie. Il lui semblait que ceux-ci avaient « pris quelque chose des Estoniens ». L'impression qu'il fallait parler de façon moins relâchée, plus fine avec les membres de l'intelligentsia russe d'Estonie faisait en sorte qu'elle ne savait trop comment s'adresser à eux et comment se comporter à certains moments. « *Je me sentais comme un éléphant dans un magasin de vaisselle* » - dit elle.

C'est la très grande majorité de nos informateurs — vingt-trois (88%) — qui croient que les Russes d'Estonie se distinguent des Russes de Russie. Ces distinctions sont perçues et expliquées de plusieurs façons. Une des manières dont elle s'exprime est en des termes quasiment évolutifs, en partant des Russes de Russie, en passant par les Russes d'Estonie vers les Estoniens/ Européens. La réponse de la peintre Nastya (35 ans, estonienne) alors que nous lui avons demandé

si elle croit qu'on peut remarquer que ses toiles sont l'œuvre d'une artiste russe laisse bien voir cela : « *Non, parce que je suis intermédiaire [промежуточно], déjà plus Russe, mais pas encore Estonienne* ». Lors d'un voyage en Russie, le jeune poète Sergueï (30 ans, estonien) affirme s'être surpris lui-même à ressentir par rapport à ce pays une sorte d'eurocentrisme mélangé à une nostalgie pour sa jeunesse :

La Russie peut nous rendre nostalgique de notre propre jeunesse. Pas pour le passé soviétique, mais pour notre jeunesse. Ici le terme « soviétique » n'a rien à voir. [...] C'était un mélange entre de l'eurocentrisme et du « centrisme » du contemporain : Moi, en tant qu'Européen, moderne et plus expérimenté, suis arrivé dans une Russie arriérée. Mais comment peut-on voir sa propre jeunesse de façon hautaine? Je l'envie en fait [ma jeunesse].

Quelques-uns de nos informateurs avancent que les Russes d'Estonie seraient « plus raffinés », « plus civilisés » que les Russes de Russie, notamment en raison des influences estoniennes et européennes. Ce qu'en dit le peintre Nikolai (40 ans, étranger) montre bien cela : « *Parce que les Russes ont un caractère plus sauvage et la nature y est plus sauvage. Ici, tout est plus européen. Mais j'aime la nature ici et la vie est plus civilisée qu'en Russie. Je me plais davantage ici.* » En fait, déjà au cours des années 1960 et 1970, alors que le rythme de l'immigration en Estonie était à son plus fort, le caractère européen des Estoniens, de même que leur économie plus développée que celle d'autres républiques soviétiques auraient été des raisons ayant attiré tant de citoyens soviétiques vers l'ESSR (Chinn et Kaiser 1996 : 96). On peut donc croire que certains des Russes qui sont venus en Estonie étaient, même avant d'y immigrer, enclins à apprécier les mœurs des Estoniens, plusieurs en venant même à les préférer à celles des Russes de Russie.

Nous avons vu au chapitre précédent que certains informateurs manifestent leur attachement à l'Estonie en termes d'enracinement à son territoire, enracinement qui est surtout lié à la place de la culture russe/orthodoxe dans l'histoire de ce territoire ou à l'ancienneté de la présence familiale en sol estonien. Liisa Malkki avait en fait noté que « *people are often thought of, and think of themselves, as being rooted in place and as deriving their identity from that rootedness* » (Malkki 1997 : 56). Ceci peut être perçu dans les propos du romancier Vladimir (45 ans, estonien) :

Le caractère national des Estoniens, il ne vient pas des Estoniens concrètement, mais ce sol et ce climat créent des difficultés. Il y a peu de soleil, et les Russes, s'ils vivent ici longtemps, deviendront comme les Estoniens. Ils seront influencés par le sol. Et nous sommes très semblables aux Estoniens. Nous croyons que non, nous vivons ici depuis longtemps, mais si nous sommes nés ici, nous sommes très semblables [aux Estoniens] par notre perception. Nous ressemblons davantage aux Russes parce que nous avons été élevés en tant que Russes.

Deux informateurs sont d'avis que les Russes d'Estonie ont beaucoup appris des Estoniens, notamment en ce qui concerne leurs mœurs, ce qui aurait des conséquences identitaires. Selon le poète Tzvetan (70 ans, russe), ce qui aurait rendu les Russes d'Estonie différents de ceux de Russie est de vivre au point de rencontre entre deux cultures, celle des Estoniens et celle des Russes, faisant en sorte que les Russes d'Estonie ressemblent davantage aux Estoniens qu'aux Russes. Peter (40 ans, russe), le peintre d'icônes né en Russie croit aussi que les Russes d'Estonie se distinguent des Russes de Russie : « *Ils se sont absolument assimilés à l'environnement estonien. Ils ont incorporé tous les bons côtés, toutes les bonnes façons de communiquer et de se comporter* ». Un informateur avance même que l'art produit par les Russes d'Estonie se distingue de ce qui est fait par les Russes de Russie. Il s'agit de Denis (60 ans, russe) :

Tous ces peintres qui sont venus ici, qui avaient déjà acquis une école et qui ont reçu une école supplémentaire [celle de l'Institut d'art d'ESSR], ils se distinguent des peintres estoniens de façon très intéressante, par leur originalité. Ils ont une synthèse du classique et de l'abstrait. Ils sont plus mobiles. Ils peuvent passer du réalisme à l'abstrait. On peut avancer qu'ils sont universaux. [...] Ils ne sont déjà plus Russes. Ils ne peuvent pas être Estoniens non plus, mais ils sont plus Européens et davantage sous l'influence de l'Occident, et, hélas, déjà moins de l'Orient. [...] Ils ont peut-être la mentalité russe encore, et la génétique russe, tous ces aspects ils les ont. Mais ils sont déjà orientés vers l'Occident.

Enfin, quatre participants à cette recherche croient que si les Russes d'Estonie ont certains traits qui leur sont propres, il en est de même pour les Russes provenant des différentes régions de la Russie qui, eux aussi, sont très différents entre eux.

Nos informateurs considèrent généralement que les Russes d'Estonie sont différents des Russes de Russie. Pour expliquer ceci, ils comparent les Russes d'Estonie non seulement aux Russes qui habitent toujours leur patrie externe, mais aussi aux Estoniens et même aux Européens. À travers ces comparaisons, les participants à notre recherche expriment un attachement à certaines caractéristiques des Russes d'Estonie, mais aussi certaines appartenances à ces autres peuples avec lesquels ils considèrent avoir certains traits en commun.

Les deux derniers chapitres nous ont permis de voir comment les liens qu'ont des auteurs et artistes russes à l'Estonie, à la Russie, à l'Europe de même qu'à la minorité russe d'Estonie, peuvent refléter des facettes de leur identité ethnique. Ceci nous permettra de comprendre pourquoi les catégories identitaires auxquelles ils ont recours pour se définir révèlent des appartenances multiples.

B- Les catégories identitaires

La recherche dirigée par David Laitin (1998) durant la seconde moitié des années 1990 l'a mené à croire que les Russes du proche étranger tendront de plus en plus à s'identifier comme « Russophones ». Les données recueillies auprès des peintres et auteurs russes d'Estonie démontrent plutôt que les catégories qu'ils utilisent pour se définir reflètent leurs diverses appartenances. En fait, ces catégories laissent bien voir comment « *choice of national identity must [...] be understood in terms as much of local as of supra-local interests* » (Wilson et Donnan 1997 : 13). Il est à noter que plusieurs n'emploient pas la même catégorie identitaire lorsqu'ils parlent d'eux-mêmes dans la vie quotidienne, d'eux-mêmes en tant qu'artistes ou auteurs, ou lorsqu'ils traitent de leurs œuvres.

Six personnes (23%) se considèrent comme étant « Russes » et, ce, tant comme artistes/auteurs que dans leur vie quotidienne. Seulement deux d'entre eux — les écrivains Iouri (55 ans, estonien) et Dmitri (65 ans, estonien) — ont la citoyenneté estonienne. Tous, sauf Kyril (30 ans, russe), sont nés en Russie et sont âgés de plus de 40 ans. Anton (75 ans, russe) s'identifie toujours comme Russe, bien qu'il ait passé la majeure partie de sa vie en Estonie :

Je suis né en Kouban' et j'ai habité près de Moscou, ensuite en Oural, puis dans le Nord. Enfin, j'ai passé entre trente-cinq et quarante années en Estonie. Pendant ce temps, je ne pouvais pas cesser d'être Russe, parce que tout en moi s'était déjà formé là-bas. Certains Estoniens ont été irrités par cela... Mais je suis d'une génération plus âgée. J'ai grandi et ai passé ma jeunesse en Russie. J'y ai étudié. Je suis arrivé quand j'avais presque trente ans. Et, bien sûr, mon âme est demeurée en Russie et je prends pour la Russie bien que, sans aucun doute, je souhaite que l'Estonie et les Estoniens, que je respecte beaucoup après tant d'année auprès d'eux, iront bien dans le futur.

Kyril est arrivé en Estonie à l'âge d'un an. Ses parents habitent désormais en Russie et c'est afin d'aller les visiter plus facilement qu'il a opté pour la citoyenneté russe. Il s'identifie comme Russe, mais se dit différent des Russes de Russie, parce qu'étant plus européen. Une autre personne qui s'est identifiée comme Russe est Peter (40 ans, russe). Comme il peint des icônes, Peter ne peut cependant pas s'identifier comme Russe seulement. Il se dit aussi Orthodoxe. L'autre peintre d'icônes, Ivan (35 ans, estonien), exprime une position identitaire qui est davantage inclusive. Comme l'icône, la foi orthodoxe, voire même la chrétienté ne sont pas le propre des Russes, Ivan se considère être un « chrétien-universel ». À un autre moment de notre rencontre, Ivan, en parlant davantage de son identité au quotidien, a affirmé être « Russophone-orthodoxe ». On pourrait lier son appartenance de « Russophone » au fait qu'il soit en partie d'origines lettones, donc qu'il ait certains liens avec d'autres républiques post-soviétiques, en l'occurrence la Russie et

la Lettonie. En fait, David Laitin (1998 : 198) a remarqué que les termes « orthodoxe » et « slave » sont devenus des mots-codes recouvrant certains aspects de l'identification aux Russophones. Les résultats de sa recherche le mènent à croire, cependant, que ces catégories identitaires ne seraient pas autant utilisées que celle de « Russophone ».

David Laitin (1998 : 363) croit que la catégorie identitaire de « Russophone » sert, en Estonie et en Lettonie, à la fois d'identité « conglomérée » et « d'identité collective de diaspora ». Selon lui, les souvenirs de la vie en diaspora auraient pour effet de lier entre eux des gens qui ont pourtant des racines différentes. Parmi les auteurs et artistes que nous avons rencontrés, quatre personnes autres que le peintre d'icône Ivan font référence à la population russophone. Le romancier Vladimir (45 ans, estonien) et la peintre Ekaterina (50 ans, estonienne) comptent parmi ceux qui semblent avoir le plus de mal à s'habituer au morcellement de l'espace soviétique. On peut d'ailleurs remarquer dans leurs propos un lien d'appartenance à tous ces gens qui parlent la langue russe au sein de l'espace de l'ancienne URSS. Toutefois, Vladimir et Ekaterina se disent être soit « Russe vivant en Estonie », soit quelque part « entre Russe et Estonien ».

Huit personnes (31%) parmi nos informateurs se sont identifiées comme « Russes (vivant) en Estonie ». Ce qu'on peut remarquer chez ces gens est que la plupart sont nés ou ont grandi en Estonie, certains ont la citoyenneté estonienne, soit en raison de leurs racines en Estonie, soit parce qu'ayant voté en faveur de l'indépendance de l'Estonie. La plupart ne connaissent pas très bien la langue officielle de leur république. Un des « Russes vivant en Estonie » a même grandi en Russie. Il s'agit de Georgi (45 ans, étranger), poète arrivé en Estonie il y a près de 15 ans. Un autre informateur qui se considère comme étant « Russe vivant en Estonie » est le peintre Mikhaïl (55 ans, étranger). Arrivé en Estonie quelques années après sa naissance, Mikhaïl est toujours sans citoyenneté. *«Oui je suis un Russe vivant en Estonie. Je vis en Estonie, mais je suis Russe [...] Dans chaque pays, je me suis présenté comme étant un artiste d'Estonie. Je ne peux le cacher, dire que je suis un artiste de Russie, ce serait un mensonge.»* Pourtant, Mikhaïl croit qu'il est possible que cela déplaie aux Estoniens, tout comme le jeune peintre Boris (30 ans, étranger), qui aimerait aussi représenter l'Estonie avec ses toiles. Mikhaïl affirme cependant qu'on ne peut le considérer comme peintre russe, pas plus qu'en tant que peintre estonien :

Je ne veux pas toucher à des thèmes russes ou estoniens. [...] Je ne suis pas la tradition russe, je ne l'ai pas apprise, pas plus que la tradition estonienne. J'essaie seulement de faire quelque chose de moderne et d'avoir un niveau contemporain. L'art estonien, vu que je suis Russe, ne m'est pas proche. C'est la même chose pour l'art russe, je ne l'ai pas étudié. Je vis dans un autre pays, je n'ai pas de racines russes. J'ai seulement la langue russe et des

préférences [russes]. Par exemple, j'aime les chansons ou les contes russes, qui me sont proches parce que je les connais depuis l'enfance. En gros rien de plus ne me lie à la Russie.

Une position identitaire un peu similaire a été affirmée par la peintre Nastya (35 ans, estonienne). Née en Estonie, Nastya se dit être « Russe en Estonie » dans la vie quotidienne, et en parlant de ses œuvres et d'elle-même en tant qu'artiste, elle se considère « *intermédiaire [промежуточна]; déjà plus Russe, mais pas encore Estonienne* ». Cet extrait d'entrevue avec Nastya, cité plus tôt, révèle une position identitaire intéressante qui semble proche de celle de deux autres informateurs, celle d'être « entre les deux ». Ces deux peintres, Nikita (55 ans, estonien) et Ekaterina (50 ans, estonienne) sont arrivés en Estonie pour étudier à l'Institut des arts de l'ESSR il y a près de trente ans. Bien qu'ils se sentent appartenir à la culture russe, ils affirment avoir l'impression d'être « entre les deux » tant dans la vie quotidienne que dans leur art. Des Russes de Russie auraient même déjà cru que les toiles de Nikita étaient l'œuvre d'un artiste estonien.

Deux informateurs, de générations différentes, recourent aussi à des catégories identitaires qui les lient à la fois aux Estoniens et aux Russes. Denis (60 ans, russe) affirme qu'il est un peintre estonien-russe (« *русско-эстонский художник* »). Arrivé en Estonie alors qu'il était enfant, après la guerre, Denis démontre un fort attachement à l'Estonie, tout comme à la Russie, État duquel il est citoyen. On peut comprendre la multiplicité de ses appartenances dans l'extrait d'entrevue suivant :

Moi par exemple, je considère l'Estonie comme mon pays. Quand j'allais à quelque part, disons en Russie, je disais : « je suis un artiste estonien-russe [русско-эстонский] ». Mais je ne disais pas que je suis un peintre estonien de nationalité russe. Je disais « je suis un artiste russe ». J'ai eu une exposition personnelle où je disais: « Je suis un peintre russe. Je suis un peintre estonien ». Telle était la deuxième phrase. Pensez ce que vous voulez. Parce que si je présente un paysage russe, alors tous diront « c'est clair que c'est un artiste russe ». Mais comme je suis [aussi] un peintre estonien, mes paysages se distinguent des paysages russes. Ils se distinguent absolument, parce que je n'ai pas tout à fait le même réalisme que les peintres russes. C'est un réalisme avec un certain dépôt d'impressionnisme.

Masha (25 ans, estonienne) s'identifie comme étant une « Russe-estonienne » (« *эстонская русская* »). Étudiante d'un institut privé affilié à Saint-Pétersbourg, Masha est née en Estonie. Elle parle couramment la langue officielle de sa république, bien qu'elle se sente plus à l'aise en russe. Masha laisse voir tantôt une plus grande appartenance au « monde » des Estoniens, tantôt à celui des Russes :

Si on me demande « es-tu Russe ou Estonienne? »... je suis Russe, mais probablement Russe-estonienne [эстонская русская]. Cela me convient, je n'y vois aucun problème. Mais il reste que j'ai probablement une conception du monde qui est davantage estonienne. [...] Je comprends la conception du monde russe aussi, parce que dans une certaine mesure, elle est mienne. Je suis née en URSS, et à l'école, tout était russe. Je dirais tout est fifty- fifty. Avec une telle conception des choses pour les Russes, il me semble que c'est plus positif, qu'on peut avoir les résultats les plus intéressants.

Masha et Dmitri semblent donc n'éprouver aucun mal à se servir des positions identitaires « Russe » et « Estonienne », laissant croire que le choix d'identité qu'un individu fera dépend du contexte et de ce qu'il veut atteindre. Harald Eidheim (1969 : 46) avait déjà noté, dans un autre contexte, qui est celui des Lapons et Norvégiens, que « *behaviour belonging [...] is dependent on definable circumstances or opportunity situations* ».

Certains chercheurs font référence à une autre position identitaire, celle de « Russe-balte ». Au cours d'une recherche sociologique effectuée par Triin Vihalemm et Anu Masso (2002 : 189) parmi des non-Estoniens, plusieurs répondants se sont identifiés comme « habitants baltes » (« *Baltic inhabitants* »). Selon les chercheuses, cette catégorie fut sélectionnée par de nombreux participants puisqu'il s'agit d'une catégorie plus inclusive, en plus d'être politiquement et culturellement plus ambivalente que les autres.⁶⁹ Des entrevues allant plus en profondeur ont révélé que la catégorie « d'habitant balte » fut choisie notamment en raison de sa plus grande neutralité, mais qu'au bout du compte, elle serait, selon Vihalemm et Masso, une catégorie « vide ».

David Laitin (1998 : 194-5) fait référence à l'identité de « Russe-balte », catégorie à laquelle recourait un de ses informateurs, selon lequel on devrait considérer les Russes d'Estonie un peu comme les Allemands de la Baltique. Lors de notre terrain à Tallinn, nous avons entendu à quelques reprises des gens établir une analogie entre les Allemands de la Baltique et les Russes-baltes. Pourtant, un seul de nos informateurs s'identifie en tant que « Russe-balte » (« *русский балт* »). Rouslane (50 ans, estonien) est cet essayiste né en Estonie d'un père russe et d'une mère estonienne. Celui-ci s'est même donné pour mission de faire valoir la position identitaire — il parle « d'auto-identification » — de Russe-balte parmi les membres de la minorité russe d'Estonie :

Je n'aime pas le mot « Russophone ». Il représente la marge. Je suis « Russe, porteur de la culture et de la langue russes ». J'ai comme vision d'avenir qu'ici les gens parleront russe et qu'il se produira peut-être ce qui s'est passé avec les Allemands d'ici. Ils n'étaient pas les Allemands d'Allemagne ni d'Estonie. Ils étaient des Allemands de la Baltique. C'est dans cette perspective d'avenir que j'ai appelé cette catégorie de la population « les Russes-baltes », qui ont leur propre culture. Celle-ci opère d'abord en langue russe, selon la tradition russe, mais s'imprègne de la culture des peuples autochtones. Et des changements linguistiques se produiront. [...] Ici vivront les Russes-baltes qui, « ethniquement », auront du sang slave, mais en auront aussi de l'estonien ou du letton. Mais leur culture et leur langue seront liées à la Russie.

Une dernière position identitaire à laquelle certains informateurs ont recouru est celle de cosmopolite. Nous avons envisagé que certains artistes ou auteurs puissent avoir l'impression de partager davantage avec des créateurs appartenant à d'autres groupes que leur communauté

⁶⁹ Les catégories utilisées ainsi que les résultats de cette recherche sont présentés en annexe 2.

culturelle et linguistique. Cela s'est avéré vrai pour trois de nos informateurs. Le peintre Arkadia (40 ans, étranger) apprécie le cosmopolitisme. En fait, il préfère qu'on ne lie pas le fait qu'il soit Russe à sa création :

Je suis cosmopolite, pas par éducation, mais par esprit. Le cosmopolitisme absolu est utopique, mais plus il y a de tels gens mieux c'est. Je connais le chauvinisme russe, ainsi que les nationalismes estonien et allemand. [...] Plusieurs peintres disent « je suis un peintre russe », ou « je suis un peintre estonien ». Cela ne me plaît pas. Pourquoi devrais-je dire que je suis un peintre russe si je suis Russe et peintre? Ce sont des choses différentes. [...] Je suis artiste en soi, voilà l'identité. J'ai toujours tenté de faire en sorte qu'on ne voit pas d'école [dans mes toiles].

C'est donc surtout lorsqu'il parle de ses œuvres et de lui-même en tant qu'artiste qu'Arkadia se considère cosmopolite. Cependant, il semble qu'Arkadia puisse s'identifier en tant que Russe au plan personnel, comme le démontre l'extrait précédent. Barbara (35 ans, étrangère) ne veut pas non plus qu'on la considère seulement comme une poète russe. Pour elle, le langage poétique est un peu comme un autre langage qui serait universel, un langage qu'il serait possible de comprendre même si un poème était, au départ, écrit en une autre langue. Sur le plan personnel, Barbara s'identifie néanmoins en tant que Russe. Une dernière informatrice se considère comme « cosmopolite », bien que cela concerne plutôt sa vie personnelle. Il s'agit de la romancière et poète Natalia (50 ans, estonienne). Née en Estonie, Natalia se sent pourtant étrangère dans sa république natale, situation qu'elle apprécie:

Je suis très heureuse d'être citoyenne d'un État qui m'est étranger. Je n'ai subi aucun tort de la part de la nation estonienne, de la mentalité estonienne, je n'y connais rien. La nation et la mentalité russes ne me causent pas plus de mal. C'est la même chose en ce qui concerne la nation juive, la mentalité juive. Je suis Juive de nationalité, mais je n'ai aucune attirance pour l'Israël ou la religion juive. Je suis allée en Israël, mais cela ne m'intéresse pas. Je suis par mon sang Juive; par ma citoyenneté estonienne; par ma profession Russe.

Ce dernier aspect, « Russe par profession » fait qu'elle se considère comme étant une écrivaine russe. Contrairement à Barbara qui se sent cosmopolite dans sa création, parce que le langage poétique aurait un caractère universel, Natalia se considère Russe dans sa création parce que « la littérature, c'est d'abord et avant tout la langue ». En outre, elle s'identifie à la langue russe en raison de l'aspect assimilateur de cette langue: « Parce que la langue russe attire, assimile des étrangers, mais si je deviens une écrivaine estonienne, ce sera un grand honneur. Mais je suis d'abord et avant tout une écrivaine russe ». Ces derniers extraits d'entrevue avec deux auteures nées en Estonie montrent bien comment différentes catégories identitaires peuvent être utilisées pour se définir, en fonction du contexte dans lequel on se trouve.

Conclusion

Plus d'une décennie après l'établissement d'une frontière entre l'Estonie et la Russie, les auteurs et artistes russes que nous avons rencontrés à Tallinn ont évidemment toujours des liens forts avec la Russie, sa culture et sa langue, liens qui semblent constituer d'importantes facettes de leur identité ethnique. D'une manière générale, les participants à cette recherche entretiennent une relation ambivalente avec leur patrie externe. S'ils ont du mal à supporter la corruption et le désordre qui la caractérisent à l'époque post-soviétique, nos informateurs semblent généralement très attachés à la culture et à la langue russes. Toutefois, la très grande majorité des producteurs de culture russe perçoivent les Russes d'Estonie comme étant différents des Russes de Russie, ce qui est exprimé de diverses manières, notamment en termes linguistiques. Ainsi, quelques informateurs sont d'avis que le russe qu'ils parlent n'est pas le même que celui parlé en Russie. Ceux-ci font ainsi voir différentes appartenances puisque certains d'entre eux expriment une préférence pour la langue parlée en Russie, tandis que d'autres apprécient davantage le russe parlé par les membres de la minorité russe d'Estonie. On peut voir en cela l'expression d'un sentiment d'appartenance à la minorité nationale russe. Le fait que près 90% de nos informateurs considèrent que les Russes d'Estonie sont différents de ceux de Russie nous conduit à nous demander si c'est avec le resserrement des frontières entre l'Estonie et la Russie que les Russes estoniens en sont venus à se sentir si différents des Russes de Russie. En fait, déjà lorsqu'elle est arrivée en Estonie, vers la fin des années 1980, la romancière Alexandra (50 ans, russe) avait l'impression que les Russes vivant en Estonie avaient acquis des traits baltes.

La piètre connaissance de la plupart de nos informateurs de la langue estonienne, qui constitue pour les autorités estoniennes le critère fondant la participation et la loyauté à la société estonienne, semble faire en sorte que subsiste une frontière entre Russes et Estoniens à l'intérieur de l'Estonie. Or, comme plusieurs de nos informateurs affirment que les Russes d'Estonie ont appris des Estoniens des manières d'être et des façons faire, on peut croire à une certaine porosité de la frontière séparant les deux groupes. Certaines des catégories identitaires auxquelles recourent les auteurs et artistes pour se définir impliquent en fait une identification à la fois en tant « qu'Estonien » et en tant que « Russe ». D'autres catégories semblent insister davantage sur une appartenance ethnique « russe » mais ancrée en Estonie, comme celle de « Russe vivant en Estonie ». On pourrait donc croire que certains informateurs pourraient tenter de « traverser » la frontière qui les distingue des Estoniens, notamment en faisant valoir différentes appartenances, afin d'accroître

leurs chances de succès dans divers domaines — Barth parle en termes de « performances ». Ceci serait évidemment plus facile pour ceux qui sont citoyens de l'Estonie et qui maîtrisent la langue officielle de cet État.

Jusqu'à présent, nous avons pu constater comment certaines facettes de l'identité ethnique de vingt-six producteurs de culture russe peuvent être observées dans leurs liens d'appartenance à l'Estonie et à leur patrie nationale externe, la Russie. Dans le dernier chapitre de ce mémoire, nous verrons comment ces Russes d'Estonie perçoivent l'avenir de leur république et de la minorité russe en lien avec l'adhésion de l'Estonie à l'Union européenne. Ces visions d'avenir présentent aussi des liens d'appartenance qui révèlent d'autres aspects de leur identité ethnique.

Chapitre 5- Des producteurs de culture russe en Europe

L'Estonie est entrée dans l'Union européenne le 1^{er} mai 2004, après avoir négocié son adhésion avec diverses institutions européennes depuis 1995. Pendant ce temps, cette ancienne république soviétique a dû prouver qu'elle acceptait de se plier aux exigences de l'UE, qui exigeait d'elle qu'elle améliore ses relations avec ses minorités nationales, affectées par plusieurs politiques mises en place suite au retour à l'indépendance de l'Estonie. Après avoir subi les pressions d'États et d'organisations européennes et internationales, le parlement estonien adopta une vaste politique d'intégration des non-Estoniens en 1998.

Le présent chapitre porte sur les liens des artistes et auteurs russes d'Estonie à l'Europe, ainsi que sur la vision qu'ils ont de leur avenir au sein de l'Estonie, membre de l'Union européenne. Après avoir dressé un bref historique de l'élaboration et de la mise en application de la politique d'intégration, dans laquelle l'UE joua un rôle de premier plan, nous verrons comment la perception qu'ont nos informateurs de l'intégration laisse voir un fort sentiment d'appartenance à la langue et à la culture russes. Le processus d'intégration des non-Estoniens est aussi étroitement lié à l'intégration de l'Estonie à l'UE. Conséquemment, nous verrons qu'en dépit du sentiment d'appartenance de nos informateurs à l'Europe, qui est exprimé de diverses manières, leur perception des effets de l'adhésion de leur république à l'Union européenne révèle un fort attachement aux cultures et langues des Estoniens et des Russes.

1- L'Estonie, l'Union européenne et l'intégration

L'Estonie redevint indépendante à une époque où le monde assistait aux tragédies de l'ex-Yougoslavie, puis à celles du Rwanda. Les pays occidentaux et surtout l'Europe devaient donc prendre au sérieux les risques d'accroissement des tensions à leurs portes, puisque les politiques nationalistes mises en place par les autorités estoniennes et lettones à l'égard de leurs minorités russes pouvaient susciter la colère du géant russe. C'est également à un moment où plusieurs pays européens discutaient, depuis déjà des années, des difficultés qu'ils éprouvaient avec l'intégration de leurs propres minorités ethniques, que plusieurs parmi ceux-ci décidèrent de garder un œil sur l'état des relations entre les États et les minorités nationales des Pays baltes.

Les politiques de l'État nationalisant estonien avaient souvent pour objectif de « corriger » des décennies de discrimination envers les Estoniens de la part de la Russie soviétique (Gelazis 2003 : 55). Or, pour plusieurs États occidentaux, l'existence de politiques discriminatoires à l'égard d'une si

grande proportion de sa population ne pouvait être acceptée. Si elle souhaite se tourner vers l'Europe, « *Estonia must adapt to trends spanning Europe* » (Gregory Feldman cité par Rein Ruutsoo 2002 : 39). Ces tendances sont celles qui allaient trouver leur formulation dans le Traité d'Amsterdam, signé en 1999. Étant donné que ce traité avait pour but de faire de l'Union européenne un lieu de liberté, de sécurité et de justice, il devait inclure une politique contre la discrimination, qu'elle soit basée sur la nationalité, l'ethnicité, la religion, le genre ou l'orientation sexuelle (Klebaner 2003 : 2). Toujours en 1999, lors de la rencontre du Conseil de l'Europe à Tampere, en Finlande, les grandes lignes de la politique commune de l'Union européenne en ce qui concerne l'immigration furent établies. Un des enjeux importants de cette rencontre fut l'élaboration d'une vaste politique d'intégration semblable à celle qui allait être en vigueur en Estonie à partir de 2000.⁷⁰

Depuis le retour à l'indépendance de l'Estonie, plusieurs institutions et organisations internationales ont fait entendre au gouvernement estonien leurs préoccupations concernant les relations interethniques en Estonie. Par exemple, après avoir pris en considération les inquiétudes de la Russie lors de l'application de la « loi sur les étrangers », l'ONU en vint à s'intéresser à la question des droits de l'homme en Estonie (Haabsaar et Kirch 1997 : 92). Après qu'elle soit devenue candidate à l'élargissement de l'Union européenne, l'Estonie reçut du soutien, qu'il soit financier, technologique ou autre, de la part de diverses organisations européennes. L'UE aida ainsi l'Estonie et veilla à ce qu'elle remplisse les exigences nécessaires à son admission, notamment grâce à son Programme « EU Accession Monitoring ». En fait, les candidats qui souhaitaient rejoindre l'Union européenne devaient satisfaire trois conditions politiques et économiques, que l'on nomme « les critères de Copenhague ». Une de ces conditions était que le candidat soit « *une démocratie stable, respectueuse des droits de l'homme, de la règle de droit et de la protection des minorités* ».⁷¹ Quoi qu'il en soit, Gelazis critique les critères de Copenhague en tant qu'ils « *allow flexibility of interpretation, and they do not indicate at what standards these criteria will be judged* », ce qui laisse planer certains doutes quant à l'efficacité de ces exigences (2003 : 62).

⁷⁰ L'intégration est ainsi définie par la Commission européenne : « *Integration should be understood as a two-way process [...] This implies on the one hand that it is the responsibility of the host society to ensure that the formal rights of immigrants are in place in such a way that the individual has the possibility of participating in economic, social, cultural and civil life and on the other, that immigrants respect the fundamental norms and values of the host society and participate actively in the integration process, without having to relinquish their own identity* » (Commission européenne, citée par Entzinger et Biezeveld 2003 : 17)

⁷¹ Les deux autres critères sont « *d'être doté d'une économie de marché effective* » et « *d'adopter les règles, normes et politiques communes qui constituent le corps législatif de l'UE* » (Commission Européenne 2004a)

Plusieurs organisations européennes, comme le Centre Européen sur les questions des Minorités (ECMI) ou comme la Commission européenne contre le racisme et l'intolérance (ECRI) du Conseil de l'Europe, se penchent directement sur la situation des minorités non-Estoniennes et font des recommandations à l'État afin que ses relations avec les non-Estoniens deviennent plus harmonieuses. En accordant autant d'attention aux minorités non-estoniennes, les États et organisations européens en sont donc venus à jouer un rôle comparable à celui d'une « patrie externe ». Pourtant, cela ne se fait pas en vertu d'un lien « ethnoculturel ». Joseph Pinder (2002 : 122) juge, en fait, qu'une amélioration des relations entre l'État estonien et sa population russophone peut avoir une influence positive sur l'état des relations entre l'Union européenne et la Russie. Pour cette raison, il est avantageux pour l'UE de continuer à encourager l'Estonie à développer de meilleures relations avec les non-Estoniens.

C'est suite à l'initiative du Programme de Développement de l'Organisation des Nations Unies (UNDP) que furent établis les principes de base du processus d'intégration en Estonie (Integration Foundation 2001 : 9). Le Parlement estonien, le Riigikogu, adopta la politique d'intégration en juin 1998, suite à quoi on créa la « Fondation d'intégration des non-Estoniens », organisation qui a pour fin de coordonner, initier et faciliter l'application de la politique d'État. Le programme étatique « d'intégration au sein de la société estonienne 2000-2007 » fut adopté par le Gouvernement estonien en mars 2000 (Integration Foundation 2001 : 10-11). Voici comment l'intégration est décrite par l'État estonien :

Two processes shape the essence of integration of Estonian society : on the one hand, social homogenisation of society based on knowledge of the Estonian language and acquiring Estonian citizenship, and on the other, the opportunity to preserve ethnic differences by recognizing minority cultural rights. Homogenisation of society is a two-sided process - the integration of both Estonians and non-Estonians around a strong common foundation in Estonian society. Enabling the preservation of ethnic differences means creating conditions in society that promote ethnic identity by individuals who belong to ethnic minorities and are interested in this process (Governmental Programme, 2000, cité par Vetik 2002 :59).

L'intégration est donc caractérisée par deux mouvements : d'un côté, on aspire à rendre la société plus homogène, de l'autre on promeut la préservation des différences ethniques et culturelles. Comme ce processus touche à divers domaines de la société, le « programme étatique d'intégration » établit une distinction entre trois sphères majeures d'intervention :

-linguistic-communicative integration, i.e. reproduction of a common sphere of information and an Estonian-speaking environment while preserving cultural plurality and mutual tolerance

-legal-political integration, i.e. developing a citizenry loyal to the Estonian state and reducing the number of residents without Estonian citizenships

-socio-economic integration, i.e. increasing competitiveness and social mobility independent of ethnic or linguistic traits (Integration Foundation 2001: 6-7).

Plusieurs projets, administrés par le Fond d'intégration, touchent à différentes sphères de la société, comme le système d'éducation, l'enseignement de l'estonien aux adultes,⁷² des programmes et activités pour les jeunes (camps de langues, séjours chez des familles estoniennes, etc.), le soutien aux recherches portant sur des aspects du multiculturalisme et aux activités culturelles pour les groupes et organisations ethniques, le développement régional en Ida-Virumaa,⁷³ la sensibilisation des médias d'information à l'intégration, la formation d'institutions liées à l'intégration (Integration Foundation 2001: 34-35). Il faut mentionner que l'Union européenne subventionne un important programme d'apprentissage de la langue estonienne, PHARE.⁷⁴

La définition précédente de l'intégration des minorités en Estonie présente une conception du rôle de l'État et une vision du multiculturalisme qui, à plusieurs égards, ressemblent au modèle de société décrit par Charles Taylor dans *Multiculturalisme : Différence et démocratie*. En fait, certains chercheurs et penseurs s'intéressant aux relations interethniques en Estonie, dont Raivo Vetik (2002 : 57), croient que l'Estonie devrait s'inspirer du modèle québécois de multiculturalisme tel que décrit par Taylor plutôt que celui, plus universaliste, des États-Unis.

Charles Taylor (1996 : 359) revient sur les origines de l'État moderne, qui serait « *l'expression politique d'un peuple* ». Bien que, généralement, plusieurs groupes (ethniques/nationaux, religieux, etc.) se retrouvent au sein d'un même État, il existe le plus souvent un groupe majoritaire, un peuple ethnique, « *qui fournit la raison d'être de cet État, et qui n'est donc pas simplement un groupe parmi d'autres* ». Pris par la nécessité de satisfaire la volonté d'un peuple, qui ne se trouve pas seul, la politique d'un tel État doit découler de deux principes. Premièrement, l'État adopte « *certaines buts collectifs en fonction du bien-être, voire de la survie même du peuple ethnique qui constitue sa raison d'être* ». Dans le contexte qui nous intéresse, l'insistance sur l'apprentissage de la langue

⁷² Les différents projets d'intégration liés à l'éducation et à l'enseignement de l'estonien aux adultes sont ceux qui ont reçu le plus de financement. En 2000, plus de 75% des ressources financières du Programme d'intégration y furent alloués (Open Society Institute 2002 : 216).

⁷³ Région du nord-est de l'Estonie, où habitent en majorité des Russes et des Russophones. Comme une grande proportion des habitants de la région travaillaient au sein d'industries liées aux besoins économiques de l'URSS, nombreux sont ceux qui se sont retrouvés sans emploi lorsque les entreprises d'État soviétiques furent fermées, suite à l'indépendance de l'Estonie et à l'effondrement de l'URSS.

⁷⁴ Le programme PHARE rembourse la moitié des frais liés aux cours d'estonien à ceux qui réussissent l'examen étatique de langue estonienne. ECRI (2002 : 8) émet cependant certaines réserves quant à l'efficacité de ces cours d'estonien, d'abord parce qu'en dépit des remboursements, les frais demeurent trop élevés pour de nombreux résidents d'Estonie. Ensuite, les organisateurs se sont retrouvés aux prises avec une pénurie d'enseignants de langue estonienne pour étrangers. Voir les publicités de PHARE en annexe 3.

estonienne, langue maternelle de moins d'un million d'habitants de l'Estonie, pourrait être vue comme étant l'aspect primordial de la survie du peuple estonien. Deuxièmement, l'État doit reconnaître certains droits fondamentaux à tous ses citoyens, dont une participation égale à la vie démocratique. C'est là un des problèmes les plus sérieux auquel doivent faire face les non-Estoniens qui découle, entre autres, des politiques mises en place au nom du premier principe au cours des années 1990.

Nous avons vu plus tôt que la question de la loyauté est fondamentale tant pour l'État que pour le peuple estoniens. En fait, une grande proportion d'Estoniens doutent toujours de la loyauté des non-Estoniens envers l'État estonien et son peuple. L'aspect « légal-politique » de l'intégration, en vertu duquel on tentera de stimuler la loyauté des non-Estoniens envers l'État, en réduisant le nombre de personnes sans citoyenneté, permettra de rassurer les Estoniens. C'est là un aspect essentiel à la stabilité en Estonie. Comme l'avance Taylor (1996 : 353),

Un peuple ne peut en fait jouir d'une certaine stabilité dans sa légitimité que si ses membres sont fortement engagés les uns envers les autres par le truchement de leur allégeance commune à l'État.

Si la langue demeure un élément primordial du modèle de société choisi par l'État estonien, d'autres éléments sont nécessaires à l'établissement d'une fondation solide sur laquelle peuvent s'appuyer les différents groupes ethniques d'Estonie afin de se sentir partie prenante de la société : le partage de valeurs démocratiques, des institutions sociales et un système d'éducation communs, ainsi que la tolérance mutuelle (Vetik 2002 : 60). Pour la société estonienne, le processus d'intégration doit aussi impliquer une transformation de la perception tant chez les Estoniens que chez les Russes de la place qui revient à ces derniers au sein de la société. Selon Will Kymlicka (2000 : 49), la nouvelle politique d'intégration va à l'encontre de l'idée selon laquelle les Russes pourraient quitter massivement l'Estonie, faisant en sorte qu'on ne puisse plus les voir comme des métèques illégaux, mais plutôt comme de futurs citoyens. En même temps, ce modèle d'intégration remet en question la possibilité d'avoir « deux sociétés en un État »,⁷⁵ ou encore une fédération à plusieurs nations où la langue russe pourrait avoir le statut de langue officielle.⁷⁶

⁷⁵ Il convient de rappeler qu'en juillet 1993, en réponse à l'adoption de la loi sur les étrangers, les villes de Narva et Sillamäe, au nord-est de l'Estonie, organisèrent un référendum sur leur autonomie territoriale.

⁷⁶ Comme la Finlande est un pays voisin et un important partenaire économique de l'Estonie, on entend souvent des Russes d'Estonie établir des comparaisons entre l'Estonie et la Finlande. L'argument généralement utilisé est que, si la Finlande a deux langues officielles, le finnois et le suédois, alors que les Suédophones comptent pour moins de 10% de la population de la république, pourquoi la langue russe, parlée par près du tiers de la population d'Estonie, n'aurait-elle pas un statut particulier? Parmi nos informateurs, deux personnes souhaitent que les Russes d'Estonie aient un statut

Jusqu'à présent, nous avons abordé le processus d'intégration à un niveau collectif, mais l'intégration doit aussi être considérée d'un point de vue individuel. En pratique, tous les membres des minorités nationales n'ont pas à maîtriser la langue estonienne si leur milieu de travail fonctionne dans une autre langue, si plus de 90% des habitants de leur ville parlent russe, ou s'ils ne croient pas, personnellement, en avoir besoin dans la vie de tous les jours. Agu Laius (2000 : 21-22) voit en fait l'intégration comme étant une stratégie de vie, que chacun a la liberté de choisir. De cette manière, le processus d'intégration ne peut être influencé que par « l'atmosphère » dans laquelle il se déroule, à savoir si les conditions sont favorables à ce qu'un individu y adhère ou non. L'État, qui en est l'instigateur principal grâce à ses différents programmes et institutions, a alors pour tâche de créer un environnement politique, ainsi qu'un contexte légal et financier favorables à l'intégration. Le résultat auquel s'attendent les concepteurs du programme d'intégration est évidemment d'avoir des individus qui sont bien intégrés à la société estonienne. Voici comment Agu Laius (2000 : 21) les décrit :

Integrated person is on one hand characterized by one's actual behaviour as a member of society, on the other hand, by the feeling of identity, considering Estonia one's own state and having clear preference for it compared to any other country, including the ethnical fatherland.

Trinn Vihalemm propose, elle, un modèle d'intégration qui crée une société où

the two groups remain culturally distinct and the borders between them are reconstructed, but an individual can switch between them by developing a new type of multi-identity... (2002b : 209).

Nous voyons donc comment l'intégration est un processus qui a à voir avec les frontières entre groupes ethniques. Avec le support de divers États et organisations européens, l'État estonien veille à ce que la frontière, qui distingue les Estoniens et les Russes, en leur attribuant des possibilités de réalisations — ou « performances » selon les termes de Barth — différentes, devienne plus facile à traverser. Il reste qu'une certaine frontière entre les groupes se maintiendra probablement en dépit des tels efforts. Comme le note Fredrik Barth (1995 : 241),

Une réduction drastique des différences culturelles entre les groupes ethniques ne peut être corrélée de façon simple avec une réduction de la pertinence organisationnelle des identités ethniques, ou avec un déclin des processus des frontières.

Avec un tel passé en ce qui concerne les relations interethniques, on peut comprendre que l'intégration des non-Estoniens au sein de la société estonienne ne peut se faire si facilement. Selon Rebecca Everly (1997 : 119), le mécanisme qui permettrait d'intégrer le plus rapidement la

semblable à celui des Suédois de Finlande. Il s'agit du peintre Nikita (55 ans, estonien) et de l'essayiste Rouslane (50 ans, estonien).

population non-estonienne serait leur naturalisation : plus il y aura de non-Estoniens de citoyenneté estonienne, plus grandes seront leurs possibilités d'exercer une influence politique et culturelle à l'intérieur du pays, et donc de s'intégrer à la société estonienne. Klara Hallik (2002 : 80) croit que la mentalité fortement protectrice de l'Estonie ainsi que l'incapacité d'une grande partie des Russophones adultes à surmonter la barrière linguistique empêcheront une modification sérieuse de la structure de citoyenneté qui miserait principalement sur l'adaptation linguistique des non-citoyens. En établissant un parallèle avec les Kazakhs russifiés à l'époque soviétique⁷⁷, Eduard Ponarin (2000: 1539) se demande si les Estoniens seraient prêts à reconnaître les Russes d'Estonie bilingues comme étant Estoniens. Jüri Kruusvall (référence de Vihalemm 2002b : 202), porte aussi un regard critique sur les exigences linguistiques menant à la citoyenneté estonienne. Plutôt que de les voir comme un incitatif à apprendre l'estonien, il se demande si on ne pourrait pas plutôt y déceler un moyen de se servir de la mauvaise connaissance de l'estonien pour ne pas naturaliser les non-Estoniens. Quoi qu'il en soit, ce défi d'intégrer des étrangers établis depuis longtemps dans un pays et d'en faire des membres à part entière de la société n'est pas unique à l'Estonie, comme le laisse voir la politique commune d'intégration que tente d'établir la Commission européenne. Mais si la justice sociale requiert qu'on facilite l'intégration des étrangers, William Kaplan (1993 : 261) est d'avis que « *it would be a mistake to think that granting citizenship is the end of that success — it is quite clearly only the beginning* ».

Dans la prochaine section, nous verrons comment les peintres et auteurs que nous avons rencontrés perçoivent le processus d'intégration. On pourra constater que ceux-ci sont généralement en accord avec ce processus en autant qu'il leur permette de conserver leur langue et culture. Ceci nous permettra donc de noter encore une fois comment la complexité de l'identité ethnique de nos informateurs est révélée par leurs appartenances qui concernent tant l'Estonie que le « monde russe ».

2- L'intégration vue par les acteurs de la création culturelle russe en Estonie

Le processus d'intégration n'a pas les mêmes implications pour tous. Jüri Kruusvall (2002 : 156) a remarqué en fait qu'on lui attribue différentes significations, parfois contradictoires, tant entre les communautés estonienne et russe qu'à l'intérieur de celles-ci. Il reste que la plupart des

⁷⁷ Carrère d'Encausse (1990 : 212) rapporte que déjà en 1970, 41.8% des Kazakhs avaient comme langue d'utilisation principale le russe, ce qui faisait d'eux les seuls « bilingues avancés » d'Asie centrale. Or, à l'époque soviétique, les Kazakhs russophones n'étaient pas considérés comme Russes, ce qui pouvait notamment être perçu dans le fait que leurs possibilités d'emploi étaient limitées par rapport aux Russes (Ponarin 2000 : 1539).

problèmes liés à l'intégration revêtent une plus grande importance aux yeux des non-Estoniens que des Estoniens (Kruusvall 2002 : 123). Cela peut-être lié à cette critique faite par plusieurs non-Estoniens, selon laquelle le processus qui est en cours ne se fait que dans une direction : ce sont les Russes et autres non-Estoniens qui, dans la pratique, doivent s'intégrer à la société estonienne et non pas la société toute entière qui s'inscrirait dans ce processus.⁷⁸ Plusieurs aspects des programmes liés à l'intégration laissent voir que ce sont les non-Estoniens qui doivent faire davantage d'efforts pour accéder à des milieux estoniens. Par exemple, dans le cadre des « échanges de force de travail », ce sont les travailleurs russes qui ont la possibilité d'aller travailler dans un milieu estonien et non le contraire.⁷⁹ Deux auteurs ont exprimé leur désapprobation du processus actuel, notamment en lien avec son aspect « unilatéral », qui ressemble à un processus d'assimilation. Tzvetan (70 ans, russe) aimerait vivre au sein d'une société où les différents groupes nationaux influeraient les uns sur les autres, ce qui ne semble pas être le cas en Estonie actuellement selon lui :

Chez nous l'intégration ne va que dans un sens. L'intégration, c'est quand ils ferment des écoles russes, quand tous doivent utiliser la langue estonienne. Ce n'est pas de l'intégration. L'intégration, c'est autre chose. C'est le voisinage de deux cultures et l'une aide l'autre. Quand une personne maîtrise une langue, c'est bien; quand deux, c'est mieux; trois encore mieux. Si tout se dirige vers un État à nation unique, avec seulement la langue estonienne, alors cela n'enrichit pas les habitants de l'Estonie. [...] Chaque nationalité est bonne à sa façon et chacune a ses malheurs, ses problèmes. Et ces problèmes se distinguent peu [entre les groupes nationaux].

Pour Rouslane (50 ans, estonien), on n'assiste pas, en Estonie, à la mise en application d'un processus d'intégration, mais plutôt à une assimilation orchestrée par le gouvernement estonien. Selon lui, le terme « intégration » « *c'est pour vous en mettre plein les yeux en Occident. En fait il n'y en a pas [d'intégration]* ». ⁸⁰

⁷⁸ Il est intéressant de mentionner que Kõuts et Tammpuu (2002 : 313) ont observé que tant la presse de langue estonienne que celle de langue russe décrivent l'intégration comme étant un processus bilatéral.

⁷⁹ Au printemps 2000, plusieurs projets « d'échanges de force de travail » (« *Labour Force Exchange* ») ont été mis en place. Des membres de corps policier, du personnel médical ainsi que des employés de bibliothèques provenant du nord-est de l'Estonie, où vivent surtout des Russes et autres non-Estoniens, sont allés travailler pendant deux ou trois semaines en milieu de travail estonien. Pendant ce temps, les participants habitaient avec des familles estoniennes. L'expérience avait pour but d'aider ces employés à améliorer leur connaissance de la langue estonienne, de promouvoir les échanges culturels entre les groupes, et, finalement, d'accroître la mobilité des travailleurs appartenant aux minorités nationales (Open Society Institute 2002 : 222).

⁸⁰ Les propos de Rouslane concordent avec ce que nous avons entendu à plusieurs reprises concernant le Collège d'art appliqué d'Estonie. Cette institution fut créée en 1998, suite aux pressions venant tant de l'intérieur que de l'extérieur de l'Estonie au sujet des possibilités des non-Estoniens de recevoir une éducation supérieure. Ce collège avait pour but de favoriser l'intégration des non-Estoniens en leur enseignant l'estonien et en leur offrant une éducation artistique orientée vers le marché du travail. Comme il est affilié à l'Académie des arts d'Estonie, on affirme que c'est en vertu d'une loi interdisant l'existence de deux institutions liées entre elles et offrant une éducation post-secondaire qu'on doit le fermer

Quatre informateurs ont mentionné qu'il est nécessaire de veiller à ce que les Russes soient mieux intégrés au sein de la société estonienne. Dmitri (65 ans, estonien) croit en fait que c'est là une nécessité pour les Russes : ceux-ci doivent « s'estoniser » ou quitter. Ceci implique donc que les Russes qui souhaitent demeurer en Estonie doivent accepter certains changements identitaires, lui qui s'identifie pourtant comme « Russe ». L'étudiante de design, Masha (25 ans, estonienne), a l'impression que les Estoniens ne font qu'aspirer à ce que les Russes s'intègrent à la société, bien que cela ne soit pas imposé :

La seule chose est que les Estoniens veulent que les Russes s'intègrent à la société. Pour cette raison, ils veulent que dans les classes plus avancées, les écoliers en viennent graduellement à étudier en estonien, ou que la part d'enseignement en langue estonienne soit augmentée. Il me semble que c'est très loyal. [...] Ils font en sorte que si quelqu'un souhaite vivre ici, travailler, avoir un bon salaire et vivre normalement, ce soit dans son intérêt d'étudier la langue [estonienne].

La peintre Nastya (35 ans, estonienne) croit aussi en la nécessité de l'intégration, mais ne sait comment entrer dans ce processus. En fait, ni elle ni son mari n'ont l'impression qu'on soit en train de faire quoi que ce soit dans ce sens en Estonie. Comme son entourage comprend surtout des Russes, elle ne sait comment elle pourrait se mettre à fréquenter des milieux estoniens. « *Nous ne sommes presque liés d'aucune façon à la société estonienne. Comment pouvons-nous alors nous intégrer? Nous vivons déjà ici depuis longtemps.* »

Nous avons vu plus tôt que le maintien d'une éducation en langue russe est important pour de nombreux Russes d'Estonie. Six personnes (23%) que nous avons rencontrées jugent qu'on doit laisser la possibilité aux Russes de demeurer entre eux et qu'on ne devrait pas les contraindre à apprendre l'estonien par des moyens quasiment coercitifs. Masha (25 ans, estonienne) est une des participantes à cette recherche qui tient les propos les plus désapprobateurs sur les Russes qui se plaignent des agissements du gouvernement estonien. Néanmoins, elle tient à ce qu'on offre une certaine liberté de choix aux Russes de s'intégrer ou non à la société estonienne :

Je souhaite qu'aucune mesure catégorique ne soit prise concernant les Russes. Parce que si des gens veulent parler russe en Estonie, s'éduquer en russe, ou mettre en place des projets culturels russes qui ne soient pas au détriment de la culture estonienne, j'espère que cela leur sera permis. Que les Russes puissent être entre eux s'ils le veulent, qu'on ne les contraigne pas. Que, s'ils le veulent, les Russes puissent demeurer Russes. Que, si quelqu'un veut entrer dans les sphères estoniennes, il le puisse à condition d'apprendre l'estonien et de vivre selon les règles des Estoniens. [...] Je voudrais que tout cela soit écrit en termes légaux, de

en 2003 ou 2004. L'opinion qui prévaut chez plusieurs personnes y ayant étudié et chez plusieurs enseignants que nous avons rencontrés, qu'ils soient Estoniens ou Russes, est que ce collège fut fondé uniquement dans la but de bien paraître aux yeux des commissions européennes, mais qu'une fois l'Estonie invitée à adhérer à l'Union européenne, ce collège devenait inutile et encombrant.

façon claire et précise afin que tous soient à leur place. Ne pas limiter les Russes et le développement de la culture russe, mais délimiter les statuts.

D'importants obstacles à l'intégration demeurent pourtant. En fait, au cours des décennies d'existence de l'ESSR, la population de la république était marquée par une division ethnique, qui s'est maintenue à l'époque post-soviétique. Rappelons qu'encore en 1999, la présence de Russes en Estonie représentait une menace pour la préservation de la nationalité estonienne pour deux Estoniens sur trois (Pettai, I. 2000 : 96). L'année suivante, en 2000, seulement 37% des Estoniens croyaient en la loyauté des non-Estoniens envers l'État et le peuples estoniens (Kruusvall 2002 : 132). Dans ce contexte, trois de nos informateurs sont d'avis que les Estoniens connaissent peu les Russes, parce qu'ils les associent toujours aux Soviétiques. La romancière, Natalia (50 ans, estonienne), souhaiterait que les Russes d'Estonie soient associés à une autre culture que celle de l'Union soviétique. En fait, Natalia croit que ces tensions entre Russes et Estoniens disparaîtront à moyen terme, lorsque mourront ceux qui ont grandi sous le drapeau rouge. À partir de ce moment, les Estoniens pourront apprécier les Russes, notamment en tant qu'ils sont porteurs de la culture russe :

Le classique russe, la culture russe est un monde si énorme qu'aucun pays du monde ne pourrait s'en tirer sans elle. Et les Russes d'ici, ils seront vus, espérons-le, comme des représentants de cette culture. J'espère qu'il y aura toujours un théâtre russe, comme source de culture russe. Qu'il y aura quelques livres qui seront publiés. Et il y en aura des livres. À part cela, j'espère qu'il y aura des écoles russes. Il y aura bientôt un festival de films, et on y présentera des films russes que plusieurs iront voir. Je pense qu'il y aura un intérêt et que les Russes vivant ici seront des sources qui satisferont cet intérêt. Voilà ce que je souhaite. Mais on ne peut s'attendre à ce qu'on fonde ici une Russie distincte.

Dans les chapitres précédents, nous avons pu constater que nos informateurs expriment relativement peu d'appartenance à l'Union soviétique, ce qui se fait surtout en lien avec ces territoires qui, jadis, faisaient partie de cet empire. Les derniers propos que nous avons cités font voir un désir de se dissocier du passé soviétique, étroitement associé aux Russes, pour valoriser plutôt l'identité ethnique russe et la culture russe.

Comme il vise entre autres à stimuler la loyauté des non-Estoniens, en plus de rendre plus poreuse la frontière ethnique existant entre Estoniens et Russes, le processus d'intégration touche à l'identité ethnique. Nous avons vu que le romancier Dmitri (65 ans, estonien) est d'avis que les Russes doivent « s'estoniser », tandis que la plupart des autres informateurs insistent sur l'importance de pouvoir demeurer Russes en Estonie. On comprend donc que l'intégration n'a pas la même signification pour tous, qu'elle dépend des buts et ressources d'un individu — on pourrait parler en termes de capital tel que l'entend Bourdieu (Kruusvall 2002 : 156). Quoi qu'il en soit, la

plupart de nos informateurs sont en faveur d'une intégration, à condition qu'elle implique aussi les Estoniens et qu'elle soit bilatérale. Ce processus ne peut toutefois pas être séparé d'un autre projet d'intégration qui risque d'affecter grandement la situation des Russes et autres non-Estoniens, de même que leur façon de se percevoir, de s'identifier : l'accession de l'Estonie à l'Union européenne. Avant d'aborder la perception qu'ont nos informateurs de l'avenir de leur république au sein de l'UE, nous allons brièvement voir de quelles manières ils se sentent appartenir au monde européen.

3- Des Russes européens

Suivant Judy Batt et Kataryna Wolczuk, David Smith (2003 : 9) croit que deux thèmes peuvent être remarqués dans les débats sur l'État et la « construction de nation » (« *nation-building* ») en Europe centrale et orientale : celui de l'affirmation nationale (« *national self assertion* ») et celui de « l'eupéanisation ». Il faut mentionner que la question de la relation qu'entretiennent les Russes et la Russie à l'Occident est débattue depuis longtemps, bien que nous n'ayons pas ici l'espace pour nous pencher sur ce thème. On n'a qu'à se rappeler le débat opposant les slavophiles aux occidentalistes. Cette relation antagoniste au modèle social occidental peut être perçue dans la résistance des Russes envers les réformes amorcées par les autorités estoniennes suite au recouvrement de l'indépendance (Lauristin et Heidmets 2002 : 325). À cette époque, les Estoniens considéraient souvent les Russes d'Estonie comme étant des obstacles à la réussite de ces réformes, comme des « communistes » s'opposant à des idées plus libérales. Quoi qu'il en soit, Lauristin et Heidmets croient, qu'au cours des dernières années, l'imminence de l'adhésion à l'Union européenne, ainsi que la possibilité d'accéder à un Occident plus « moderne » auraient atténué cette résistance des jeunes Russes qui sont citoyens de l'Estonie.

Marika et Aksel Kirch (1997 : 154) ont remarqué que l'accès à la culture des Estoniens aurait mené les Russes qui habitent en Estonie à s'identifier à l'Allemagne et à sa culture. Son emplacement au cœur de l'Europe, la rendrait notamment plus attrayante pour eux que les États voisins de la Baltique, comme la Finlande et la Suède. Il convient de rappeler ici que, parmi nos informateurs, seule la poète Barbara (35 ans, étrangère) s'apprête à quitter l'Estonie et c'est vers un des pays de l'Union européenne qu'elle se dirigera, probablement vers l'Allemagne. Deux écrivains de citoyenneté estonienne, mais s'identifiant comme Russes, croient que de nombreux Russes quitteront l'Estonie lorsqu'elle sera membre de l'Union européenne, quoique pour différentes raisons. Pour Dmitri (65 ans, estonien), les Russes qui partiront de l'Estonie sont ceux qui ne pourront s'habituer à l'Estonie, ceux qui n'apprendront pas l'estonien. « *Ceux qui vont s'habituer*

« s'estoniseront ». Ils feront comme les immigrants russes en France. Ceux-ci sont déjà des Français, avec des racines russes ». Iouri (55 ans, estonien) croit plutôt que les Russes d'Estonie qui ont du potentiel iront chercher ailleurs de meilleures conditions de vie : « Ne resteront ici que les « outsiders », qui s'adapteront. On ne doit pas s'attendre à grand chose de bon ici. »

Sans manifester de désir d'émigrer en Europe, le peintre Mikhaïl (55 ans, étranger) souhaiterait tout de même avoir la citoyenneté estonienne afin de pouvoir entrer en contact avec le monde artistique européen. Boris (30 ans, étranger), peintre d'une génération plus jeune, aimerait aussi avoir facilement accès à l'Europe, notamment pour aller à Paris contempler ces paysages urbains qui ont inspiré tant de peintres avant lui. Trois personnes, toutes âgées de 30 ans ou moins et qui ont grandi en Estonie, apprécient l'Europe en tant que la vie y est plus facile, plus confortable. Un d'entre eux, Vasili (20 ans, étranger), étudiant de l'Académie des arts, aime bien la Finlande puisque là-bas, « on s'occupe des gens, de la nature et des animaux ». Kyril (30 ans, russe) et Masha (25 ans, estonienne) présentent l'Europe pour la cordialité des relations entre les gens dans la vie publique :

L'Europe est civilisée, tu peux demander à quelqu'un, on t'aidera. En Russie, il peut arriver que personne ne te réponde. En Europe, c'est facile, civilisé, clair. La Russie est un pays de contrastes. La bureaucratie y est incompréhensible, tandis qu'en Europe, à ce niveau, c'est plus agréable (Masha).

De l'autre côté, Ivan (35 ans, estonien), le peintre d'icônes né en Lettonie, semble assez près de l'Europe, où il est allé à plusieurs reprises. Ivan est en fait un passionné de l'Irlande et il connaît bien l'anglais, en plus de l'estonien. Il déplore cependant le fait que les relations qu'établissent les gens en Occident soient souvent trop intéressées, d'ordre commercial, ce qui n'est pas autant le cas en Russie selon lui.

Les propos que nous venons de citer sont ceux de nos plus jeunes informateurs ou de gens qui ont grandi en Estonie. Ainsi, ceux-ci ont déjà, en théorie, un lien plus intime avec l'Europe que ceux qui ont grandi en Russie ou qui ont vécu plus longtemps sous le régime soviétique. Quoi qu'il en soit, plusieurs auteurs et artistes plus âgés apprécient l'Europe, notamment pour sa richesse culturelle et économique, à laquelle il est plus facile d'accéder si on a le passeport estonien. Nous venons de voir brièvement comment quelques-uns de nos informateurs se sentent liés à l'Europe, de laquelle ils font dorénavant partie. Cette nouvelle situation risque d'avoir certains impacts sur la situation des Russes d'Estonie, entraînant probablement des changements dans leurs manières de se percevoir en Estonie, et de se sentir liés à l'Europe et à la Russie. Dans la prochaine section,

nous verrons que plusieurs membres de l'intelligentsia créatrice russe de l'Estonie expriment certaines réticences par rapport à l'accession de leur république à l'Union européenne, notamment puisqu'ils croient que celle-ci imposera à l'Estonie un multiculturalisme à l'occidental. Nous observerons aussi qu'il existe parmi nos informateurs certaines craintes quant aux impacts négatifs de l'adhésion de l'Estonie à l'UE sur les cultures et langues des Russes et des Estoniens.

4- L'Union européenne, l'Estonie et ses minorités nationales

Si l'Estonie est, parmi les États-candidats à l'élargissement de l'Union européenne, celle qui est arrivée au deuxième rang en ce qui a trait au nombre d'eurosceptiques⁸¹ après la Hongrie, il est intéressant de voir comment, en contrepartie, les Russes que nous avons rencontrés en Estonie voient leur avenir au sein de cette confédération. En avril 2000, un sondage effectué en Estonie révélait que les Russes appuyaient dans une plus large mesure — à 50% — l'adhésion de l'Estonie à l'Union européenne que les Estoniens — qui n'étaient en faveur qu'à 40% (Kirch 2000 : 5). Merje Kuus (2002) croit que le débat sur l'adhésion de l'Estonie à l'Union européenne a grandement à voir avec la protection de la nation et de l'identité estoniennes. Si de nombreux Estoniens sont d'avis que l'accession à l'Union européenne permettra de garantir la continuité de l'État estonien et de la nation estonienne, plusieurs croient plutôt que l'accession de leur république au rang des membres de l'UE risque de constituer une menace pour la souveraineté de l'Estonie, notamment en ce qui concerne les politiques estoniennes en matière de citoyenneté et de langue, que le multiculturalisme européen remet en question.

A- Multiculturalisme et relations entre groupes nationaux

Jüri Kruusvall (2002 : 129) a remarqué que tant les Estoniens que les non-Estoniens considèrent que la présence de différents groupes ethniques enrichit la société. Cependant, il semble que les non-Estoniens accordent une plus grande importance que les Estoniens au multiculturalisme, bien que les deux groupes conçoivent le multiculturalisme comme étant « *a coexistence of different cultural communities in the same society* ».

Avec l'ouverture des frontières, il faut s'attendre à ce que viennent en Estonie des gens n'appartenant pas à la civilisation occidentale, ou de couleurs de peau différentes, ce qui n'est pas très fréquent en Estonie de nos jours. Ainsi, six personnes (23%) parmi nos informateurs avancent que ces questions d'ordre national perdront de leur sens lorsque l'Estonie fera partie de l'UE. Selon

⁸¹ En 2003, soit huit ans après avoir enclenché le processus qui mena l'Estonie à devenir membre de l'Union européenne, les Estoniens votèrent en faveur de l'accession de leur république à l'UE à 66.8% (Pettai, V. 2003 : 1).

les informateurs qui sont de cet avis, ce contexte risque de contraindre la société estonienne à d'importantes remises en question, rapprochant peut-être les Estoniens et les Russes. Les propos de Tzvetan (70 ans, russe) illustrent bien cette opinion :

Le futur des relations sera bien meilleur. Viendra un temps où nous serons comme des frères. [...] Quand nous ferons partie de l'Union européenne et de l'OTAN, les frontières seront ouvertes. [...] Les Russes qui vivent ici seront comme des frères [pour les Estoniens], sur un fond de nouveaux peuplements. Cette perspective ne me réjouit pas. Ce qui me plaît cependant est que nous serons plus proches des Estoniens, probablement comme de la famille. Cela nous rapprochera parce que nous avons vécu beaucoup de choses ensemble, les Estoniens aux côtés des Russes. Plusieurs se sont mariés avec des Estoniens, avec des Russes, on ne peut rien y faire.

En dépit des effets positifs que pourra avoir l'adhésion de l'Estonie à l'Union européenne en ce qui a trait aux relations entre Estoniens et Russes, nous pouvons remarquer dans ces propos que la venue possible d'autres groupes laisse Tzvetan perplexe.

Le multiculturalisme tel que promu en Occident est un des aspects que critiquent quatre informateurs que l'on pourrait décrire comme eurosceptiques. L'auteur Vladimir (45 ans, estonien) exprime certaines appréhensions par rapport au multiculturalisme, qu'il partage avec trois autres informateurs : « *Que les gens en Europe, en Occident, parlent un espéranto moyen, je pense que ce n'est pas correct. Que chacun développe sa culture nationale, ne signifie pas qu'on se renferme* ». Comme Vladimir, les poètes Barbara (35 ans, étrangère) et Georgi (45 ans, étranger), ainsi que la peintre Nastya (35 ans, estonienne) voient avec pessimisme les politiques du multiculturalisme de l'Union européenne, et en général, l'adhésion de l'Estonie à cette union. Il est assez paradoxal que ces propos soient tenus par quatre personnes qui désapprouvent les politiques de l'État nationalisant estonien. Si ces informateurs critiquent le manque d'ouverture de l'État estonien à l'égard des Russes et autres non-Estoniens, ils voient d'un œil négatif les idées d'ouverture d'une Union européenne qui fait la promotion d'une forme de multiculturalisme. En fait, nous pouvons peut-être voir en cela une relation antagoniste au monde européen qui pourrait s'inscrire dans ces débats de longue date des Russes concernant leur relation à l'Occident. Ou serait-ce que ces propos laissent plutôt voir une crainte de ne devenir qu'un groupe national minoritaire au sein d'un petit État de l'Union européenne?

Au chapitre 3, nous avons constaté que la plupart des auteurs et artistes russes d'Estonie ne semblent pas très liés aux approches et traditions estoniennes dans les sphères littéraires et artistiques. Nous verrons maintenant que plusieurs de nos informateurs font toutefois voir un

attachement à la culture estonienne lorsque ceux-ci discutent des impacts qu'aura, selon eux, l'adhésion de leur république à l'Union européenne.

B- L'Union européenne et la culture estonienne

C'est dans le traité de Maastricht de 1992 que fut reconnue officiellement l'approche de l'Union européenne en ce qui concerne la sphère culturelle. Selon l'article 151 de ce traité, l'Union doit contribuer à « *l'épanouissement des cultures des États membres dans le respect de leur diversité nationale et régionale, tout en mettant en évidence l'héritage culturel commun* » (Commission européenne 2004b). Il suffit de signaler que près de sept millions de personnes travaillent dans les industries culturelles en Union européenne pour comprendre l'importance de ce secteur.⁸²

Bien que peu de nos informateurs connaissent bien la langue estonienne, sans non plus avoir été grandement influencés par la culture estonienne, six artistes ou auteurs (23 %) ont manifesté certaines appréhensions quant aux effets de l'adhésion à l'Union européenne sur la culture estonienne. La peintre Nastya (35 ans, estonienne) et la poète Barbara (35 ans, étrangère), toutes deux nées en Estonie, semblent craindre l'eupéanisation de l'Estonie, qui aurait déjà des conséquences négatives sur le style de vie et sur le « bon goût » des Estoniens. Voici un extrait d'entrevue avec la peintre Nastya :

En Estonie soviétique, il y avait de bons artistes, de bons artisans. Tout était de si bonne qualité, où est-ce que c'est allé? Soit cela se vend à l'étranger, soit c'est disparu. [...] Auparavant, on n'avait pas à travailler au Parti ou à avoir un poste important; nous savions qu'un simple technicien pouvait amasser de l'argent pendant un an ou deux. Il allait ensuite à la galerie et achetait une toile pour d'énormes 70 roubles [-dit avec ironie parce que ceci ne représente pas une somme si importante]. Puis elle se trouvait chez lui. De nos jours, même une banquière riche ira plutôt chez Stockmann⁸³ acheter un truc nul. C'est très triste. Les Estoniens se distinguaient par cela [par leur bon goût]. On le remarquait dans tout.

Cet extrait laisse voir certaines appréhensions concernant la culture estonienne et l'art en Estonie en général alors que cette république a déjà connu d'importants rapprochements avec l'Europe. Plusieurs se soucient de l'avenir de la culture estonienne, exprimant un attachement à la sphère culturelle estonienne. On peut cependant remarquer dans l'extrait précédent que cet

⁸² Plusieurs programmes ont été mis en place par l'UE qui touchent la sphère culturelle. Un d'entre eux est *Culture 2000*, programme d'une durée de cinq ans qui fonctionnera jusqu'à la fin de 2004. Les objectifs en sont : « *De contribuer à la mise en place d'un espace culturel commun aux européens, de développer la création artistique et littéraire, la connaissance de l'histoire et des cultures européennes, leur diffusion internationale, la mise en valeur du patrimoine d'importance européenne ainsi que le dialogue interculturel et l'intégration sociale [...]* » (Commission européenne 2004b). *Culture 2000*, dans le but de favoriser la connaissance d'œuvres culturelles réalisées par les Européens de plusieurs pays, a aussi pour objectif d'encourager la traduction d'œuvres littéraires européennes du XX^{ème} siècle.

⁸³ Chaîne de magasins finlandais que l'on trouve en Estonie.

attachement est exprimé en lien avec la culture estonienne de l'époque de l'ESSR, avant que l'Estonie effectue son « retour vers l'ouest ». Voyons maintenant comment nos informateurs voient l'avenir de la culture et de la langue russes au sein d'une Estonie membre de l'Union européenne.

C- La langue et la culture des Russes de l'Estonie européenne

Suite à l'élargissement de 2004, l'UE s'est retrouvée avec vingt langues officielles plutôt que onze. En outre, on estime déjà à plus de 40 millions le nombre d'individus dont la langue maternelle n'est pas la langue officielle du pays où ils habitent. Pour ces raisons, l'Union souhaite préserver les langues régionales et minoritaires, de laquelle ferait partie le russe (Commission européenne 2004c).⁸⁴ Dans ce contexte, nous avons constaté qu'en dépit du fait que vingt-six auteurs et artistes russes d'Estonie aient des opinions divergentes quant à l'avenir de la langue et culture russes, ceux-ci souhaiteraient généralement que surviennent des changements au niveau légal et politique afin que la langue et la culture des Russes puissent demeurer présentes en Estonie. Ceci laisse bien voir qu'une minorité nationale constituée, tel que le conçoit Brubaker, une posture politique (1996 : 60).

Une position pessimiste a été exprimée par quatre informateurs appartenant à trois générations différentes. Andreï (20 ans, estonien), Ekaterina (50 ans, estonienne) et Peter (40 ans, russe) pressentent que la langue russe en viendra graduellement à disparaître de l'Estonie. Selon Tzvetan (70 ans, russe), on ne peut s'attendre à ce que la culture russe survive dans cette république tant et aussi longtemps que le russe n'aura pas de statut de officiel, du moins dans les régions où habitent en majorité des Russes et des Russophones. Et comme à l'heure actuelle, on semble loin de vouloir accorder à la langue russe un statut particulier, « *il n'y a aucune perspective pour la culture russe dans le futur* » affirme Tzvetan. Une position quelque peu similaire à celle de Tzvetan a été exprimée par cinq auteurs et peintres. Selon eux, la culture russe continuera à exister en Estonie, bien que celle-ci devra être protégée et recevoir un certain appui, notamment de la part de l'État estonien.

Le poète Georgi (45 ans, étranger) est d'avis que la présence de la culture russe est conditionnelle à « *la présence de porteurs de la vraie langue russe, riche* ». Si on en vient à ne plus trouver de tels gens en Estonie, « *si tout se « pidginise », les jeunes parleront mal le russe, l'estonien, l'anglais, le finnois, etc. Ils serviront les bordels, les maisons de repos, parleront aussi*

⁸⁴ Il convient de mentionner que l'Union européenne s'est donnée pour objectif que les citoyens européens apprennent deux langues en plus de leur langue maternelle (Commission européenne 2004c).

mal dans toutes les langues d'Europe ». Tandis que Georgi insiste sur la qualité des porteurs de la culture russe, les auteurs Barbara (35 ans, étrangère) et Anton (75 ans, russe) croient que ce qu'il faut est l'aider, la défendre et la développer. Plusieurs de nos informateurs n'affichent donc pas tant d'optimisme quant à l'avenir de la culture et de la langue russes en Estonie, ce qui semble constituer pour eux une source de préoccupation. Et si l'avenir de la minorité russe leur semble incertain, on peut comprendre en partie que l'adhésion à l'Union européenne n'est pas considérée comme ayant uniquement des conséquences positives.

Moins de la moitié des membres de l'intelligentsia créatrice russe d'Estonie rencontrés — onze personnes (42%) — sont d'avis que leur culture et langue nationales seront présentes en Estonie dans le futur. Parmi nos informateurs qui sont de cet avis, sept personnes croient que la proximité avec la Russie, l'enracinement de la culture russe en Estonie, ainsi que l'évolution positive des relations entre les Estoniens et les Russes permettront à la culture russe de se perpétuer en Estonie. Le nouvelliste Robert (50 ans, estonien) croit, lui, que « *l'on ne doit pas mettre fin à la relation avec la Russie* » afin que la culture russe reste vivante. Et en ce qui concerne la langue, Robert avance « *qu'on ne l'entendra pas fortement au parlement, au Riigikogu. Mais, - dit-il - je pense que des écrivains russes apparaîtront dans les régions où habitent en majorité des Russes* ». Robert envisage donc la possibilité que l'État estonien devienne plus tolérant à l'égard de la langue russe dans le futur, alors qu'il considère aussi nécessaire la préservation de liens avec la patrie externe.

Deux romanciers s'identifiant comme Russes, mais qui ont la citoyenneté estonienne, croient que la langue et culture russes continueront à exister en Estonie, bien qu'elles risquent de prendre la forme de mélanges avec la langue et la culture des Estoniens. L'un d'entre eux est Dmitri (65 ans, estonien), qui explique son point de vue en lien avec le monde littéraire :

Nabokov a écrit en russe et en anglais, mais il est demeuré Russe. Ces écrivains russes qui vivront ici, ils seront pour l'Estonie de toute leur âme, ils étudieront l'estonien, mais ils conserveront certains gènes physiques et historiques [russes]. Il leur restera cette façon de penser russe. Ils seront un mélange de cultures russe et estonienne, comme Nabokov avec les cultures russe et anglaise. On peut trouver de nombreux écrivains dans une telle situation.

Nombreux sont ceux qui, parmi les auteurs et artistes que nous avons rencontrés, ont de sérieux doutes quant aux chances de survie de la culture et de la langue russes en Estonie. Plusieurs croient que les membres de la minorité russe d'Estonie devront lutter afin qu'elles demeurent présentes en Estonie, tandis que d'autres espèrent que l'État estonien leur accorde un certain statut. Il semble en fait que nos informateurs mentionnent surtout la nécessité de

changements de la politiques internes plutôt qu'en lien avec l'Union européenne. Il est donc intéressant de noter que l'attachement à la langue et à la culture des Russes révèle, dans une certaine mesure, un lien d'appartenance à l'État estonien. Plutôt que d'espérer que des changements qui leurs seraient favorables proviennent de l'Union européenne, qui remettraient en question certains aspects de la souveraineté de l'Estonie, nos informateurs semblent compter davantage sur l'État estonien afin qu'il manifeste une plus grande ouverture à l'égard des Russes, à l'égard de leur langue et de leur culture. Toutefois, on peut supposer que comme ils ne faisaient pas encore partie de l'UE au moment de notre recherche, nos informateurs n'étaient pas encore familiers avec les institutions, procédures et possibilités offertes par cette confédération.

Conclusion

Bien que les auteurs et artistes russes soient pour la plupart d'accord avec l'idée d'une intégration, en autant qu'elle soit bilatérale, ceux-ci souhaitent que les Russes puissent conserver leur langue et culture en Estonie. On peut remarquer dans les propos de plusieurs d'entre eux qu'ils croient que la politique d'intégration ainsi que l'adhésion à l'Union européenne auront des conséquences sur la façon dont se perçoivent les membres de la minorité russe et sur les relations qu'ils entretiennent avec les Estoniens. Tandis que certains sont d'avis que ces processus pourront avoir comme effet de rendre plus poreuse la frontières entre les deux groupes nationaux — « *ceux-ci seront comme des frères* » souhaite Tzvetan (75 ans, russe) —, peut-être au point de mener à la disparition des Russes d'Estonie, d'autres tiennent à ce qu'il soit possible de conserver la langue et la culture russes et même de demeurer entre Russes.

Les propos des auteurs et artistes russes que nous avons rencontrés en Estonie laissent voir une certaine ambivalence dans leur appréciation du monde européen, duquel ils font bel et bien partie aujourd'hui. Bien qu'on puisse remarquer différentes façons dont nos informateurs se sentent appartenir au monde européen, on peut constater que plusieurs des participants à notre recherche éprouvent certaines craintes quant aux effets de l'adhésion de l'Estonie à l'UE, notamment sur les cultures et langues des Estoniens et des Russes. Il semble donc qu'en dépit du fait qu'ils soient attachés très différemment à ces langues et cultures, ces multiples appartenances représentent tout de même des facettes de l'identité ethnique des membres de l'intelligentsia créatrice russe d'Estonie.

Conclusion du mémoire

« *La plupart de nos contemporains ont des identités complexes, constituées à la fois d'allégeances universelles et d'appartenances historiques* » écrivait Charles Taylor (1996 : 352). En Estonie, les appartenances historiques du tiers de la population posent cependant problème à l'État et au peuple estoniens parce qu'elles concernent le puissant voisin qui est étroitement associé à l'occupation soviétique, la Russie.

Lorsque l'Estonie est redevenue indépendante, en 1991, elle mit en place des politiques qui avaient pour but de se distancier de la Russie et de « corriger » les torts causés à son peuple, à sa langue et à sa culture au cours de cinq décennies d'occupation. Or, ces politiques placèrent les Russes d'Estonie dans une situation difficile et exigea d'eux qu'ils redéfinissent leur position au sein de cette république. Dans les trois chapitres précédents, nous avons pu comprendre comment vingt-six peintres et auteurs russes se perçoivent au sein de l'Estonie post-soviétique et comment ils se sentent liés à la Russie et à l'Europe.

Les membres de l'intelligentsia créatrice russe d'Estonie que nous avons interviewés entretiennent toujours des liens particuliers avec la Russie, d'où proviennent leur langue ainsi que les traditions artistiques et littéraires desquelles ils s'inspirent. Toutefois, la Russie leur est étrangère dans la mesure où ils jugent que les mœurs qui y prévalent ne sont pas les leurs. En fait, près de 90% de nos informateurs considèrent que les Russes d'Estonie sont différents des Russes de Russie, ce qu'ils expliquent de plusieurs façons. Certains auteurs et peintres sont même d'avis que la langue et la production culturelle des Russes d'Estonie diffèrent de celles de Russie. On pourrait alors croire qu'à la frontière (« *border* ») qui sépare l'Estonie et la Russie correspond une frontière (« *boundary* ») divisant, dans une certaine mesure, les Russes d'Estonie et ceux qui habitent en Russie.

La catégorie identitaire à laquelle recourent le plus grand nombre de participants à cette recherche laisse voir à la fois une appartenance au groupe ethnique « russe », en même temps qu'un ancrage au territoire estonien — ils se disent « Russes (vivant) en Estonie ». Certains recourent même à des catégories qui impliquent une identification et aux Russes et aux Estoniens. On peut alors imaginer que ces gens puissent faire valoir différemment leurs appartenances aux groupes ethniques estonien et/ou russe en fonction de divers contextes et selon les buts qu'ils souhaitent atteindre. La frontière qui distingue Russes et Estoniens comporterait donc une certaine porosité. En fait, la politique d'intégration des non-Estoniens mise en place par l'État estonien en 2000 vise justement à ce qu'il devienne plus facile pour les membres des minorités ethniques de « franchir » cette frontière.

Au chapitre précédent, nous avons pu constater que la majorité de nos informateurs sont en faveur de l'intégration des non-Estoniens au sein de la société estonienne, en autant que ce processus implique l'ensemble de la société. Selon Jüri Kruusvall (2002 : 161) le processus d'intégration est en train de passer de l'axe « *langue-citoyenneté* » vers l'axe « *culture-loyauté* » en raison de changements qui se sont produits dans la conscience des habitants de l'Estonie. Ces développements pourraient être observés dans l'importance que l'on accorde désormais à l'intégration, dans la volonté de coopérer des Estoniens, dans la loyauté des non-Estoniens, de même que dans la tolérance mutuelle manifestée de plus en plus par les deux groupes nationaux. En ce sens, Iris Pettai (2000 : 100) a constaté que ce qui caractérise un non-Estonien intégré aux yeux des Estoniens est davantage son attitude positive ainsi que sa loyauté envers l'Estonie que sa maîtrise de l'estonien.⁸⁵ Face à ces constats, Kruusvall plaide en faveur de modifications de la politique d'intégration qui tiendraient compte des transformations de ces dernières années:

To preserve the position of Estonian culture, inter-cultural dialogue should be developed in a language mutually understandable to all parties. A dialogue also assumes the development of the native culture of one's equal partner (i.e., non-Estonians). To pursue harmony and mutual recognition, the state has to support not only language instruction for non-Estonians, but also support equal socio-economic and cultural rights (including the right to acquire education) for all loyal inhabitants of Estonia, irrespective of their citizenship (2002 : 161).

La connaissance de la langue estonienne en viendrait alors à avoir principalement une valeur instrumentale en tant que « *compétence culturelle* », tandis que la citoyenneté offrirait une « *compétence politique* » à ceux qui voudraient participer activement à la vie politique estonienne. Les deux aspects importants de l'intégration, la connaissance de l'estonien ainsi que la citoyenneté estonienne, seraient donc devenus, selon Kruusvall (2002 : 161), « *an outcome, rather than a precondition for the evolution of Estonian identity among the Russian-speaking minority* ».

Dans notre recherche, nous avons pu constater que l'appartenance à l'Estonie, exprimée de manières diverses, reflète des facettes de l'identité ethnique des auteurs et peintres russes d'Estonie, auxquelles sont liés d'autres types d'appartenances, qui concernent notamment la Russie et l'Europe. Toutefois, la majorité de nos informateurs préféreraient être citoyens de la République d'Estonie, pays où ils ont l'intention de demeurer et, ce, bien qu'ils aient pour la plupart une faible connaissance de l'estonien. Ceci étant dit, il serait peut-être souhaitable que les politiques de l'État estonien, en

⁸⁵ Selon les Estoniens, quatre facteurs permettraient de considérer un non-Estonien comme étant intégré. Dans l'ordre d'importance pour les Estoniens, ces facteurs sont « *Positive attitude towards Estonia (46% consider it highly important)* », « *Loyalty (35%)* », « *Willingness to defend the country (35%)* » et « *Very good command of Estonian (26%)* » (Pettai, l. 2000 : 100).

particulier celles qui concernent les conditions d'obtention de la citoyenneté estonienne, prennent en considération d'autres formes d'expression de loyauté envers l'Estonie que la connaissance de la langue estonienne. Il serait tout aussi important que l'État accorde aux Russes la possibilité de maintenir certains liens avec leur patrie externe, sans que cela ne soit perçu comme un manque de loyauté envers l'Estonie.

Marika Kirch *et al.* (1997 : 47) sont d'avis que « *the future balance between the Estonian culture and the country's minority cultures (Russian culture being one of them) remains one of the key questions for integration* ». Trouver cet équilibre sera un des défis majeurs auquel devront faire face tant les autorités estoniennes que les minorités d'Estonie. Tandis que l'État estonien aurait avantage à mettre en place toutes les conditions nécessaires afin qu'il soit possible aux non-Estoniens d'apprendre l'estonien, les membres de la minorité russe et des autres minorités ethniques doivent pour leur part comprendre la nécessité pour eux de connaître la langue officielle de l'État dans lequel ils vivent. Si cela est important, c'est non seulement parce que le petit nombre de locuteurs de l'estonien fait qu'il est susceptible de disparaître, mais aussi parce que le fait de connaître cette langue permettra aux non-Estoniens de participer activement à la société estonienne et, dans la mesure où ils deviendront citoyens estoniens, de jouir des mêmes droits que les Estoniens.

Le processus d'intégration des non-Estoniens fut mis en place alors que l'Estonie se préparait à adhérer à l'Union européenne. Nous avons vu que certains des peintres et auteurs se sentent appartenir, de manières diverses, au monde européen. Or, plusieurs parmi nos informateurs semblent craindre que l'adhésion de leur république à l'UE ait des conséquences négatives tant sur leur langue et culture que sur celles des Estoniens. Si cet « euroscepticisme » révèle un lien d'attachement aux langues et cultures de la minorité russe et du peuple estonien, on peut croire qu'il trouve ses racines, en partie, dans les discours qui opposent depuis longtemps la Russie et son peuple à l'Europe.

Notre recherche fut menée à Tallinn, ville où cohabitent dans des proportions semblables Estoniens et non-Estoniens. Tallinn est aussi étroitement liée à l'Europe, notamment grâce aux nombreux traversiers qui relient cette capitale à d'autres pays ayant accès à la Baltique. Il est donc possible que cette situation fasse en sorte que nos informateurs entretiennent des liens particuliers avec l'Estonie et avec l'Europe. Afin d'avoir une compréhension plus globale des diverses appartenances exprimées par les Russes d'Estonie, il conviendrait donc d'effectuer une recherche semblable dans le nord-est de l'Estonie, région qui voisine la Fédération de Russie et où vivent en

majorité des Russes. Comme on trouve en Estonie plus d'une centaine de minorités ethniques, nous croyons qu'il serait aussi pertinent de procéder à une recherche avec les membres de l'intelligentsia créatrice d'autres communautés ethniques afin de comprendre comment ceux-ci se perçoivent par rapport à l'Estonie, mais aussi par rapport à l'Europe de laquelle ils font partie.

Le proche étranger de la Russie est toujours marqué par la présence de millions de Russes et de Russophones. Il serait très intéressant de réaliser des projets de recherche portant sur l'identité ethnique de producteurs de culture russe qui vivent dans ces régions qui sont, à plusieurs égards, très différentes les unes des autres. Ainsi, les membres de l'intelligentsia créatrice russe des républiques d'Asie centrale ou du Caucase ont probablement des liens d'appartenance à leur république de résidence, à leur patrie externe, de même qu'à leur communauté russe qui sont distincts des formes d'appartenance qu'expriment les auteurs et peintres russes d'Estonie. Nous croyons qu'il serait particulièrement pertinent de procéder à une recherche sur l'identité ethnique des Russes qui vivent en Lettonie, république balte dont l'histoire récente ressemble à plusieurs égards à celle de l'Estonie. Ayant aussi subi l'immigration massive de travailleurs soviétiques, dont la majorité étaient Russes, les Lettons en étaient venus à ne former que 52% de la population de leur république en 1989, tandis qu'ils représentaient 74.4% des habitants de la Lettonie en 1939 (Lieven 1993 : 432). Une fois son indépendance recouvrée, l'État letton a aussi mis en place des politiques nationalistes affectant ses minorités nationales. Comme l'Estonie, la Lettonie fait maintenant partie de l'Union européenne et se retrouve face à des dilemmes difficiles à résoudre, notamment parce qu'ils concernent sa population « non-lettonne ». Il serait donc intéressant de comparer les diverses formes d'appartenance exprimées par les auteurs et artistes russes de Lettonie à celles exprimées par nos informateurs. Il convient de signaler qu'un collectif de jeunes artistes de Riga, dont la plupart des membres sont Russes, connaît un succès qui dépasse les limites de leur république, tant vers l'ouest que vers l'est. Il s'agit d'Orbita (2001).

Ceci nous rappelle le peintre Boris (30 ans, étranger), qui aime peindre l'Estonie, bien qu'il doute que les Estoniens apprécient que leur pays soit représenté par un Russe. Alors que l'État estonien a mis de l'avant un vaste processus d'intégration des non-Estoniens, il serait souhaitable que les institutions à caractère culturel, qu'elles soient étatiques ou non, aident à faire connaître au public estonien les œuvres des producteurs de culture appartenant aux minorités nationales d'Estonie. Ceci permettrait à l'Estonie de se regarder elle-même à travers les diverses représentations de ses habitants, qu'ils soient Estoniens de citoyenneté ou de cœur.

Références

- Advisory Committee on the Framework Convention for the Protection of National minorities
2001 *Opinion on Estonia*, Strasbourg : Conseil de l'Europe.
- Anderson, Benedict
1991 *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Édition révisée. Londres, New York : Verso.
- Andriuškevičius, Alfonsas
1995 « Semi-nonconformist Lithuanian Painting », dans *Nonconformist Art : The Soviet Experience 1956-1986*, A. Rosenfeld and N. T. Dodge (éds.), New York : Thames and Hudson, pp. 218-226.
- Appadural, Arjun
1996 *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis : University of Minnesota Press.
- Arutyunyan, Yuri
1999 *Postsoviet Nations*, Moscou : Russian Academy of Sciences.
- Barth, Fredrik
1995 « Les groupes ethniques et leurs frontières », dans *Théories de l'ethnicité*, P. Poutignat et J. Streiff-Fenart (éds.), Paris : PUF, pp. 203-249.
- 1969 *Ethnic Groups and Boundaries : The Social Organization of Culture Difference*, édition de 1998, Long Grove, Illinois : Waveland Press.
- Bassel, Naftoli
2000a « Estonian Thematic Evolution in the Creations of the Russian Writers in Estonia », dans *Русские в Эстонии на пороге XXI века : прошлое, настоящее, будущее*, V. Boykov et N. Bassel (éds.), Tallinn : Russian Research Centre in Estonia, pp. 42-50.
- 2000b « The Position of Russian Literature in the Cultural Life of Contemporary Estonia », dans *Русские в Эстонии на пороге XXI века : прошлое, настоящее, будущее*, V. Boykov et N. Bassel (éds.), Tallinn : Russian Research Centre in Estonia, pp. 51-59.
- 2002 *Сопричастность : сборник статей и докладов*, Tallinn : Estonian-American Business College (EABC).
- Bouchard, Michel
2003 *Russian Nationhood : A Revisionist Perspective with Observations from Narva (Estonia) and Moscow (Russia)*, Thèse de Doctorat. Université de l'Alberta.

- Bourdieu, Pierre
1998 *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, édition révisée, Paris : Seuil.
- Breslauer, George W.
2003 « Russia, the Baltic states, and East-West relations in Europe », dans *The Road to the European Union : volume 2 Estonia, Latvia and Lithuania*, V.Pettai et J. Zielonka (éds.), Manchester : Manchester University Press, pp.24-45.
- Brubaker, Rogers
1996 *Nationalism Reframed : Nationhood and the National Question in the New Europe*. Cambridge University Press.
- Carrère d'Encausse, Hélène
1990 *L'empire éclaté*, édition révisée, Paris : Flammarion.
- Chinn, Jeff et Robert Kaiser
1996 *Russians as the New Minority : Ethnicity and Nationalism in the Soviet Successor States*, Boulder, Colorado : Westview Press.
- Clifford, James
1994 « Diasporas », dans *Cultural Anthropology*, Washington, D.C. : American Anthropological Association 9 (3), pp. 302-338.
- Cullerne Brown, Mathew et David Elliot
1992 *Soviet Socialist Realist Painting : 1930s-1960s*, Oxford : Museum of Modern Art.
- Donnan, Hastings et Thomas M. Wilson (éds.)
1997 *Border Approaches : Anthropological Perspectives on Frontiers*, Lanham, Maryland : University Press of America.
- ECRI (Commission européenne contre le racisme et l'intolérance)
2002 *Second Report on Estonia*, Strasbourg : Conseil de l'Europe.
- Eidheim, Harald
1969 « When Ethnic Identity is a Social Stigma », dans *Ethnic Groups and Boundaries : The Social Organization of Culture Difference*, F. Barth (éd.), édition de 1998, Long Grove, Illinois : Waveland Press, pp. 39-57.
- Everly, Rebecca
1997 « Ethnic Assimilation or Ethnic Diversity ? Integration and Estonia's Citizenship Law », dans *The Integration of non-Estonians into Estonian Society : history, problems and trends*, A.Kirch (éd.), Tallinn : Estonian Academy Publishers, pp. 106-121.

- Feinstein, Stephen. C.
1977 « The Avant-Garde in Soviet Estonia. », dans *New Art from the Soviet Union : The Known and Unknown*, N. Dodge and A. Hilton (éds.), Washington : Acropolis, pp. 31-34.
- Gelazis, Nida M.
2003 « The effects of EU conditionality on citizenship policies and the protection of national minorities in the Baltic states », dans *The Road to the European Union, Volume 2 : Estonia, Latvia and Lithuania*, V. Pettai et J.Zielonka (éds.), Manchester : Manchester University Press, pp. 46-74.
- Gellner, Ernest
1983 *Nations and Nationalism*, New York : Cornell University Press.
- Groys, Boris
2002 « Beyond Diversity : Cultural Studies and Its Postcommunist Other », dans *Documenta 11_Platform 1 : Democracy Unrealized*, O.Enwezor et al. (éds.), Ostfildern-Ruit : Hatje Cantz Publishers, pp.303-319.
- Guillaumin, Colette
2002 *L'idéologie raciste*, Paris :Gallimard.
- Gupta Akhil et James Ferguson (éds.)
1997 « Beyond 'Culture' :Space, Identity and the Politics of Difference », dans *Culture, Power, Place : Explorations in Critical Anthropology*, Durham : Duke University Press, pp. 33-51.
- Haabsaar, Enn et Aksel Kirch
1997 « Influence of the Russia on the Integration of Russians in Estonia : Historical retrospection and the Current Trends », dans *The Integration of non-Estonians into Estonian Society : history, problems and trends*, A.Kirch (éd.), Tallinn : Estonian Academy Publishers, pp. 74-93.
- Hallik, Klara
2002 « Nationalising Policies and Integration Challenges », dans *The Challenge of The Russian Minority : Emerging Multicultural Democracy in Estonia*, M. Lauristin et M. Heidmets (éds.), Tartu : Tartu University Press, pp.65-88.
- Heller, Michel
1997 *Histoire de la Russie et de son empire*, Paris : Flammarion.
- Hobsbawm, Eric
1990 *Nations and Nationalism since 1780 : Programme, Myth, Reality*, Cambridge: University Press.

Integration Foundation

2001 *Final Report on the Project "Support to the State Programme for the Integration of non-Estonians into Estonian Society*, Tallinn : Integration Foundation.

2002 *Integration Yearbook 2001: One State, One Society*, Tallinn : Integration Foundation.

Isakov, Sergey (éd.)

2001 *Русское национальное меньшинство в эстонской республике (1918-1940)*, Tartu : Kripta.

Jakobson, Valeria

2002 « Civic, Political and Ethno-Cultural Collective Identities Constructed in the Russian Press of Estonia since 1947 », dans *The Challenge of The Russian Minority : Emerging Multicultural Democracy in Estonia*, M. Lauristin et M. Heidmets (éds.), Tartu : Tartu University Press, pp.65-88.

Kaplan, William

1993 « Who Belongs? Changing Concepts of Citizenship and Nationality », dans *Belonging: The Meaning and Future of Canadian Citizenship*, W. Kaplan (éd.), Montréal : McGill-Queen's Press, pp. 245-264.

Kirch, Marika

1997 « Mass Media and Integration of the Russian Population », dans *The Integration of non-Estonians into Estonian Society : history, problems and trends*, A.Kirch (éd.), Tallinn : Estonian Academy Publishers, pp.94-105.

Kirch, Marika *et al.*

1997 « Integration Processes in Estonia, 1993-1996 », dans *The Integration of non-Estonians into Estonian Society : history, problems and trends*, A.Kirch (éd.), Tallinn : Estonian Academy Publishers, pp. 25-73.

Kirch, Marika et Aksel Kirch

1997 « Identity Changes and the Emergence of a New Integration Paradigm », dans *The Integration of non-Estonians into Estonian Society : history, problems and trends*, A.Kirch (éd.), Tallinn : Estonian Academy Publishers, pp. 142-158.

Kosmarskaya, Natalya (éd.)

1999 *Diasporas : Independent Academic Journal*, no 2-3.Moscou : Nauka.

Kõuts, Ragne et Piia Tammpuu

2002 « Changing Media Discourse on Minority Issues : From Ignorance towards Recognition », dans *The Challenge of the Russian Minority : Emerging Multicultural Democracy in Estonia*, M. Lauristin et M. Heidmets (éds.), Tartu : Tartu University Press, pp. 305-318.

Kruusvall, Jüri

- 2002 « Social Perception and Individual Resources of the Integration Process », dans *The Challenge of the Russian Minority : Emerging Multicultural Democracy in Estonia*, M. Lauristin et M. Heidmets (éds.), Tartu : Tartu University Press, pp. 117-164.

Külmoja, Elena

- 2000 « Position of the Russian Media Language in Contemporary Estonia », dans *Русские в Эстонии на пороге XXI века: прошлое, настоящее, будущее*, V. Boykov et N. Bassel (éds.), Tallinn : Russian Research Centre in Estonia, pp. 84-90.

Kymlicka, Will

- 2000 « Estonia's Integration Policies in a Comparative Perspective », dans *Estonia's Integration Landscape : from Apathy to Harmony*, A. Laius et al. (éds.), Tallinn : Avatud Eesti Fond et Jaan Tõnissoni Instituut, pp. 29-57.

Laitin, David

- 1998 *Identity in Formation : the Russian-speaking Populations in the Near Abroad*, New York : Cornell University Press.

Laius, Agu

- 2000 « Forming of Civil Society Guarantees Duration of Integration Processes », dans *Estonia's Integration Landscape : from Apathy to Harmony*, A. Laius et al. (éds.), Tallinn : Avatud Eesti Fond et Jaan Tõnissoni Instituut, pp. 16-28.

Lauristin, Marju et Mati Heidmets (éds.)

- 2002 « Introduction : The Russian in Estonia as a Theoretical and Political Issue », dans *The Challenge of the Russian Minority : Emerging Multicultural Democracy in Estonia*, Tartu : Tartu University Press, pp. 19-30.

Lieven, Anatol

- 1993 *Baltic Revolution : Estonia, Latvia, Lithuania and the Path to Independence*, New Haven : Yale University Press.

Maalouf, Amin

- 1998 *Les Identités meurtrières*, Paris : Grasset & Fasquelle.

Malkki, Liisa

- 1997 « National Geographic : The Rooting of Peoples and the Territorialization of National Identity among Scholars and Refugees », dans *Culture, Power, Place : Explorations in Critical Anthropology*, A. Gupta et J.Ferguson (éds.), Durham : Duke University Press, pp. 52-74.

Melvin, Neil

- 1995 *Russians beyond Russia : The politics of National Identity*, London : Royal Institute of International Affairs.

Pavelson Marja et Mai Luuk

- 2002 « Non-Estonians on the Labour Market : A Change in the Economic Model and Differences in Social Capital », dans *The Challenge of The Russian Minority : Emerging Multicultural Democracy in Estonia*, M. Lauristin et M. Heidmets (éds.), Tartu : Tartu University Press, pp. 89-116.

Pettai, Iris

- 2000 « Integration paradigm of Estonians and non-Estonians », dans *Estonia's Integration Landscape : from Apathy to Harmony*, A. Laius et al. (éds.), Tallinn : Avatud Eesti Fond et Jaan Tõnissoni Instituut, pp. 70-107.

Pinder, John

- 2002 « The Union's Common Strategy on Russia », dans *The EU & Russia : The Promise of Partnership*, J.Pinder et Y. Shishkov (éds.), Londres : The Federal Trust, pp. 105-134.

Ponarin, Eduard

- 2000 « The Prospects of Assimilation of the Russophone Populations in Estonia and Ukraine : a Reaction to David Laitin's Research », dans *Europe-Asia Studies*, Vol. 52, No 8, pp. 1535-1541.

Proos, Ivi

- 2000 « Significance of Estonian language in integration of non-Estonians », dans *Estonia's Integration Landscape : from Apathy to Harmony*, A. Laius et al. (éds.), Tallinn : Avatud Eesti Fond et Jaan Tõnissoni Instituut, pp. 108-136.

Ruutsoo, Rein

- 2002 « Discursive Conflict and Estonian Post-Communist Nation-Building », dans *The Challenge of The Russian Minority : Emerging Multicultural Democracy in Estonia*, M. Lauristin et M. Heidmets (éds.), Tartu : Tartu University Press, pp. 31-54.

Saar, Johannes (éd.)

- 1998 *Artists of Estonia Volume 1*. Tallinn : Soris Center for Contemporary Arts.

- 2000 *Artists of Estonia Volume 2*. Tallinn : Center for Contemporary Arts.

Semenoff-Tian-Chansky, Irène

- 1993 *Le pinceau, la faucille et le marteau : les peintres et le pouvoir soviétique de 1953 à 1989*, Paris : IMSECO.

Smith, David

- 2003 « Minority Rights, Multiculturalism and EU Enlargement : the Case of Estonia », Flensburg : European Centre for Minority Issues.

Taylor, Charles

- 1994 *Multiculturalisme : Différence et démocratie*, Paris : Flammarion.

- 1996 « Les sources de l'identité moderne », dans *Les frontières de l'identité: Modernité et postmodernisme au Québec*, M. Elbaz, A. Fortin et G. Laforest (éds.) Ste-Foy : PUL, pp. 347-64.
- Thiele, Carmen
1999 *The Criterion of Citizenship for Minorities : The Example of Estonia*, Flensburg : European Centre for Minority Issue.
- Tishkov, Valery (éd.)
1993 *Русские в новом зарубежье : Средняя Азия*, Moscou : Institut d'ethnologie et d'anthropologie de l'Académie des Sciences de Russie.
- 1996 *Migrations and New Diasporas in The Post-soviet State*, Moscou : Institut d'ethnologie et d'anthropologie de l'Académie des Sciences de Russie.
- Tishkov, Valery et Elena Filippova (éds.)
2000 *Межэтнические отношения и конфликты в постсоветских государствах, Rapport du Réseau de monitoring ethnologique et de prédiction des conflits pour l'année 1999*, Moscou : Institut d'ethnologie et d'anthropologie de l'Académie des Sciences de Russie.
- Treier, Heie
2001 « In Search of an Identity », dans *Nosy Nineties: Problems, Themes and Meanings in Estonian Art on 1990s*, S. Helme et J. Saar (éds.), Tallinn : Center for Contemporary Arts, pp.216-226.
- Vetik, Raivo
2002 « Multicultural Democracy as a New Model of National Integration in Estonia », dans *The Challenge of The Russian Minority : Emerging Multicultural Democracy in Estonia*, M. Lauristin et M. Heidmets (éds.). Tartu : Tartu University Press, pp. 55-64.
- Vihalemm, Trinn et Anu Masso
2002 « Patterns of Self-Identification among the Younger Generation of Estonian Russians », dans *The Challenge of The Russian Minority : Emerging Multicultural Democracy in Estonia*, M. Lauristin et M. Heidmets (éds.), Tartu : Tartu University, pp. 185-198.
- Vihalemm, Trinn
1999a *Dissertation*. Tartu : Tartu University Press.
- 1999b *Formation of Collective Identity Among Russophone Population of Estonia*. Dissertationes de mediis et communicationibus Universitatis Tartuensis. Tartu : Tartu University Press.
- 2002a « Theoretical Perspectives on the Formation of New Civic Identity in Estonia ».dans *The Challenge of The Russian Minority : Emerging Multicultural emocracy in Estonia*, M. Lauristin et M. Heidmets (éds.), Tartu : Tartu University Press, pp. 165-174.

- 2002b « Usage of Language as a Source of Societal Trust », dans *The Challenge of The Russian Minority : Emerging Multicultural Democracy in Estonia*, M. Lauristin et M. Heidmets (éds.), Tartu : Tartu University Press, pp. 199-218.
- 2002c « On the Perspectives of Identity Formation among Estonian Russians », dans *The Challenge of The Russian Minority : Emerging Multicultural Democracy in Estonia*, M. Lauristin et M. Heidmets (éds.), Tartu : Tartu University Press, pp. 219-226.
- 2002d « Identity Formation in the Open Media Space », dans *The Challenge of The Russian Minority : Emerging Multicultural Democracy in Estonia*, M. Lauristin et M. Heidmets (éds.), Tartu : Tartu University Press, 279-294.

Vitkovskaya, Galina

- 1998 *Современные этнополитические процессы и миграционная ситуация в центральной Азии*. Moscou : Carnegie Endowment for International Peace.

Walzer, Michael

- 1994 « Commentaire », dans Charles Taylor, *Multiculturalisme : Différence et démocratie*, Paris : Aubier, pp. 131-136.

Weil, Simone

- 1949 *L'enracinement*. Paris : Gallimard.

Werth, Nicolas

- 1990 *Histoire de l'Union soviétique*, Paris : PUF.

Williams, Raymond

- 1977 *Marxism and Literature*, Oxford : Oxford University Press.

Références provenant de sources électroniques

Commission européenne

- 2004a *L'élargissement*.
Février 2004 <http://europa.eu.int/comm/enlargement/enlargement_fr.htm>.

- 2004b *Portail européen de la culture*.
Avril 2004 <http://europa.eu.int/comm/culture/action/coop_fr.htm>.

- 2004c *Les activités de l'Union européenne*.
Avril 2004 <http://europa.eu.int/pol/cult/print_overview_fr.htm>.

Église orthodoxe d'Estonie

- 2004 *Site de l'Église orthodoxe d'Estonie*.
Mai 2004 <www.orthodoxa.org>.

- Entzinger, Han et Renske Biezeveld
 2003 *Benchmarking in Immigrant Integration*. European Research Centre on Migration and Ethnic Relations. Rotterdam : Erasmus University Rotterdam.
 Avril 2004 <http://europa.eu.int/comm/justice_home/doc_centre/immigration/studies/docs/benchmarking_final_en.pdf>.
- Ferrari, Aldo
 1994 « Les milles visages du nationalisme russe », dans *La Nuova Europa*, no 5, sept.-oct.
 Mai 2004 <<http://foster.20megsfree.com/269.htm>>.
- Kirch, Aksel.
 2000 *Changes in Identity of Russians in Estonia*, Tallinn : Institute for European Studies.
 Mars 2004 <<http://www.ies.ee/15102000.htm>>.
- Kirch, Aksel et Mait Talts
 2003 *On the Formation of Common National Identity of Estonians and Russians as Tool of Effective Interethnic Cooperation in Wider Europe*. Tallinn : Institute for European Studies.
 Juillet 2004 <http://www.tukkk.fi/pei/NewEurope/SessionD3/Kirch_Talts.pdf>.
- Klebaner, Elizabeth
 2003 « Citizen E.U. : A Retrenchment of Rights of Third-Country Nationals? », présenté lors de la conférence *Challenges and Prospects for the European Union in a Globalizing World*, European Union Center of California, 24-25 avril.
 Avril 2004 <http://www.eucenter.scrippscol.edu/eu_events/papers/paper/panel3/Elizabeth_klebaner.html>.
- Kuus, Merje
 2002 « A Doubled-Edged Sword », tiré du site de *EU Monitoring and Advocacy Program (EUMAP)*.
 Mars 2004 <<http://www.eumap.org/journal/features/2002/march02/doubleedge>>.
- Ministère des affaires étrangères de l'Estonie
 2004 Juillet 2004 <<http://www.vm.ee>>.
- Open Society Institute
 2002 *Minority Protection in Estonia : An Assessment of the Programme Integration*, EU Accession Monitoring Program. Octobre 2003
 <http://www.eumap.org/reports/2002/minority/international/sections/estonia/2002_m_estonia.pdf>.
- 2001 *Minority Protection in Estonia : An Assessment of the Programme Integration*, EU Accession Monitoring Program. Octobre 2003
 <http://www.eumap.org/reports/2001/minority/sections/estonia/minority_estonia.pdf>.

Orbita

2001

Orbita

Avril 2004 <www.orbita.lv>.

Pettai, Vello et Rein Toomla

2002

« Political Parties in Estonia », présenté lors de l'atelier *Democracy and Party Organizations in Eastern and Central University*, Institut d'administration publique et politique, Kaunas Technology University, Lituanie, 16-18 mai 2002.

Avril 2004 <www.ut.ee/sopl/cv/pettai/partiesi.pdf>.

Pettai, Vello

2003

« The Phantom that Didn't Materialize? Euroscepticism in Estonia and Latvia », présenté à la conférence *Les opinions publiques face aux enjeux de l'élargissement à l'Est de l'Union européenne: acteurs, perceptions, trajectoires politiques*, Centre d'Études et de Recherches Internationales, Paris, France, 12-13 juin 2003.

Mai 2004 <<http://www.ut.ee/SOPL/cv/pettai/Parispap.pdf>>.

Semjonov, Aleksei

2000

« Estonia : Nation Building and Integration. Political and Legal Aspects », dans *Estonia and Moldova : Nation Building, Ethnic Conflict, and Integration*, P. Kolstoe (éd.).

Avril 2004 <<http://www.copri.dk/publications/wp/wp%202000/8-2000.doc>>.

Ville de Tallinn

2004

Statistics - Tallinn in figures.

Août 2004 <<http://www.tallinn.ee/infosaat/citizen/miscellaneous/statistics>>.

Annexes

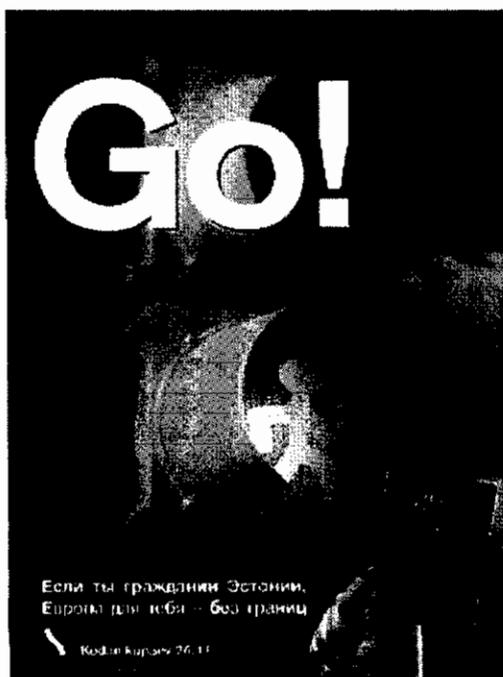
Annexe 1

Différences de niveaux d'intégration des non-Estoniens selon leur citoyenneté (%), d'après la recherche de I. Pettai réalisée en 1999

	Estonian citizens	Russian citizens	Without citizenship
Born in Estonia	61	25	48
Secondary school or secondary- vocation	54	61	78
University education	39	21	14
Specialists	33	14	12
Unemployed	2	10	9
[Consider themselves] Very similar to Estonians	12	7	3
[Think that they share] Many similar characteristics [with Estonians]	35	25	22
Fluent or good Estonian	54	6	13
In favour of joining the EU	43	36	38
Believe that Estonia will be a safe country	52	30	47

Extraits du tableau « Differences arising from citizenship » tiré de I. Pettai, 2000, «Integration paradigm of Estonians and non-Estonians », dans *Estonia's Integration Landscape : from Apathy to Harmony*, A. Laius et al. (éds.), Tallinn : Avatud Eesti Fond et Jaan Tõnissoni Instituut, p. 76.

Annexe 2



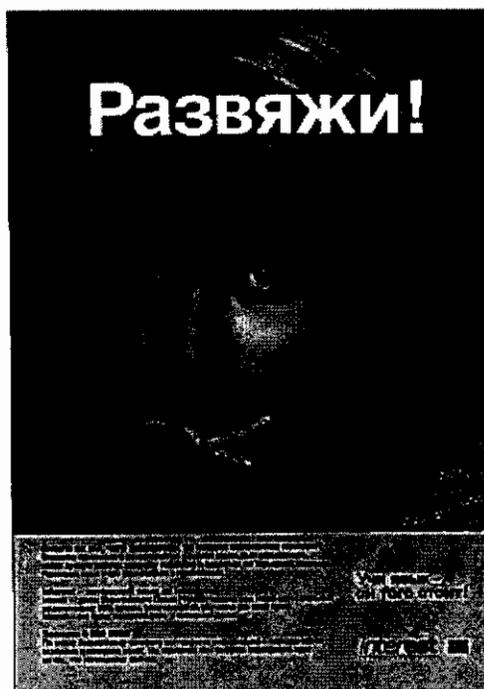
« Go : Si tu es citoyen de l'Estonie, toute l'Europe est pour toi, sans frontières », publicité tirée de Integration Foundation, 2002, *Integration Yearbook 2001 : One State, One Society*, Tallinn : Integration Foundation, p. 31.

Catégories identitaires utilisées par les Russes d'Estonie entre 1989 et 1999 (%), d'après la recherche de T. Vihalemm et A. Masso réalisée en 1999

	Who do you feel you are today?		Who did you feel yourself 10 years ago?	
	Mostly	Least of all	Mostly	Least of all
Estonian citizen	33	28	2	58
Member of Estonien society	14	10	4	18
Member of Russian Community in Estonia	12	2	11	3
Citizen of (former) Soviet Union	3	34	66	3
Russian citizen	4	27	5	14
Baltic inhabitant	34	0	12	4
Total	100	100	100	100

Tiré de T. Vihalemm et A. Masso, 2002, « Patterns of Self-Identification among the Younger Generation of Estonian Russians », dans *The Challenge of The Russian Minority : Emerging Multicultural Democracy in Estonia*, M. Lauristin et M. Heidmets (éds.), Tartu : Tartu University, p. 188.

Annexe 3



« Dénoue : apprend la langue, elle en vaut la peine », publicité tirée de Integration Foundation, 2002, *Integration Yearbook 2001 : One State, One Society*, Tallinn : Integration Foundation, p. 34.

« La langue nourrit : apprend l'estonien et nous te rendrons la moitié de l'argent » publicité de PHARE, Programme de l'UE d'apprentissage de la langue estonienne. Photographie de Rémy Rouillard, Lasnamäe, Tallinn, Novembre 2002.



Annexe 4

Caractéristiques importantes des auteurs russes d'Estonie interviewés

Pseudonyme	Âge (approximatif)	Nombre d'années en Estonie (approximativement)	Citoyenneté	Niveau de connaissance de l'estonien	Discipline et genre
Vladimir	45	Né	Estonienne (par ses racines)	Faible	Romans
Rouslane	50	Né	Estonienne (par ses racines)	Maîtrise	Historico-documentaire
Sergueï	30	Né	Estonienne (par ses racines)	Faible	Poésie
Dmitri	65	30	Estonienne (a voté pour l'indépendance)	Peut converser	Romans (historiques)
Iouri	55	25	Estonienne (a voté pour l'indépendance)	Faible	Romans, essais, journalisme
Natalia	50	Née	Estonienne (citoyenne honorifique)	Parle couramment	Romans, poésie
Robert	50	30	Estonienne (suite à l'examen d'estonien)	Peut converser	Romans, nouvelles
Barbara	35	Née	Grise (Étudie l'estonien pour avoir le passeport bleu bientôt)	Peut converser	Poésie
Georgi	45	15	Grise	Faible	Poésie, journalisme
Aleksandra	50	10	Russe	Faible	Romans, nouvelles
Anton	75	45	Russe	Faible	Historico-documentaire
Kyriïl	30	25	Russe	Faible	Poésie, théâtre
Tzvetan	70	50	Russe	Faible	Poésie

Caractéristiques importantes des peintres russes d'Estonie interviewés

Pseudonyme	Âge (approximatif)	Nombre d'années en Estonie (approximativement)	Citoyenneté	Niveau de connaissance de l'estonien	Discipline et genre
Andreï	20	Né	Estonienne (ses parents ont voté pour l'indépendance)	Parle couramment	Études de graphisme
Ivan	35	25	Estonienne (a voté pour l'indépendance)	Parle couramment	Icônes
Nastya	35	Née	Estonienne (a voté pour l'indépendance)	Faible	Illustration de livres
Masha	25	Née	Estonienne (par ses racines)	Parle couramment	Études d'art et de design
Ekaterina	50	30	Estonienne (suite à l'examen d'estonien)	Peut converser	Illustration de livres
Nikita	55	30	Estonienne (suite à l'examen d'estonien)	Peut converser	Illustration de livres
Vasili	20	Né	Grise	Peut converser	Études de graphisme
Nikolaï	40	Né	Grise	Faible	Peinture
Arkadia	40	Né	Grise	Faible	Graphisme
Boris	30	25	Grise	Faible	Peinture
Mikhaïl	55	50	Grise	Peut converser	Peinture
Peter	40	25	Russe	Faible	Icônes
Denis	60	55	Russe	Peut converser	Graphisme, peinture

McGill University

ETHICS REVIEW
ANNUAL STATUS REPORT/RENEWAL REQUEST/FINAL REPORT

uing review of human subjects research requires, at a minimum, the submission of an annual status report to the
This form must be completed to request renewal of ethics approval. If a renewal is not received before the expiry
he project is considered no longer approved and no further research activity may be conducted. When a project has
ompleted, this form can also be used as a Final Report, which is required to properly close a file. To avoid expired
vals and, in the case of funded projects, the freezing of funds, this form should be returned at least 1 month before the
it approval expires.

File #: 14-0302
Project Title: DE L'EXPRESSION IDENTITAIRE ET POLITIQUE DANS LES OEUVRES DES ARTISTES RUSSES
L'ESTONIE POST-SOVIETIQUE,
Principal Investigator: REMY ROUILLARD
Department/Phone/Email: ANTHROPOLOGY 398-1813/521-4716 remy.rouillard@mail.mcgill.ca
Faculty Supervisor (for student PI): PROF CARMEN LAMBERT

ere there any significant changes made to this research project that have any ethical implications? ___ Yes ___/___ No
yes, describe these changes and append any relevant documents that have been revised.

ere there any ethical concerns that arose during the course of this research? ___ Yes ___/___ No. If yes, please describe.

ive any subjects experienced any adverse events in connection with this research project? ___ Yes ___/___ No
yes, please describe.

[This is a request for renewal of ethics approval.

___ This project is no longer active and ethics approval is no longer required.

st all current funding sources for this project and the corresponding project titles if not exactly the same as the project
bove. Indicate the Principal Investigator of the award if not yourself.

-FONDS FCAR -FGSR
-CENTER FOR SCIENCE, TECHNOLOGY AND DEVELOPMENT (STANDO)

Principal Investigator Signature: Remy Rouillard Date: 24-02-2003

Faculty Supervisor Signature: Carmen Lambert Date: 28.02.2003
(student PI)

Administrative Use REB: ___ AGR ___ EDU ___/___ REB-I ___ REB-II

The closing report of this terminated project has been reviewed and accepted

The continuing review for this project has been reviewed and approved

Expedited Review Full Review

Signature of REB Chair or designate: [Signature] Date: 17/03/03

Review Period: March 17, 2003 to March 16, 2004

Submit to Lynda McNeil, Research Ethics Officer, James Administration Bldg., rm 429, fax: 398-4853

 **ACCO. USA**
WHEELING, ILLINOIS 60090

25971

MADE IN USA



50505 25971 7

BLACK/NOIR/NEGRO